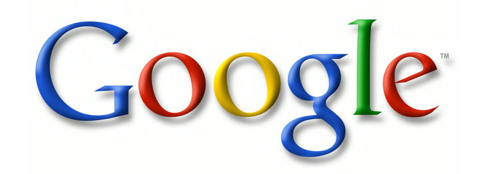
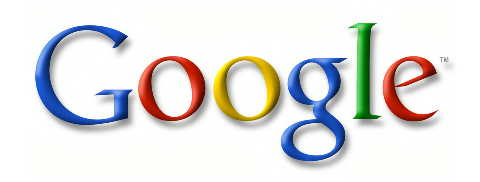
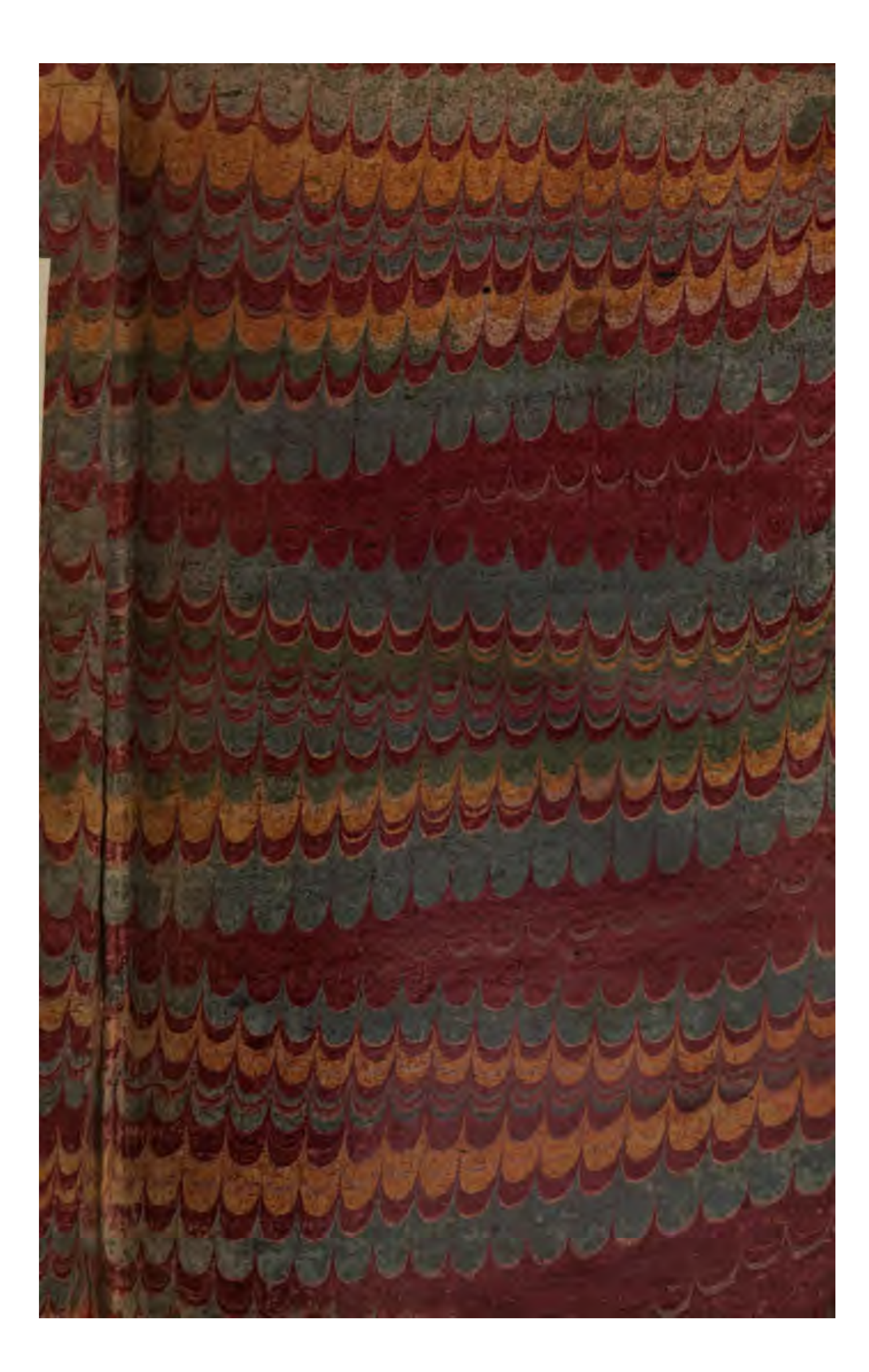







UNS 158 a. 3
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE.

TÓME TROISIEME.

NOTES
SUR TROIS LIVRES
DE PLINE L'ANCIEN,
OÙ IL TRAITE
DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE.

ON Y A JOINT

LA TRADUCTION DE CES MÊMES LIVRES, comme piece justificative des Notes, pour ceux qui ne lisent pas l'Auteur dans sa langue.

Plusieurs de ces Notes sont fondées sur un manuscrit d'autant plus rare, qu'il paroît ignoré des Savans, jusqu'à ce jour.

At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur, ad segregandos se à cæteris magis, quam intelligere aliquid ibi subtilius: & hoc paucis docebo.

Plin lib. 34. c. 2.



A LAUSANNE,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

LE onzieme volume du Pline de Mr. Poinſinet ayant paru, j'ai cru devoir le conſulter; & avec lui j'ai continué mes corrections preſque achevées à Pétersbourg, d'où je ſuis parti en Septembre 1778.

Que ma traduction ſoit en général, un corps ſec, décharné, privé des graces du ſtyle, fort loin par conſéquent du coloris & du pinceau de l'original, j'en conviens ſans peine. Qu'elle ſoit abſolument infidele, c'eſt un point duquel je ne ſaurois convenir; excepté peut-être quelques endroits encore, dont je n'oſerois trop répondre; mais je ne crois pas que ce ſoit de ceux auxquels ſe rapportent mes obſervations.

Ce n'eſt point ici une de ces précautions adroites, employées dans la vue de ſe ménager une reſſource, pour les endroits où l'on n'auroit pas rendu ſon Auteur avec la plus

parfaite exactitude, & toute la clarté possible. Les vrais savans, dont je respecte les lumieres, n'attendent pas de la part d'un Artiste, des connoissances qui leur sont réservées; pourvu qu'il ne se soit pas absolument trompé dans ce qui constitue l'objet de son travail, ils lui passeront volontiers de légeres erreurs. L'édition que j'ai particuliérement suivie, est celle du Pere Hardouin, qu'on dit la plus correcte, quoique peut-être à des égards, défectueuse encore.

Ma traduction restera littérale en quelque sorte, parce que c'est ainsi qu'il me la faut, & qu'une paraphrase que je n'aurois sû, ni voulu faire, auroit tout dérangé: style, goût, maniere, tout cela conservera donc sa physionomie. L'art d'écrire aussi bien que Mr. Poinsinet, si je savois l'employer, ne conviendroit pas ici, où j'ai seulement besoin d'exactitude. Une piece justificative assez fidele pour autoriser mes notes, est donc bien suffisante, pourvu qu'elle soit

lisible, & puisse servir aux personnes qui ne lisent pas l'Auteur dans le latin : quelques-uns de ceux qui l'entendent, trouveront peut-être ma justification dans le texte même.

C'est de bonne foi que je loue ce qui me paroît bien dans le travail de Mr. Poinsinet; mais j'avoue que si à quelques égards, il peut m'instruire, à d'autres il m'encourage. Peut-être même, si l'à-propos se présente, me permettrai-je quelques mots d'observation : ne seroit-ce que pour me justifier, quand je ne me croirai pas dans l'erreur. Pourquoi pas aussi pour demander si un Artiste qui aime & cultive les lettres, ne pourroit pas esperer d'entendre quelques lignes d'un Ecrivain qui parle de son art (*a*)?

(*a*) Plutarque dit qu'il ne lut que fort âgé les livres latins, & il ajoute : *je n'ai pas tant appris, ni tant entendu les choses par les paroles, comme par quelque usage & connoissance que j'avoye des choses, je suis venu à entendre aucunement les paroles.* Vie de Démosth. traduction d'Amyot.

D'ailleurs, feroit-ce une erreur de croire que fi l'Artifte feulement Artifte, ne peut entendre un Auteur Latin, le Littérateur feulement Littérateur, n'entendra pas entiérement non plus cet Auteur, quand il traitera de la Peinture & de la Sculpture?

Cet ouvrage, lorfqu'il parut, étoit fi défectueux à tant d'égards, qu'il ne m'eft pas permis de le laiffer fubfifter dans fon premier état: je me vois dans la néceffité de le montrer entiérement refait. J'étois tombé; je dois me relever, de mon mieux au moins. Ce n'eft donc pas la démangeaifon d'écrire & d'imprimer qui m'excite, mais l'obligation de faire ce que chacun fe doit à foi-même; la réparation de fes fautes: fi elles ont été publiques, il femble que cette réparation doit l'être auffi.

C'eft ainfi que j'ai cru pouvoir hazarder de produire encore la traduction des Livres où Pline a traité de la Peinture & de la Sculpture. Des citations ifolées n'auroient

pas été suffisantes ; il falloit l'ensemble. On verra donc s'il est bien vrai que *Pline a écrit de la Peinture, comme auroit pu faire un homme de l'Art, qui auroit eu son génie.*

Quelques éloges qu'on puisse lui donner, & qu'il mérite à beaucoup d'égards, il n'y a personne qui ne sente que l'exécution de son ouvrage est au-dessus des forces d'un seul homme, en fit-il son unique occupation. Mais il s'en faut bien que cet Ecrivain laborieux (*b*) ait pu donner, à son *Encyclopédie*, tout le tems, tous les soins, & toute l'étude que demande une aussi vaste & aussi difficile entreprise. Il avoue au contraire, *qu'il ne s'en est occupé que la nuit, de tems à autres, pour ainsi dire à ses heures perdues, & sans déranger ses affaires* (*c*) ;

(*b*) *Erat acre ingenium, incredibile studium, summa vigilantia* (Plin. Jun. Ep. 5. l. 3.)

(*c*) *Subcisisque temporibus ista curamus, id est,*

on fait auſſi qu'il faiſoit ſes extraits à table, dans le bain & dans ſes voyages.

Mais n'eut-il fait que le livre qui nous reſte, ſon projet de conſtater l'état des ſciences, des arts, de toutes nos connoiſſances, & d'en raſſembler les notions abrégées dans un corps d'ouvrage (*d*), ſuppoſe, ſinon un ſavant univerſel, au moins une ame honnête & ſenſible. S'il a rapporté preſque indiſtinctement toutes les erreurs populaires connues de ſon tems, c'eſt une preuve de ſa candeur & de ſa crédulité. S'il n'a pas prévu que dans le nombre de ces erreurs, il y en avoit dont les conſéquences étoient

---

nocturnis, *ne quis veſtrûm putet*, *his ceſſatum horis*. Præf. ad Veſpaſianum.

(*d*) L'Auteur des *Mém. généal. de la maiſon de Médicis*, n'a pas exactement copié ces paroles, quand il a dit en parlant de Brunetto Latini : *Le projet vaſte & difficile de conſtater l'état des arts*, *& de toutes les connoiſſances poſſibles*, *& d'en raſſembler les notions abrégées dans un corps d'ouvrage*, &c. (pag. 23. liv. 2.)

funeſtes au bon ordre & à l'honnêteté, on ne peut l'excuſer qu'aux dépens de ſon jugement; ſur-tout ayant eu la modeſtie de ne regarder lui-même ſa compilation, que comme un livre *écrit pour le petit peuple*, *pour les gens de la campagne*, *pour la foule des ouvriers*, *en un mot pour les gens ſans études* (*e*).

Il devoit donc en retrancher les Chapitres où la lubricité, l'avortement, l'empoiſonnement ſont enſeignés ſans détour: & ces trois *récipés* continuent de ſe vendre publiquement chez les Libraires de toutes les nations policées. On peut même les publier *par ordre du Roi*, *à l'uſage du Dauphin* (*f*).

(*e*) *Humili vulgo ſcripta ſunt*, *agricolarum*, *opificum turbæ*, *denique ſtudiorum otioſis*. (Præf. ad Veſpaſianum.)

(*f*) Le Pline du Pere Hardouin eſt comme on ſait, *juſſu regis chriſtianiſſimi Ludovici Magni*, *in uſum Sereniſſimi Delphini*. Le grand Dauphin heureuſement n'en fit point uſage, & Louis XIV. ne le lut pas.

Mais, quoique fort éloigné de prendre l'aveu de Pline à la lettre, & qu'au contraire on voie par fois, l'homme supérieur à son ouvrage, on trouve cependant que cet aveu est justifié en plusieurs endroits, dans les trois livres qui traitent de la Peinture & de la Sculpture. Si ces livres ont induit en erreur une infinité de personnes fort éclairées dans toute autre partie que celle des beaux arts; si en les lisant, elles ont cru que *Pline* étoit un *grand connoisseur*, ce n'est pas entiérement à lui qu'il faut s'en prendre; il n'y a pas toujours donné lieu, puisqu'assez souvent, il a eu l'attention d'avertir qu'il copioit les Ecrits des Artistes mêmes. Quand il a mal vu & mal raisonné, c'est qu'alors il ne les entendoit pas, qu'il ne consultoit personne, ou qu'il copioit des Ecrivains, qui eux-mêmes n'avoient pas consulté les Artistes. Il n'y a guere de Littérateurs à qui la même chose n'arrive en pareil cas, sur-tout lorsque, comme notre

Auteur, ils ne font qu'éfleuret les ſujets qu'ils ont entrepris de traiter. On a de l'eſprit, du goût, du génie même, & l'on croit avoir des connoiſſances univerſelles & intimes de chaque ſcience & de chaque art.

Pline ne s'eſt engagé à parler de la Peinture & de la Sculpture que par occaſion. Il traitoit des terres, des métaux, & de leur propriétés; &, par d'aſſez longues digreſſions, il a parlé des beaux arts; le détail qu'il en fait, eſt en quelque ſorte, un hors d'œuvre, dont ſon ouvrage pourroit ſe paſſer, ſans qu'il parut y rien manquer, & qui ne s'y trouve qu'en vertu du *compelle intrare*. Il fait un reproche & rend un hommage à Démocrite qui peut-être ne méritoit pas le premier; mais l'un & l'autre pourroient bien être applicables à Pline. *Plut-à-Dieu*, dit-il, *que Démocrite eût été touché de cette baguette, puiſqu'il a aſſuré qu'elle modére les trop grands parleurs. Il eſt certain que c'étoit d'ailleurs un homme intel-*

ligent, très-utile, & qui n'a erré que par un violent désir de secourir les mortels (*g*).

Si l'ouvrage de *Pline* est le dépôt le plus précieux des connoissances de l'Antiquité (*h*), la partie qui traite des beaux arts est

---

(*g*) *Utinamque eo ramo contactus esset Democritus, quoniam ita loquacitates immodicas promisit inhiberi. Palamque est, virum alias sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum.* (l. 28. c. 8.)

Voyez cependant, avec quelle amertume Aulu-Gelle accuse Pline, de calomnier Démocrite, & de lui attribuer faussement une série de sottises & de traits de démence. *Ex quibus*, dit-il, *pauca hæc inviti meminimus, quia pertæsum est. Desquelles, à travers l'ennui, j'ai retenu malgré moi les traits suivans*, &c. Sous le regne d'Adrien, on trouvoit déja Pline répréhensible, ainsi que l'atteste le 12e. Chapitre du Livre 10. des *Nuits Attiques*. Le titre de ce chapitre est, *De portentis fabularum, quæ Plinius Secundus indignissime in Democritum philosophum confert.* Quelque liberté que je me sois permise dans mes notes, aucune de mes expressions n'a le sens de cet *indignissime*. . . .

(*h*) L'Ecrivain dont j'ai rapporté le plagiat, est plus exact dans celui-ci. *L'ouvrage du Préteur*, dit-il, *est le*

encore, avec toutes ſes fautes, un monument recommandable, puiſqu'on ne trouve point ailleurs la plûpart des choſes qu'elle contient. Mais cette partie n'ayant pas encore été juſqu'ici fort exactement appréciée, on peut regarder l'attention que j'y apporte aujourd'hui, comme le premier examen qui en ait été fait, relativement à nos arts.

Il m'a paru que des notes étoient le moyen le plus ſimple & le plus commode pour cet examen (*i*). Mr. *Cochin* a fort bien réuſſi dans celles qu'il a faites ſur un écrit de feu

---

dépôt le plus précieux des connoiſſances de l'Antiquité. (pag. 24. liv. 2.) Ailleurs on pourra voir que je ne remarque pas ces minuties par petiteſſe.

(*i*) Quoique les miennes paſſent quelquefois de beaucoup la meſure ordinaire d'une note, & qu'on puiſſe même en prendre pluſieurs pour de longs chapitres, je leur laiſſe cependant le nom que je leur donnai en les commençant. Le lecteur perſuadé que le nom n'y fait rien, les prendra pour ce qu'il voudra; je ſouhaite qu'il ne les trouve pas abſolument fauſſes.

Mr. l'Abbé *Laugier*, intitulé, *Maniere de bien juger des ouvrages de Peinture.* Ce petit livre écrit avec beaucoup d'esprit & d'agrément, prouve que la coutume de mettre à contribution des livres & des livrets pour en faire un, n'est pas encore passée. Il prouve aussi que la folle vanité qui croit le public meilleur connoisseur en Peinture que l'Artiste, ne l'est pas non plus. Enfin, il prouve que le nombre des écrivains connoisseurs est fort petit, & qu'il est peut-être difficile de l'augmenter. Il pourroit bien prouver encore par occasion, que même un voyage en Italie n'opere qu'autant qu'on y porte d'assez bons yeux, pour n'être pas obligé de tout voir par ceux des autres.

Les Notes de Mr. *Cochin* démontrent que l'Auteur du livre, avec l'amour de l'Art, des connoissances, un style séduisant, une préface polie, & dans le cours de l'ouvrage, plusieurs idées justes, dont quelques-unes ont leur source dans un esprit libre,

telle

telle que celle-ci, par exemple: *il faut une force d'esprit dont on voit peu d'exemples, pour que le nom d'un Auteur, dont la célébrité peut faire illusion, n'influe en rien sur le jugement que l'on porte de son ouvrage.* (page 16.) Les Notes de Mr. *Cochin* prouvent, dis-je, qu'avec tout cela, M. *Laugier* n'est pas encore à beaucoup près, ce qu'on peut appeller un vrai connoisseur. Mr. *Cochin* me permettra cependant un petit reproche: il auroit pu, ce me semble, dévoiler encore plus de sophismes & de traits d'ignorance qu'il n'a fait, s'il eût voulu augmenter le nombre de ses Notes, qui d'ailleurs me paroissent fort justes.

S'il arrivoit que les miennes scandalisassent les admirateurs outrés de *Pline* & de l'Antiquité, je leur déclare, que j'ai eu seulement en vue de déférer à ce qui m'a paru la vérité, sans me laisser arrêter par la crainte de déplaire à certains érudits, ou à des gens que le préjugé domine. J'ai

cru auſſi que le prononcé de l'érudition n'étoit point une autorité pour l'Artiſte, quand il s'agit proprement de ſon Art, & que ce prononcé ne s'accorde ni avec l'eſprit, ni avec les principes de ce même Art.

L'illuſion qu'on s'eſt faite, & qu'on veut faire aux autres, nous ramene ſouvent le mot de Quintilien : *ſummi enim ſunt, homines tamen.* Oui ſans doute, les plus grands hommes ſe trompent, & ils ſont hommes. Ce mot eſt beau, pourquoi le proſtituer? Si vous l'appliquez ſans diſcernement, ſans méſure, je pourrai m'en ſervir auſſi pour excuſer mes fautes ; ma vanité, mon amour propre, s'en feront un droit pour braver votre cenſure.

Un Ecrivain qui n'entend pas la matiere qu'il traite, qui n'en a pas étudié les principes & toutes les parties, ne produit qu'un tiſſu d'erreurs. Un ſavant profond, un génie ſublime, fait des fautes plus ou moins graves,

Ces deux *hommes* se trompent ; mais le mot de Quintilien est-il fait pour le premier ! Ne confondons pas des idées qui sont si distinctes, & ne prenons pas sans cesse, les erreurs de l'ignorance, pour celles de la vraie science. Le Médecin Leonicene écrivit dans le 15e. siecle ; *De Plinii... in medicinâ erroribus :* pourquoi dans le 18e. un Statuaire n'en pourroit-il faire autant, quand il s'agit de sa profession? Le médecin fut critiqué tant bien que mal: pourquoi l'Artiste ne le seroit-il pas également?

En supposant que les Notes sur *Pline* eussent quelque justesse, les délicats pourroient croire que les formes en sont inusitées, le ton trop décidé; qu'il y faudroit plus d'hésitation & de défiance de soi-même ; qu'une posture suppliante disposeroit mieux ceux que la critique pourroit blesser, à la bien recevoir. Je ne dis pas absolument le contraire ; cependant voyez la *Motte* avec sa douceur, sa politesse & sa

raiſon. Toujours ſage, toujours modéré, toujours honnête envers ceux dont il combattoit les opinions, & pourtant toujours harcelé par les plus mordans ſarcaſmes, & inſulté par les plus groſſieres injures.

Mr. le M. d'*Argens*, littérateur eſtimable à pluſieurs égards, a cru foudroyer la critique, lorſqu'il n'a fait que découvrir combien il la craignoit. Il dit, page 187 de ſa traduction d'*Ocellus*: *Si l'on veut s'arrêter à ce que diſent certains critiques, on doit les regarder comme des gens à qui on eſt redevable de la connoiſſance de pluſieurs défauts, capables de détruire entierement le goût. Ils ſont bien éloignés de penſer que les lecteurs judicieux leur ſavent fort peu de gré de relever certaines fautes légeres, qu'on n'auroit pas apperçues, & dont la connoiſſance ne ſert qu'à diminuer le plaiſir que donnent les beautés qui ſont répandues en abondance dans le même ouvrage.* La raiſon que donne Mr. d'*Argens* du peu de gré

que les lecteurs judicieux savent aux critiques, c'est que ces lecteurs *veulent juger par eux-mêmes, parce que l'expérience leur a appris qu'ils se tromperoient grossierement, s'ils vouloient s'en rapporter à ce que disent les Auteurs les uns des autres.* Ce qui est plus remarquable, c'est que *les meilleurs* critiques, *ceux qui ont acquis le plus de réputation, sont aussi suspects que les autres, & aussi peu équitables que les plus mauvais.* On ne peut nier que la passion de quelques Ecrivains, n'ait pu déranger leur jugement; mais doit-on conclure du particulier au général ?

On dira que Mr. d'*Argens* n'a en vue que les critiques contemporains. Certainement c'est son objet & le motif des précautions qu'il prend pour infirmer d'avance les jugemens publics sur ses ouvrages. On croiroit entendre un homme qui s'arrange avec ses juges, & qui leur dit : *Messieurs, il se pourroit que dans ma conduite il y eut quel-*

ques actions repréhensibles; si elles venoient à votre connoissance, & que vous vous avisassiez de les reprendre, mes amis vous en sauroient fort peu de gré; car vous diminueriez le plaisir que leur donnent mes bonnes œuvres. Je vous déclare de plus, que les meilleurs d'entre vous sont aussi peu équitables que les plus mauvais juges. Comme on n'auroit aucun égard à cette représentation singuliere, parce que la justice doit sévir contre tout acte repréhensible, & qu'il y a des juges équitables; de même la saine critique continuera d'exercer sa jurisdiction dans la République des Lettres, sur les fautes des Ecrivains quels qu'ils soient.

Si des Journalistes ont pû raisonner & raisonneront peut-être encore mal sur les Ecrits & les ouvrages des Artistes, il ne faut pas croire que les meilleurs Artistes, ceux qui ont acquis le plus de réputation, soient toujours mauvais juges des Ecrits & des ouvrages de leurs confreres. Entra-t-il

même dans leur critique des motifs ſecrets dont ils auroient à rougir, quel tort cela feroit-il à des obſervations qui d'ailleurs ſeroient juſtes?

Je ne tenterai pas l'apologie de la ſaine critique; je ne répéterai pas le bien qu'elle a fait aux Sciences & aux Arts, parce qu'il n'y a perſonne qui n'ait eu occaſion d'en profiter & de ſentir ſon utilité. Mr. le M. d'*Argens* lui-même, dont tous les ouvrages ſont une cenſure perpétuelle des morts & des vivans, n'a-t-il pas cru avoir raiſon de les écrire? Quand il a reprimandé le Sénateur *Pococurante* de *Candide*, pourquoi ne ſe diſoit-il pas, *les lecteurs judicieux voudroient juger par eux-mêmes, & ils me ſauront peu de gré de relever une faute dont la connoiſſance ne ſert qu'à diminuer le plaiſir que donnent les beautés qui ſont répandues en abondance dans le même ouvrage?*

Hommes ſi délicats dès qu'on vous touche, ouvrez les yeux & voyez que ce qu'il

y a de plus ſacré, de plus auguſte, eſt ſoumis à la critique & à quelque choſe de pis; dites après, ſi vous l'ôſez, qu'il faut excepter vos productions. Mr. le M. d'*Argens*, dont les recueils ont pour objet la vérité & la vertu, avoit toutes les raiſons poſſibles pour être au-deſſus de la fauſſe critique, mais il devoit montrer plus de diſpoſition à recevoir de bonne grace celle qui pouvoit encore éclairer ſon eſprit.

Mr. *Racine* le fils avoit auſſi cru qu'il falloit ſoutenir cette mauvaiſe cauſe. Il dit, dans ſes Réflexions ſur la Poëſie; *ceux qui prennent la dangereuſe liberté de critiquer les Auteurs vivans, prétendent qu'ils ſont des cenſeurs non ſeulement utiles, mais néceſſaires, parce qu'ils ſéparent le bon or du faux. Pourquoi ſe preſſent-ils? Le tems fera toujours cette ſéparation. Le bon or ne ſera jamais négligé, & l'or faux n'éblouira qu'un moment.* Hélas!

ſon illuſtre pere & tant d'autres, ont été les victimes immolées à ce moment. Mais quand des hommes courageux ont fait la ſéparation de l'un & l'autre or, l'Art fut mieux connu, & l'Artiſte ſouſtrait à l'oppreſſion de l'ignorance, de la cabale & du préjugé (*k*).

Mr. Louis Racine auroit pu s'épargner auſſi cette obſervation: *Dans la carriere de la Peinture, Rubens ſuit Raphaël, comme Virgile ſuit Homère.* (pag. 184, tom. 4.) Voilà un homme qui ſe livre pieds & mains liés à notre diſcrétion; il n'en faut pas abuſer. Il ignore en parlant de *Raphaël*, que ce grand Artiſte fut ſurnommé le Virgile

(*k*) Mr. de Voltaire, loin de penſer comme Mrs. d'*Argens* & *Racine* le fils, n'héſite pas à dire: *Nous eumes longtems neuf Muſes, la ſaine critique eſt la dixieme qui eſt venue bien tard.* (Queſtion ſur l'Encyclopédie art *Ruſſie*) Ailleurs: *c'eſt le privilege de quiconque écrit, de juger les vivans & les morts; mais on eſt jugé ſoi-même par d'autres, qui le feront à leur tour.* (art. *Démocratie*).

de la Peinture. Mr. Louis Racine ajoute *cæteri omnes longè ſequentur*. Eſt-ce à *Homère* ou à *Raphaël* qu'il faut rapporter ces quatre mots? Si c'étoit à Raphaël, je dirois avec le reſpect dû à ſon talent, que les grandes Ecoles d'Italie produiſirent des Peintres qui l'ont ſurpaſſé dans pluſieurs parties eſſentielles de l'Art, & que d'autres l'ont fort approché dans celles qui lui étoient propres. Ce ne ſeroit donc pas de ſi loin, que *les autres l'auroient ſuivi.*

Quand on a en vue le progrès de quelque choſe que ce ſoit d'honnête, il faut aller droit à ſon objet, n'injurier ni directement, ni *indirectement*, & ſévir contre les erreurs avec d'autant plus de force que leurs Auteurs ſont, ou paſſent pour plus célebres. Mais la critique perſonnelle doit, ſans contredit, être faite ſur le beau modele qu'en a laiſſé *la Motte.*

Celui-là ſeroit bien fou qui, en relevant les fautes des hommes, prétendroit plaire

à tous les hommes; la bonne comédie est presque seule en possession de ce privilege. Mettons-nous donc bien dans l'esprit, que cette *hésitation*, cette douceur tant récommandées, n'ont presque jamais paré les traits du ressentiment bien ou mal fondé des hommes, même du plus grand mérite. Il est honteux de l'avouer; mais, voulut-on s'en taire, les archives des injures littéraires crieront éternellement que l'envie, la haine, l'orgueil & la bassesse ne sont pas absolument étrangers dans la République des Lettres.

Disons notre pensée à notre maniere, si nous croyons qu'il puisse en résulter quelque bien. Mais si au lieu d'une critique sage & profitable, il ne nous en revenoit que des invectives, nous ne leur donnerions que l'attention qu'elles pourroient mériter, & nous n'en serions pas moins en garde contre le préjugé, la prévention, & sur-tout contre les personna-

lités offenſantes : à moins que nous n'y ſoyons forcés, & que ce ne ſoit pour nous défendre contre des calomniateurs qui pourroient attirer la correction qu'ils auroient méritée.

Quant à l'accuſation triviale d'avoir ôſé mettre la main à l'encenſoir, en relevant les fautes d'un Auteur ancien & preſque univerſellement admiré, je laiſſe à la foible antiquomanie cette petite conſidération : qu'il me ſoit permis de regarder l'idole avant de m'agenouiller, & de porter ailleurs mes adorations, ſi elle n'eſt qu'un vain ſimulacre. Il eſt tems de déchirer un voile qui cachoit des fantômes antiques, & d'autant plus vénérés, qu'on les connoiſſoit moins. Admirons la grandeur des Anciens quand ils en ont, & mépriſons la pédanterie qui croit mettre leurs défauts hors de la portée de notre vue (*l*).

(*l*) *L'Abbé* Terraſſon *nous diſoit*, "*Je traduis le* „*texte de Diodore dans toute ſa turpitude*". *Il*

Et puis je voudrois bien demander à la plûpart de ceux qui font tant de bruit pour la critique de quelques erreurs déposées dans un livre d'ailleurs assez indifférent, par comparaison aux objets dont je vais parler, s'il leur sied bien de crier si haut? Ne connoît-on pas la hardiesse dangereuse qui s'éleve contre la religion & le gouvernement? Ne sait-on pas que ce qui paroît le plus nécessaire aux hommes qui vivent en société, & ce qu'il y a de plus puissant sur la terre, ne peut arrêter des réformateurs qui jettent les hauts cris si-tôt qu'on touche à leurs fetiches? Je ne suis pas le juge de

---

nous en lisoit quelquefois des morceaux chez Mr. de la Faye; *& quand on rioit, il disoit, "vous verrez „ bien autre chose". Il étoit tout le contraire de* Dacier. (Question sur l'Encyclopédie 4e. Part. pag. 314.) Voilà un Traducteur bien hardi. Voyez un peu comment il parle d'un Auteur révéré pendant 18 siecles. *On prétend*, dit Mr. d'Alembert, *qu'il n'entreprit cette traduction, que pour prouver combien les admirateurs des Anciens sont aveugles.*

ces hommes hardis; je crois même qu'ils ont la conſcience du bien qu'ils penſent faire; car je les ai lus, & j'en ai connu: pourquoi donc trouveroient-ils mauvais qu'un Artiſte ſe mêlât de ſon métier? Si on pouvoit interroger dans le for intérieur, ceux qui ſavourent avec une avidité ſecrette, les écrits en queſtion, qu'oſeroient-ils répondre, ſinon qu'ils ſont de mauvaiſe foi, inconſéquens, peut-être mal-honnêtes gens, & que ſais-je encore; mais certainement remplis de ſophiſmes? On doit donc mettre leurs accuſations au rang des ſonges d'un malade, & n'en pas faire plus de cas. Vous voulez réformer, à la bonne heure: mais ſouffrez auſſi qu'on vous réforme & qu'on vous inſtruiſe; car il eſt démontré que vous ne ſavez pas tout.

Je mets dans le même rang une autre accuſation de pareille eſpece & auſſi ſouvent intentée mal-à-propos; celle de traiter de *Zoïle*, tout homme qui a le courage

d'aller contre le torrent, de ne pas jurer *in verbâ magiſtri*, & de montrer des foibleſſes où le peuple des ſavans n'a trouvé que des ſujets d'extaſe. Les charlatans littéraires ſe ſont trop long-tems ſervis du nom odieux de ce critique amer, contre ceux à qui ils n'avoient rien de bon à répondre; leurs préventions & leurs craintes ont fait autant de *Zoïles*, qu'ils ont trouvé d'abateurs d'idôles; parce qu'une imputation fauſſe & une injure, ſont plus aiſées à produire qu'une raiſon ou un aveu.

Que le nom de *Zoïle* ſoit tant qu'on voudra l'effroi des vils détracteurs de ce qu'à bon droit on révere; mais en noircir encore ceux qui, par des obſervations judicieuſes, auroient l'honnêteté d'affranchir nos connoiſſances de quelques erreurs, ſeroit un travers aujourd'hui réſervé au ſavant poudreux qui ne connoîtroit que ſes livres. Ce n'eſt pas non plus pour les eſprits inaccoutumés à penſer que j'écris: l'ombre

d'un examen les déconcerte. Ce n'eſt ni avec ces gens-là, ni pour eux que l'on penſe.

Mais pourquoi vouloir ſe ſingulariſer en cherchant des défauts? C'eſt la reſſource de ceux qui, incapables de produire, s'en vengent ſur les endroits foibles des bonnes productions. Pourquoi ne pas parler de *Pline* comme tant d'habiles gens en parlent? Au moins le gros des lecteurs continueroit d'applaudir, ſans rien vérifier. Si le tyran *Hiéron*, ou *Ptolémée Philadelphe* vivoient aujourd'hui, ils diroient: *depuis mille-ſept-cent ans que* Pline *eſt mort, il a illuſtré pluſieurs Ecrivains; que ne moiſſonnez-vous les mêmes lauriers?* Car ces deux Rois ſe ſervoient, dit-on, de cette logique. Voici ma réponſe.

Si je n'ai pas parlé de *Pline* comme tant d'habiles gens, c'eſt que je n'enviſage pas les côtés par leſquels ils le voient; que ce n'eſt pas mon affaire de l'examiner ſur

autre

autre chose que sur la Peinture & la Sculpture; & qu'en allant au-delà, je pourrois tomber dans le défaut que je reproche à d'autres.

On croira pourtant que j'y suis tombé dans ce défaut, puisque j'ai quelquefois étendu mes remarques au-delà des bornes de l'Art, & que même j'ai très-spécialement critiqué Pline sur des sujets qui n'y ont aucun rapport. Je suis donc sorti de la question qui me convient; j'ai donc outrepassé mon devoir; j'ai donc oublié mes engagemens. Si l'on veut bien penser que les incursions que j'ai pu faire à cet égard, ne sont que fort à-propos, attendu que j'en avois besoin pour conclure que, si Pline a pu errer en traitant des matieres que nécessairement il devoit avoir étudiées, à bien plus forte raison a-t-il dû se tromper en écrivant de celles qu'il pouvoit plus vraisemblablement ignorer: si, dis-je, on y fait attention, on trouvera que je ne pourrois être

répréhenſible qu'autant que mes obſervations ne feroient pas juſtes; c'eſt-à-dire, celles qui regardent l'hiſtoire naturelle, & celles qui concernent l'Art.

Si d'habiles gens dans d'autres matieres que celle des beaux-arts, ont cru bien voir Pline de ce côté-là; ſi je ne le vois pas comme ils l'ont vu, cette différence dans nos jugemens provient de celle des connoiſſances acquiſes dans les Arts ſur leſquels ils parlent. Pour ceux qui ſont réduits à ne voir que par les yeux d'autrui, & qui veulent catéchiſer d'après les dogmes erronés de leurs maîtres, la découverte des erreurs de leur guide pourra les remettre ſur la bonne voie. Ainſi la crainte de ſe ſingulariſer par l'examen des endroits où Pline montre qu'il connoiſſoit peu l'Art, feroit gratuite; elle tendroit même à retarder dans le public le progrès de la connoiſſance de ce même Art; connoiſſance qui eſt autant le fruit de la ſaine critique, qu'elle peut l'être de la

vue des beaux ouvrages. Il n'y a que la pratique qui l'emporte ſur ces deux moyens de devenir connoiſſeur: les ſeuls initiés doivent connoître à fond les myſteres. Retranchons cependant les mauvaiſes branches, l'arbre pourra devenir plus beau & plus grand aux yeux même de ceux qui ne ſavent pas manier la ſerpette, & continuons de parler à ceux que les préjugés, la préſomption, l'ignorance, ou la puſillanimité n'empêchent pas de raiſonner juſte. Ceux-là verront bien que l'objet ici n'eſt pas de vouloir ſe ſingulariſer.

Un livre appartient à celui qui en eſt le propriétaire; il lui appartient bien plus qu'une ſtatue poſée dans une place publique n'appartient au premier paſſant, qui cependant a le droit indiſputable d'en dire ſon avis: chacun le ſait; on ſait auſſi qu'il y a beaucoup moins d'inconvéniens à uſer publiquement de cette liberté, quand l'Auteur de la ſtatue, ou celui du livre ne

ſont plus; ſur-tout lorſqu'il s'agit des progrès d'une ſcience ou d'un Art : il y auroit même alors une indifférence répréhenſible à celui qui, pouvant apporter quelques lumieres utiles, auroit la foibleſſe de garder le ſilence.

Vitruve raconte, dans la préface du 7e. livre, la réception que *Ptolémée* fit à *Zoïle*, & comment il accueillit ſa critique d'*Homère*, ſur laquelle il eſt bon d'obſerver en paſſant, que l'Antiquité nous en a conſervé deux ou trois traits ridicules. *Zoïle* avoit écrit neuf diſcours contre les Poëmes d'*Homère*; eſt-il vraiſemblable que dans cette quantité, il n'y eut rien que de mauvais? On ne peut le faire croire qu'à des enfans. Mais comme il falloit noircir l'obſervateur, & qu'on n'y auroit peut-être pas bien réuſſi en rapportant ce qu'il avoit dit de bon, le moyen le plus ſûr, fut, comme le pratiquent encore aujourd'hui quelques-uns de nos Ariſtarques, de ſe

taire sur le bon, & de se donner carriere sur le mauvais.

Nous inventons peu; je ne sais même si nous avons perfectionné l'Art des impostures & des noirceurs. Tout cela n'a pas empêché Pline de puiser dans les Ecrits de *Zoïle*; & *Denis d'Halicarnasse* de le prendre pour modele dans ses critiques de *Platon*. Ce n'est pas l'apologie de *Zoïle* que je veux faire; mais il est bon de montrer en passant que l'injustice particuliere d'un instant, se transmet à la postérité qui se croit bien instruite.

Vitruve rapporte ensuite les différentes opinions sur le supplice de *Zoïle*, puis il ajoute: *Il est certain qu'il a bien mérité cette punition, puisqu'on ne la peut pas mériter par un crime plus odieux que celui de citer en jugement des Ecrivains qui ne sont pas en état de rendre raison de ce qu'ils ont écrit* (*m*). Surquoi *Claude Perrault* observe

(*m*) Quarum utrum ei acciderit, merenti digna

que ce feroit par conféquent un crime digne du feu que de reprendre quelque chofe dans la critique de *Zoïle* contre *Homère*. Mais *Perrault*, qui veut fans doute que fon Auteur foit par-tout bon Logicien, met fon raifonnement imbécille fur le compte des copiftes. On peut faire paffer beaucoup d'abfurdités par cette porte.

L'Artifte eft un homme *que le préjugé public ne féduit point*. Il a le droit, par fes ouvrages & par fes obfervations, de s'inf-crire contre toute autorité prétendue, en vertu de laquelle on voudroit lui en impo-fer. Meffieurs *Baillet* & de *Launoy* étoient loin d'en vouloir aux véritables Saints; mais ils *dénichoient* fans façon ceux que la fu-perftitieufe ignorance avoit canonifés: il fal-loit produire de bons titres pour foutenir leur examen.

---

conftitit pœna. Non enim aliter videtur promereri, qui citat eos, quorum refponfum, quid fenferint fcri-bentes, non poteft coram indicari.

Ainſi, j'ai uſé du droit *inconteſtable*, pour ne pas dire, comme Pline le jeune, du droit *excluſif*, accordé à chacun dans ſa profeſſion; celui d'examiner, même de juger des ouvrages qui en traitent (*n*). La diſtinction entre le livre qui traite des ouvrages de l'Art & les ouvrages même, ſeroit ici des plus frivoles; puiſque celui qui dit, *cette ſtatue eſt belle*, quand elle ne l'eſt pas, eſt bien & duement regardé par l'Artiſte & par le *vrai* connoiſſeur, comme un homme qui ſe trompe: or, le dire ou l'écrire, n'eſt-ce pas la même choſe?

Je me crois fondé à penſer auſſi, qu'il convient principalement aux Artiſtes & aux *vrais* connoiſſeurs de juger de la plûpart de ces Notes. Si, dans quelques-unes, il ſe trouvoit des diſcuſſions qui ne fuſſent que Littéraires, le jugement en appartiendroit aux Littérateurs. Mais j'ai eu ſoin de me

(*n*) *De Pictore, Sculptore, Fictore niſi Artifex judicare poteſt.* (Plunius junior, Ep. 10. lib. 1.)

tenir le plus qu'il m'a été possible dans les bornes de mon sujet. (n'oublions pas qu'il est pittoresco-litteraire) Si, au lieu de faire des reglemens pour le bien de l'Etat, le tailleur de *Henri IV.* s'en fût tenu à un traité sur la coupe des pourpoints, ce Prince n'eût pas appellé son chancelier pour lui faire un habit (*o*), & si tant de gens ne prenoient pas le ton magistral pour déraisonner sur nos Arts, l'Artiste ne feroit pas obligé de dire avec le bon Abbé *Terrasson*: *Quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choses, ils parlent, ils décident; je tâche de me distraire, & cela me fait prendre patience.*

(*o*) Montaigne dit: " Je voudrois que chacun „ écrivît ce qu'il sait & autant qu'il en sait, mais „ pas plus. Tel peut avoir quelques particulieres „ sciences ou expériences de la nature d'une riviere „ ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que „ chacun sait: il entreprendra toutefois, pour faire „ courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. „ De ce vice sortent plusieurs grandes incommodités ".

J'ai évité les termes techniques, & j'ai tâché de ne parler que le langage le plus intelligible, afin d'avoir tous les hommes qui ont le ſens droit pour juges, au moins dans les parties où il ne faut être ni Artiſte, ni même connoiſſeur. Car au fond, ce n'eſt pas l'Artiſte qu'il s'agit de détromper; il ne conſultera jamais Pline pour apprendre à faire un tableau ou une ſtatue. Mais il pourra le lire, le juger, & ſavoir à quoi s'en tenir ſur le compte de ceux qui le donnent pour un *grand connoiſſeur* & même pour un *homme de l'Art.*

S'ils inſiſtoient mal-à-propos, l'Artiſte pourroit terminer toute diſcuſſion avec eux, en leur répétant ce qu'*Euripide* dit un jour aux *Athéniens*, qui eurent aſſez de raiſon pour ne s'en point fâcher: *Je ne compoſe pas mes ouvrages, afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enſeigner:* aſſurance qui ſied au vrai mérite: opinion de ſoi-même qui, ne s'attribuant que ce qui

lui eſt dû, ſe tient entre la déférence aveugle & l'inſolence; & qui ne peut être blâmée que par la préſomption exceſſive, la puſillanimité, ou par le caprice qu'il ne réfléchit point.

Cette opinion n'a donc rien à craindre de la part des têtes ſaines & des *vrais* connoiſſeurs. L'Artiſte, qui a le droit de ne pas reconnoître ceux-ci pour juges ſouverains, leur accorde cependant la premiere place après lui; c'eſt tout ce que la plus exacte juſtice lui permet de faire en leur faveur: auſſi croit-il qu'ils ont lieu d'en être ſatisfaits (*p*). Quant aux autres; s'ils nous

---

(*p*) Je viens de lire cependant: *quand un Artiſte, qui obſerve une ſtatue ou un tableau, eſt frappé ſoudain d'un aſſemblage de beautés, & quand les regles connues lui fourniſſent peu de ſecours pour exprimer ce qu'il ſent ſi bien, il s'imagine alors que les choſes qu'il ne peut pas rendre, ſont auſſi incomprehenſibles aux connoiſſeurs qu'à lui-même. De là naît cette confiance de l'Artiſte en ſon propre jugement, &c.* (Réflexion ſur la Peinture par Mr. de Hagedorn, liv. 1.

disoient: *pour avoir le droit de parler avec l'assurance d'Euripide, il faut être des Euripides;* ne pourrions-nous pas leur répondre, *pour avoir le droit de nous faire cette leçon, il faut être des Athéniens, & sur-tout, raisonner un peu moins mal de la Peinture & de la Sculpture?*

A force de précautions, de prudence & d'urbanité déplacée, nous sommes en général sans coloris, sans physionomie, sans caractere, nous nous ressemblons tous; & à force de nous ressembler, nous parviendrons à ne ressembler à rien: nous sommes *exangues & couards*, eût très-bien dit *Montaigne.* Cette impression, cette impulsion de la nature, ce tact du vrai qu'elle

---

Chapitre 4.) Un Artiste qui ne comprendroit pas des *regles connues* & sur lesquelles certainement il travaille, feroit assez fondé à croire que d'autres ne les comprendroient pas davantage. Mais cet Artiste n'est qu'un être de raison, une chimere, & l'observation une imputation gratuite, ou plutôt risible.

imprime dans toutes les ames, nous l'arrangeons, nous l'ajuſtons ſi bien, ou plutôt ſi mal; nous le faiſons ſi ſcrupuleuſement paſſer à la filiere d'une infinité de petites conſidérations, que nous n'avons que la phyſionomie de la mode, & jamais la nôtre; &, par contagion, nous ſommes perpétuellement faux, ou pour le moins foibles. La contagion de la coutume eſt la meilleure excuſe des conſtitutions foibles ou viciées.

Laiſſons donc le déguiſement à la foibleſſe & à la honte bien fondée de paroître dans ſon état naturel. Et puis nous ſommes dans le ſiecle de la lumiere; dans celui du moins, où ce n'eſt un crime de la chercher hardiment, que parmi ceux qui la craignent: il ne faut que ſavoir lire pour s'en convaincre. Nous pouvons rire aujourd'hui du pédant & de la férule, qui autrefois nous auroient intimidés. Cependant, que ceux qui parlent ou qui écrivent

d'un Art qu'ils ne connoiſſent pas, ou qu'ils connoiſſent mal, n'oublient jamais le conſeil de QUINTILIEN, *modeſtè tamen & circonſpectè de tantis viris pronunciandum eſt, ne (quod pleriſque accidit) damnent quod non intelligunt :* conſeil que je n'ai pas ceſſé d'avoir préſent à l'eſprit, en examinant Pline ſur nos Arts. On pourra juger ſi ſur d'autres matiéres j'ai ſçu m'y conformer.

Mais l'Artiſte, qui croit avoir quelque raiſon de parler hardiment, peut s'exprimer avec la franchiſe qui lui convient. Si le public vouloit s'en formaliſer, il pourroit doucement lui répondre, *je ne dis ici que ce que tous les connoiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation; ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'ôſe encore imprimer. Car vous ſavez comme les hommes ſont faits; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu.* Voilà ce

que Mr. de *Voltaire* disoit à Mr. *Maffei*, & Mr. de *Voltaire* avoit raison.

J'avois dit au commencement d'un Errata, que les défauts de cet ouvrage m'avoient paru sensibles, & que je pourrois les corriger, si on le réimprimoit. Cette précaution n'a pas empéché quelques personnes de tomber grossiérement sur des fautes que j'avois moi-même condamnées d'avance. Si je fus très-fâché de n'avoir pas mieux fait alors, je serai bien content de trouver des hommes éclairés qui soient d'humeur à sévir contre mes nouvelles foiblesses.

J'avois promis de me corriger; on verra si dans cette édition, j'ai tenu parole. Cependant, il a dû m'échapper encore plusieurs fautes, sont-elles graves, ou ne sont-elles que légeres? Je n'en sais rien, & ce n'est pas à moi à le décider. Je ne parle que de la traduction & de quelques détails qui, malgré mes soins, pourroient encore être mal écrits & mal raisonnés dans les Notes.

Pour le fond c'eſt une autre affaire: il eſt le fruit des connoiſſances que j'ai pu acquerir dans l'Art; je le regarde comme l'héritage de mes Peres: c'eſt un *propre* que je dois mettre en valeur. Auſſi ai-je eu ſi peu l'intention de l'altérer, qu'au contraire je l'ai augmenté & fortifié autant qu'il m'a été poſſible. C'eſt avec cette ſimplicité ferme que j'ai cru devoir auſſi me mettre au deſſus de l'humeur que certaines vérités ne manquent jamais d'exciter. Les hommes en général ſont faits de maniere, qu'ils ſe permettent à chaque inſtant ce qu'ils ne ſouffrent pas volontiers dans les autres.

Je n'ai vu nulle part que *j'inſultaſſe* qui que ce fût; je n'ai jamais eu cette intention odieuſe: je crois donc que ſi l'ouvrage n'a pas cette tache, & que d'ailleurs il ſoit utile; mon incapacité à le mieux faire n'empêchera pas qu'il ne ſoit lu.

Quand j'ai relevé des abſurdités un peu fortes, je n'en ai pas nommé les Auteurs;

je n'écris point un libelle. Quand je nomme & que je cite, ce font des erreurs imprimées, que je tâche en même tems de rectifier. Enfin on pourra voir que je n'ai pas été plus indulgent pour mes propres fautes, quand j'ai eu le bonheur de les appercevoir. C'eft une vengeance affez douce, & je crois m'y être livré.

Difcipulus eft prioris pofterior dies.

Publius Syrus.

P. S. En Juin 1779, j'ai reçu à la Haye, l'Edition latine du *Pline* de Mr. Brotier. Je ne m'attendois pas que dans un auffi favant ouvrage, on daignât faire mention du mien: il étoit trop informe, & je l'avois condamné au feu depuis longtems. A la premiere furprife a fuccédé celle de ne trouver que cinq ou fix repréhenfions; tandis que j'avois déja fait une foule de corrections. La retenue de Mr. Brotier eft cependant jufte; il ne lui convenoit pas de furcharger fon travail de toutes les fau-

tes

tes qu'il voyoit dans le mien. Ce qu'il dit, page 350, tome 6, lui auroit même suffi. *Hæc omnia miscet, turbat, & corrumpit Cl. Falconet, qui, quod semel monuisse satis sit, iniquissimâ & indignâ artifice censurâ hos Plinii libros perstrinxit.*

Quoique l'amertume en attire aussi, je promets bien que je n'en aurai pas; & si je manquois à ma parole, j'aurois deux torts que je suis loin de vouloir mériter. Je vais donc examiner les Notes de Mr. Brotier, & si ses critiques sont fondées, je me corrigerai encore. J'oserai peut-être rectifier Mr. Brotier lui-même, & le faire juge de ma hardiesse. Car je me vois dans l'obligation d'avouer que j'ai tort, & par conséquent de jetter au feu mon nouveau travail, ou de prouver qu'on peut raisonner plus mal de l'Art que je n'en raisonne; & pour obtenir cette preuve, je dois nécessairement démontrer que Mr. Brotier se trompe dans quelques endroits où nos in-

terprétations different. Quant à ce qu'il adopte en silence quelques-unes de mes interprétations, c'est une justice trop flatteuse de la part de cet Illustre Savant, pour que je ne m'en glorifie pas : la preuve de ce que j'avance étant dans son Livre & dans le mien, je pourrai, si j'y pense, en donner quelques légeres indications.

Il me reste à dire que, soit en Russie, soit en Hollande, soit en Suisse où je fais imprimer, des hommes habiles ont bien voulu m'aider de leurs conseils dans quelques-unes des parties de mon travail ; surtout dans celles qui ne concernent pas spécialement l'Art : je me fais honneur de le déclarer ici



TABLE

Des Articles contenus dans le troisieme Volume.

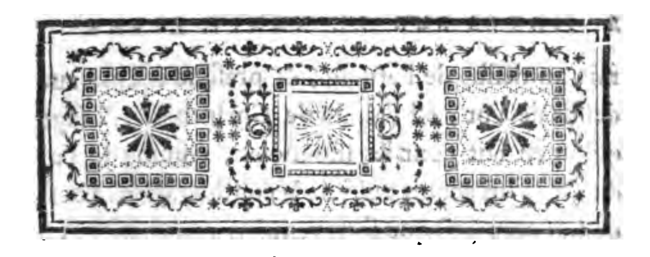


Errata du tome troisieme.

Page 18. ligne derniere, *garnis*, lisez *garni*.

. . 191. ligne derniere, *gravures*, il faut *graveurs*.

. . 197. ligne 8 de la note, & *ont*, lisez & *qui ont*.



NOTES

SUR

LE TRENTE-QUATRIEME LIVRE DE PLINE,

AVEC LA TRADUCTION (*a*).

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Des Mines d'Airain.

PArlons à présent des mines d'Airain. Celui que l'usage a fort approché, ou piutôt qu'il a

(*a*) Elle fut premiérement faite par un Littérateur; j'y corrigeai quelques fautes, & j'eus la mal-adresse de fermer les yeux sur le reste. L'ouvrage étoit encore

mis au-dessus de l'argent, & presque même au-dessus de l'or, est l'airain de Corinthe. L'usage qu'on en fait pour les monnoies, comme je l'ai dit (*b*), lui acquit aussi de la considération. C'est de son nom (*æs*) que sont venus *æra militum*, paye des soldats; *tribuni ærarii*, tribuns du trésor; *ærarium*, trésor public; *oberati*, obérés; *ære diruti*, soldats privés de leur paye. J'ai dit combien de tems les Romains employerent seulement ce métal pour leur monnoie: & le corps des ouvriers en bronze, le troisieme de ceux qu'a établi Numa, prouve que son usage date chez nous de la fondation même de Rome.

---

si loin d'une passable exactitude, qu'il y restoit des contresens de cette force: *In base autem quod cælatum est, Pandoras genesin appellavit*, étoit rendu par *Pandoras a appellé Génese, ce qui est gravé sur la base*. Le manuscrit que je conserve prouveroit que le travail du premier Traducteur a presque entiérement disparu, & que bien ou mal, ce que je donne est aujourd'hui mon ouvrage. Mais le Lecteur, sans avoir égard à cette apologie, ne décidera pas moins de la traduction: je me remets sans reserve à son jugement, que je suis loin de vouloir prévenir. Si j'avois sû mieux rendre le sens de Pline, assurément je l'aurois fait.

(*b*) Sect. 13 & 48 du livre 33.

SECTION SECONDE.

Des especes d'Airain.

Le filon étant exploité de la maniere qui a été dite (c), on perfectionne le minéral par le moyen du feu. L'airain se tire encore d'une pierre cuivreuse, appellée *calamine*; elle est célebre en Asie; elle l'étoit autrefois dans la Campanie; à présent elle vient du territoire de Bergame, à l'extrêmité de l'Italie: on dit même que depuis peu il s'en est trouvé en Germanie.

CHAPITRE II.

En Cypre le cuivre se fait aussi d'une autre pierre appellée *calcites*: c'est de là que vient premiérement ce métal, qui fut bientôt à vil prix, parce qu'il s'en trouva de supérieur en d'autres pays; sur-tout l'*auricalcum* (a), qui par sa bonté particuliere fut longtems le meilleur & le plus estimé; mais depuis bien des années la terre épuisée n'en produit plus. Le meilleur après celui-là fut le *salustien*, tiré de la

(c) En parlant de l'argent, Sect. 31. du Livre 33.

(a) Laiton, oripeau.

Tarentaise dans les Alpes, espece qui elle-même ne dura pas longtems. Le *livien*, tiré de la Gaule, lui succéda. L'un & l'autre prirent leur nom de celui des propriétaires des mines; le premier de Salustius, ami d'Auguste, le second de Livie, épouse de cet empereur. Ces especes ont bientôt manqué, le *livien* est même devenu fort rare. Le plus recherché aujourd'hui est le *marianum*, appellé *airain de Cordoue*; après le *livien*, c'est celui qui absorbe le plus de calamine, & qui dans les *sesterces* & les *dupondius* approche davantage de la bonté de l'*auricalcum*; pour faire les *as*, on n'emploie que l'airain de Cypre. J'ai parlé jusqu'ici de l'excellence de l'airain naturel.

SECTION TROISIEME.

De celui de Corinthe.

Les autres especes sont artificielles : j'en parlerai en indiquant celles qui ont eu la plus grande célébrité. Autrefois le cuivre étoit mêlé avec l'or & l'argent, & cependant le travail étoit le plus précieux : il est incertain aujourd'hui lequel vaut moins, du travail ou de la matiere. Il est surprenant que le prix des ouvrages n'ayant plus de bornes, la dignité de

l'art ſoit anéantie. Le deſir du gain en a été certainement la cauſe; on a commencé à exercer, comme tous les autres, un art, qui autrefois n'avoit en vue que la gloire. C'eſt pour cela que ſes productions furent attribuées aux Dieux, & les hommes les plus diſtingués des nations voulurent s'illuſtrer par cette voie. Aujourd'hui le moyen de fondre le bronze précieux eſt ſi bien perdu, que depuis longtems le hazard ne ſupplée pas même au défaut de l'art (*b*).

De tous les airains qui eurent anciennement de la réputation, celui de Corinthe eſt le plus eſtimé: le hazard en fit l'alliage dans l'embraſement de cette ville, lorſqu'elle fut priſe & incendiée. La paſſion de bien des gens pour ce bronze a été ſurprenante, puiſqu'on rapporte que la ſeule cauſe pour laquelle Antoine proſ-

(*b*) Pline regrete-t-il ici la perte de l'alliage du bronze? Zénodore avoit pourtant fondu des coloſſes de bronze, & Pline donne au chapitre 8. de ce livre, la recette de cet alliage. Dit-il ſeulement que l'art ou le hazard qui avoit mêlé enſemble le cuivre, l'or & l'argent, ne ſe retrouve plus, & qu'il en eſt fâché? Ce regret conviendroit peu à ſa morale auſtere & déplacée, qui ſouffre avec peine qu'on ouvre les entrailles de la terre, pour en tirer les métaux corrupteurs & nourriciers du luxe.

crivit Verrès avec Cicéron qui l'avoit fait condamner, fut que Verrès avoit refusé de lui céder ses bronzes de Corinthe (*c*). Pour moi, je crois que c'est seulement pour se distinguer que la plûpart affectent cette connoissance, & qu'au fond ils n'y entendent pas plus que les autres. Je vais le prouver en peu de mots (*d*). Corinthe fut prise la troisieme année de la 158e. Olympiade, l'an 608. de notre ville; plus d'un siecle avant, il avoit cessé d'y avoir de ces Statuaires célebres dont on prétend que sont toutes les statues qu'on appelle aujourd'hui d'ai-

(*c*) Pour entendre ce passage, il faut se rappeller que Verrès qui avoit prévenu son jugement & s'étoit exilé volontairement, véçut vingt-huit ans dans son exil, c'est-à-dire, jusqu'à sa proscription de Marc-Antoine. Ce triumvir alors lui demanda ses bronzes de Corinthe; Verrès les lui refusa, fut mis sur la liste des proscrits, & tué peu de jours après Cicéron. L'Orateur avoit fait condamner Verrès l'an 682 de Rome; l'un & l'autre furent proscrits l'an 710.

(*d*) Voilà un projet qui devoit déplaire aux prétendus connoisseurs de ce tems-là. Mais en le supposant bien exécuté, il devoit les instruire après les avoir un peu fâchés. Ceux d'aujourd'hui voudront bien permettre qu'on en use avec eux & avec Pline, comme il en usoit lui-même avec ceux de son siecle.

rain de Corinthe. C'est pourquoi, afin de convaincre nos prétendus connoisseurs, je marquerai le tems où les Artistes ont vécu; & par la comparaison des Olympiades, il sera facile compter les années de Rome. Il n'y a donc vraiment d'airain de Corinthe que des vases dont se servent nos magnifiques, tantôt pour vaisselle, tantôt pour lampes, & sans égard à la propreté, pour bassins d'aisance. Il y a trois especes de cet airain; le blanc qui approche de l'éclat de l'argent, parce que le mêlange de l'argent y a dominé; le second qui a le jaune de l'or; le troisieme où l'alliage a été égal. Nous avons encore une autre sorte d'airain dont on ne peut rendre raison; car quoiqu'un simulacre & des statues aient été l'ouvrage de l'intelligence humaine, la Fortune en a déterminé le mêlange. Précieux par sa couleur qui tire sur celle du foie, on l'appelle à cause de cela *hépatizon* (*e*); il est bien inférieur à celui de Corinthe, cependant fort au-dessus de ceux d'*Ægine* & de *Délos* qui ont été longtems les plus estimés.

(*e*) Tirant sur le foie.

SECTION QUATRIEME.

De celui de Délos.

L'airain de Délos eut la plus ancienne réputation; de tous les côtés de la terre on venoit l'acheter dans cette isle; c'est pourquoi les atteliers s'en occuperent. Son plus noble usage fut d'abord d'être employé à faire des pieds de lits de table à trois personnes, & des balustrades. Il parvint ensuite aux simulacres des Dieux, & aux effigies des hommes & des animaux.

SECTION CINQUIEME.

De celui d'Ægine.

Celui d'Ægine en approcha; l'isle n'en produit pas, mais la préparation qui s'en fait dans ses fonderies, l'a rendu célebre. C'est là où fut pris le bœuf de bronze qui est à Rome dans le marché aux bœufs; il peut servir d'échantillon pour l'airain d'Ægine, comme le Jupiter tonnant du temple du Capitole peut en servir pour celui de Délos. Myron employa le premier, Polyclète le second; contemporains, éleves du même maître, ces deux Artistes ont été rivaux jusques dans la matiere qu'ils employoient.

CHAPITRE III.

SECTION SIXIÈME.

Des Candelabres.

L'Isle d'Ægine a particuliérement travaillé les bobêches des Candelabres (*a*), comme Tarente les futs & les branches (*b*); ainsi deux fabriques en partagent l'honneur. On n'a pas honte de mettre à ces chandeliers un prix égal aux appointemens des Tribuns militaires, quoiqu'il soit évident que leur nom vient de chandelle (*c*).

(*a*) *Superficies.*

(*b*) *Scapos.*

(*c*) Je me proposois pour cette édition, d'évaluer à-peu-près les sommes que je trouve dans mon original, au prix de notre monnoie actuelle. Pour y parvenir, je consultai les Traducteurs, les Éditeurs & les Commentateurs; & le résultat de mes recherches fut de trouver beaucoup de contradictions. J'aurois voulu m'en tenir à doubler le calcul du P. Hardouin, mais j'ai vu qu'à cet égard on lui dispute aussi l'exactitude. Sans cette difficulté, j'aurois dit, par exemple: en 1685, lorsqu'il fit sa premiére édition, la valeur numeraire des especes étoit environ à moitié moins qu'elle n'est aujourd'hui; je dois donc poser

Cléfippe le foulon fut vendu comme accessoire à un de ces candelabres, par Théon crieur public; ce Cléfippe étoit bossu, & d'ailleurs d'un aspect horrible. Gegania, qui avoit acheté le lot cinquante sesterces (*d*), montra, dans un

---

96000 liv. *monnoie de France*, quand il pose *monetæ Galliæ libras* 48000, & le travail sera facile, attendu qu'en 1789 le Pere Hardouin diroit 96000 liv. Mais vouloir concilier tant d'avis contraires, prétendre débrouiller le cahos que présente une foule de savans calculs, seroit une tentative trop au dessus de mes forces, & je dois l'abandonner. Ainsi je rendrai toujours en mots françois les mots ou les chifres qui marquent les sommes anciennes, & je n'irai pas au-delà.

La paye annuelle d'un Tribun militaire étoit, dit-on, de 1460 deniers. Faut-il croire que Pline ait dit ce qui est ici dans son texte? Ne seroit-ce pas plutôt quelque fabricateur sans goût & sans connoissance des arts, qui le lui auroit prêté? Parce que de *beaux ouvrages* en bronze auront tiré leur nom de *chandelle*, il faudra rougir de les payer 1460 deniers. Quelle logique! En tout cas le fabricateur auroit assez bien pris le tour & le style de Pline?

(*d*) J'ai eu long-tems sur ma table un manuscrit de Pline, & je l'ai consulté souvent. Au lieu de *sestertiis quinquaginta*, comme on lit, je crois, dans toutes les éditions, il dit, *pondo quinquaginta*. N'ayant

souper, son emplette, & pour faire rire, elle fit déshabiller l'esclave; mais dès qu'elle l'eût vu

---

aucune raison de rejeter la leçon ordinaire, je m'y tiens; mais parlons du manuscrit.

Il fut donné par l'Impératrice des Russies à la bibliotheque impériale de Pétersbourg, en 1774; & je dois marquer ici ma reconnoissance à Mr. le Directeur & à Mrs. les Bibliothécaires, qui ont bien voulu me le confier autant de fois, & pour aussi long-tems que j'en ai eu besoin.

Des éditions que j'ai particuliérement examinées, rapportent en marge, beaucoup de leçons prises de plusieurs manuscrits; & par leur ressemblance, pour la plûpart, avec celui-ci, on les en croiroit extraites: mais un examen suivi m'a fait voir que les Editeurs n'en ont pas eu connoissance. D'où vient-il donc? je l'ignore. De quelle autorité peut-il être, & quelle confiance peut-on y avoir? je vais essayer de le dire.

Son caractere est l'ancien latin; mais il pourroit avoir été fait dans le quinzieme siecle, quoiqu'on écrivit & qu'on imprimât encore en gothique. On l'abandonnoit cependant quelquefois; car la premiere édition de Pline, Rome 1470, n'est déja plus de ce caractere. Voici donc comment ce manuscrit auroit pu conserver aussi l'ancien latin. Matthias Corvin, roi d'Hongrie, aimoit les lettres. On sait qu'il attiroit à sa cour les Savans de l'Europe, & qu'à Bude il avoit rassemblé dans une riche & nombreuse bibliotheque les plus anciens & les plus rares manuscrits;

dans cet état, ne pouvant résister à ses désirs, elle le fit passer dans son lit, & si-tôt après elle

---

ceux qui se trouvent au Vatican & dans la bibliotheque du Duc de Brunsvick regnant, à Wolfenbüttel, en font foi.

Autant que j'ai pu le savoir par un Hongrois de beaucoup de mérite, (Mr. de Bolemani) le roi Matthias faisoit faire des copies exactes; c'est-à-dire, que malgré l'usage de l'écriture gothique, si le manuscrit étoit en ancien latin, on faisoit la copie dans ce caractere. Il y a donc quelque vraisemblance que la copie dont je parle, pourroit bien être une de celles-là: mais qu'importe d'où & comment elle est parvenue à Pétersbourg? Il suffit de savoir qu'elle est faite sur un original duquel nous ignorons l'âge, & que selon toutes les apparences, les plus savans Editeurs n'ont pas connu. Si cet original, qui leur a échappé sans-doute, ainsi que la copie, n'est pas anéanti, nous pouvons croire qu'il acheve de pourrir dans quelque coin obscur. Car s'il étoit à Bude, lorsque trente-six ans après Matthias, les Turcs pillerent cette ville, pourquoi n'auroit-il pas subi le sort de la bibliotheque & des autres manuscrits? Ils furent volés, égarés, dispersés, rendus en partie, & quelques-uns perdus sans ressources. Mais copioit-on encore des manuscrits aussi volumineux, puisque l'imprimerie commençoit déja? Sans doute on en copioit encore, quand un roi les faisoit faire: ils étoient plus beaux

l'inſtitua ſon héritier. Devenu riche par ce moyen, Cléſippe révéra le Candelabre, & ajouta

qu'un imprimé alors très-imparfait, & preſque auſſi couteux.

Voilà ſeulement des préſomptions hiſtoriques, auxquelles je pourrois en ajouter d'autres, mais ce ne feroient pas des preuves. Ce que je puis dire de plus certain, eſt que le manuſcrit de Pétersbourg exiſte, qu'il vient d'un autre, & que s'il a des défectuoſités qui ſeules n'en feroient qu'un écrit mépriſable, il a auſſi des ſingularités qui le rendront précieux. Les leçons que j'en ai extraites dans le cours de mes Notes, n'en laiſſeront aucun doute, puiſqu'on ne les trouve ni dans les imprimés, ni dans les autres manuſcrits. Manquant de preuves & d'autorités ſuffiſantes, qui puiſſent m'éclairer ſur l'authenticité de celui-ci, n'ayant rien appris à la bibliotheque impériale, quelques informations que j'aie faites : l'Impératrice à qui j'ai pris la liberté de m'en informer, ne ſe ſouvenoit abſolument plus d'où il lui étoit venu ; ce fut la réponſe qu'elle daigna me faire. Je vais donc l'interroger lui-même.

L'ordre & le nombre des chapitres, n'ont preſque aucun rapport avec les imprimés ; les coupures y ſont différentes, quoiqu'il n'y ait rien de ſupprimé. Cette diſſemblance ne viendroit-elle pas de ce que le type de cette copie, eſt ſi ancien, qu'il a été fait avant qu'on ait donné aux manuſcrits ſubſéquens, l'ordre que nous voyons aujourd'hui dans les imprimés. Je

ce conte à tant d'autres qui avoient été faits sur les bronzes de Corinthe. Cependant les mœurs

---

ne trouve guere plus d'impossibilité qu'il y ait eu dans la bibliotheque du roi Matthias, ou dans une autre, un manuscrit à-peu-près du tems de Pline, qu'il n'y en auroit qu'à Rome ou ailleurs, on vit la copie ancienne d'une Peinture ou d'une Sculpture antique, dont l'original seroit maintenant anéanti. Cependant, la premiere édition de Pline n'est divisée, ni en chapitres, ni en sections : les livres seulement sont distingués. Fut-elle faite ou non, sur un manuscrit semblable; ou bien l'éditeur (Jean André) ne voulut-il observer d'autre division que celle des livres?

Pour l'objection qu'on pourroit faire, que ce manuscrit ne s'accorde pas assez avec ceux que l'on connoît, qu'il est seul, & par conséquent sans autorité, je crois qu'elle ne mériteroit aucune attention. Ce que je viens de dire de ce monument, ce que j'en rapporterai dans mes Notes, prouvera qu'il tire peut-être plus d'autorité des différences qui sont entre lui & les autres, que s'il leur ressembloit davantage.

Je regrette la quantité de feuillets perdus, dans la copie en question, & particuliérement ceux des trois livres que j'examine. J'aurois pu y voir encore des leçons qui eussent mieux fait connoître la pensée de l'Auteur. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un fragment très-incomplet, écrit sur du vélin, en beau caractere. Malgré cette mutilation, j'ai profité en plusieurs

furent vengées : car un superbe tombeau, monument qu'il érigea à sa bienfaitrice, perpétua

---

endroits, de ce qui reste. Environ 200 pages enlevées çà & là, en comptant l'Epître à Titus, & tout le premier livre, forment un déficit d'autant plus dommageable, que dans les trente six livres qui restent, il n'y en a pas un complet. D'ailleurs le copiste n'est rien moins qu'un Scribe intelligent. Sa belle écriture est remplie de fautes d'orthographe, de mots estropiés, de barbarismes, & d'autres méprises, avec lesquelles heureusement je n'ai presque rien eu à démêler, quelque besoin que je crusse avoir de ce texte ; sur-tout quand j'y ai trouvé *ab eo* pour *Labeo*, &c. &c.

Je vais dire encore quelques particularités de ce manuscrit, afin que ceux qui ne pourront pas le voir, soient plus en état d'en juger. Chaque livre commence par *incipit .... feliciter*, & finit par *C. Plinii secundi naturalis historiæ liber... explicit :* le *feliciter* ne commence qu'au cinquième livre. Le premier y étoit, puisque *l'explicit liber primus*, est au haut de la page qui commence le second livre & le volume : preuve, à ce qu'il semble, que ce premier livre pourroit bien être fort ancien, s'il n'est même de Pline. Mr. Poinsinet ne le veut pas, & voici une de ses raisons. *Est-il raisonnable*, dit-il, *de penser qu'un homme aussi avide de l'emploi du tems, que l'étoit Pline, se soit amusé à faire un livre aussi peu essentiel que la répétition & l'assemblage des titres de chaque chapitre de son ouvrage ?* Il y auroit pourtant

la mémoire de son infamie. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y eut jamais de Candelabres de Corinthe, on

---

quelque vraisemblance que cela fut, sans que Pline s'en soit *amusé*; puisqu'il avoit à sa disposition des ouvriers pour faire toutes les tables qu'il auroit voulu. Si deux mille ans après qu'un de nos livres aura paru, on disoit que la table des chapitres est postérieure à l'ouvrage, ou n'est pas de l'Auteur, on pourroit se tromper. Le Pere Hardouin refuse aussi d'attribuer ce premier livre à Pline; mais il se contente de dire que n'étant complet dans aucun manuscrit, il l'a rétabli dans son édition. J'avoue que cette discussion étant étrangere à mon objet, je ne dois pas trop m'y arrêter. Mais je dirai que Mr. Brotier prouve assez clairement, ce me semble, que le premier livre est de Pline: & voici son assertion: *Librum hunc primum esse verum ac geminum Plinii fetum est certissimum.* tom. 1. pag. 425. C'est dommage que lui-même ait fait un *index* un peu maigre & fort incomplet, à sa belle édition de Pline.

Les pages de ce manuscrit ne sont pas numerotées. Le 37e. & dernier livre finit à *desinens nitor*, du 22e. & dernier chapitre des imprimés, qui dans le manuscrit est le 39e., en sorte qu'il manque environ 20 lignes, selon l'édition in-folio d'Hardouin, pour qu'il soit achevé d'écrire; après *nitor*, la page reste blanche.

Les grandes lettres qui commencent les livres, sont du plus bel or. Par la reliure & les ornemens du

on leur donne pourtant le plus souvent ce nom, parce que la victoire de Mummius, en détruisant Corinthe, en dispersa le bronze dans plusieurs villes de l'Achaïe.

SECTION SEPTIEME.

Des ornemens de bronze dans les Temples.

Les anciens avoient coutume de faire en bronze les seuils & les portes mêmes des tem-

dossier, on voit que les restes de ce monument sont ainsi rassemblés depuis environ un siecle; & que, soit pour Pétersbourg, soit pour ailleurs, il porte les marques de la fripponnerie de ceux qui l'ont vendu dans l'état où il est. Ces marques sont qu'à l'endroit où il manque un feuillet ou deux, on a gratté les numeros des plus prochaines sections; en sorte, par exemple, qu'on ne voye pas *chapitre 29*, & tout de suite *chapitre 34*. C'est là un de ces tours de petits friponneaux, qu'on ne joue guere à ceux qui savent lire dans un manuscrit latin; car ils verroient aussi que dans le discours, le bas d'un *verso* ne se rapporte point au *recto* suivant. Ce que je pourrois ajouter de l'état où est ce manuscrit, n'intéresseroit pas davantage le lecteur: je dirai seulement, pour ceux qui en seront curieux, que les mots qui suivent, sont quelquefois écrits avec un φ grec, au lieu du *ph* des latins. *Eleφantorum. Pamφilia. Theoφrastus. Euφranor. Anthropograφus*, &c.

ples. Je trouve que Cn. Octavius, vainqueur de Persée dans un combat naval, fit élever à son triomphe un double portique, qui fut appellé *Corinthien*, parce que les chapiteaux des colonnes étoient de bronze : ce portique étoit près du cirque Flaminien. Le temple de Vesta fut aussi couvert d'airain de Syracuse. Les chapiteaux du Panthéon, placés par Mr. Agrippa, sont de ce même airain. C'est ainsi que le luxe des particuliers a aussi commencé. Entre les chefs d'accusation intentés contre Camille, le Questeur Spurius Carvilius (*e*) lui reprocha d'avoir dans sa maison des portes couvertes d'airain.

SECTION HUITIÈME.

Des Triclinies de bronze.

Pour les tables à trois lits, les buffets, les tables à un pied garnis de bronze, ce fut, selon

---

(*e*) Tite-Live, Plutarque, Aurelius Victor, tous les Historiens disent unanimément que ce fut le Tribun *Lucius Apuleius* qui intenta cette accusation contre Camille, & ils ne font mention d'aucun *Spurius Carvilius Questeur* du tems de ce grand homme, ou du moins qui l'ait accusé.

Pison, Cn. Manlius qui, après sa victoire en Asie, en fit voir le premier dans son triomphe, l'an de Rome 567. Antias rapporte que L. Crassus, héritier de l'orateur Crassus, vendit beaucoup de ces lits garnis de bronze. On fit aussi des *Cortines* appellées *trépiés Delphiques*, parce qu'on en consacra beaucoup à Apollon de Delphes (*f*). Les lampes ou chandeliers suspendus pour éclairer les temples, furent de ce métal: on les faisoit aussi en forme d'arbres portant leurs fruits, comme celui du temple d'Apollon Palatin, qu'Alexandre avoit enlevé à la prise de Thèbes, &

(*f*) La *Cortine* étoit un des deux bassins demi-sphériques, placés sur le trépied. Ces bassins se mettoient l'un sur l'autre; celui de dessus (*la Cortine*) couvroit l'autre appellé *Crater*, à peu près comme une boîte à savonette. La concavité que formoit ce globe, se nommoit *Gaster*, le ventre. Le *Crater* étoit percé d'un trou qui s'appelloit *Nombril.* C'étoit par-là qu'Apollon faisoit passer l'oracle, lorsque la Pythie étoit assise à nud, les jambes écartées sur le trépied, lequel étoit posé sur l'ouverture de l'antre sacré. Rien ne s'opposoit alors à l'inspiration; l'esprit du Dieu se plongeoit dans les entrailles de la Prêtresse: *flamma in viscera mergis*, dit Lucain, lib. 5. & l'airain aussi-tôt raisonnoit entre le *Crater* & la *Cortine.* Voyez Origène contre Celse, liv. 3 & liv. 7.

qu'il avoit consacré à Cyme au même Dieu. L'art de fondre le bronze fut ensuite employé communément par-tout aux statues des Dieux.

CHAPITRE IV.

SECTION NEUVIEME.

Quel a été à Rome le premier simulacre d'un Dieu fait de bronze. De l'origine des statues, & en quel estime elles étoient.

LE premier Simulacre d'une Divinité, que je trouve avoir été fait en bronze à Rome, est celui de Cérès; les frais en furent pris, sur le pécule de Sp. Cassius, qui aspirant à la Royauté, fut tué par son pere (*a*). Des Dieux, l'airain

(*a*) Si je ne me trompe, voici le sens & l'ordre du raisonnement de Pline. Cneus Manlius apporta le premier à Rome des meubles de bronze, & c'étoit l'an 567. Après cela, *deindè*, on fit la statue de Cérès, le premier simulacre fondu en bronze à Rome: les frais en furent pris sur le pécule de Spurius Cassius, que son pere fit mourir, parce qu'il aspiroit à la royauté. *Romæ simulacrum ex ære factum Cereri primum reperio ex peculio Sp. Cassii*, &c.

Vous avez lu dans les Historiens que Cassius avoit

passa aux statues des hommes & à des représen-

été tué par son pere, ou précipité du haut de la roche Tarpeïenne, par arrêt du Sénat, l'an de Rome 267, & vous savez si après l'année 567 on pouvoit encore tuer ou précipiter ce même homme, & saisir ses biens pour en faire une statue de Cérès. Il ne reste plus qu'à vous demander, si vous voudriez écrire l'Histoire avec cette inexactitude, & construire votre discours de maniere qu'il présentât une erreur de trois cens ans ?

Voici encore une observation sur ce passage. Le premier simulacre en bronze d'une Divinité que Pline trouve avoir été fait à Rome, le fut, dit-il, après la mort de Spurius Cassius, c'est à dire après l'an 267, & des Dieux, continue-t-il, l'airain passa aux statues des hommes. Cependant Romulus avoit fait fondre en bronze & placer sa statue sur un quadrige; Horatius Coclès, Clélie & d'autres avoient eu pareillement à Rome des statues de bronze, faites bien des années avant celle de Cérès : Pline le dit lui-même. Ainsi, des Dieux, l'airain ne passa point aux statues des hommes : ce fut le contraire, s'il est vrai que Cérès fut le premier simulacre d'une Divinité fait en bronze à Rome. Les deux statues de la Fortune féminine, érigées quelques années plutôt, & avant la mort de Coriolan, étoient les statues d'une Divinité. Je crois qu'au moins une d'elles étoit de bronze ; puisqu'au rapport de Denis d'Halicarnasse, les Dames

tations diverses. Les anciens leur donnoient une

---

romaines qui la dédierent, l'entendirent & la virent très-distinctement prononcer deux fois : *Rite me matronæ dedicastis.* (Plutarque, à la vérité, s'en moque un peu). Le marbre n'eut pas été si commode que le bronze pour placer le tube qui portoit la voix. Il paroît donc que Pline auroit pu mieux s'informer, Ce n'est là, direz-vous, qu'une négligence, une inattention. Vous avez raison, ce n'est pas autre chose; & c'est précisément en multipliant ainsi ces sortes de négligences, quand on écrit l'Histoire, qu'on fait des lecteurs ignorans, & d'autant plus ignorans qu'ils ne se feront pas précautionnés contre les foiblesses de l'Ecrivain, qui d'ailleurs a tout ce qu'il faut pour leur plaire.

L'Auteur de l'article *Chronologie* dans les *questions sur l'Encyclopédie*, remarque que *Tite-Live n'a garde de dire en quelle année Romulus commença son prétendu regne. Les Romains*, ajoute-t-il, *qui savoient combien cette époque est incertaine, se seroient moqués de lui.* Je n'ai pas un degré de certitude & de crédulité au dessus de celui des Romains, cependant qu'il me soit permis de faire une ou deux questions. Pourquoi Tite-Live ne craint-il pas également la moquerie des Romains, lorsqu'il fixe une époque antérieure à Romulus, & qu'il dit, *il y eut trente ans environ entre la fondation de Lavinium & celle d'Albe. Inter Lavinium & Albam longam coloniam deductam triginta ferme interfuere anni?* Dec. 1. c. 3. Obser-

teinte avec du bitume (*b*), d'où il est d'autant plus surprenant qu'ensuite on se soit plu à les dorer. Je ne sais si cette invention est Romaine, mais certainement elle n'est pas ancienne parmi nous. On n'élevoit des statues qu'à ceux dont quelques belles actions méritoient l'immortalité. Ce fut d'abord pour les victoires dans les yeux sacrés, & sur-tout les jeux Olympiques, où c'étoit la coutume, d'élever des statues à tous les vainqueurs. Pour ceux qui avoient vaincu trois fois, leurs statues exprimoient la ressemblance dans les différentes parties du corps; c'est

---

vons aussi que Tite-Live, si je ne me trompe, ne marque jamais les années que par les Consulats, & qu'ils ne furent établis que l'an 245 de Rome.

Je demande encore si les Romains se moquoient les uns des autres, quand ils datoient de la fondation de leur ville, & si tacitement ils ne disoient pas; depuis l'année que Romulus fonda notre ville jusqu'à l'année dont nous parlons, il y a quatre, cinq, six ou sept cens ans? Ayant donc quelquefois occasion dans ces Notes de consulter des dates, il faudra bien que je franchisse l'incertitude, & que je me tienne au gros de l'arbre, en me conformant à la chronologie la plus généralement reçue.

(*b*) Il faut entendre les statues de bronze.

pourquoi on les appelloit *Iconicas* (*c*) (Portraits) (*d*). Je ne sais si ce ne sont pas les Athéniens qui les premiers ont élevé des statues par autorité publique aux Tyrannicides Harmodius & Aristogiton, la même année que les rois furent chassés de Rome. Par une louable émulation, cet usage fut ensuite universellement adopté : dès lors les places publiques des villes municipales furent ornées de statues, & par des inscriptions sur leur base, on perpétua la mémoire & les éloges des hommes ; en sorte que

(*c*) Parce qu'elles ont le portrait & la taille de celui qu'elles représentent.

(*d*) Mr. Poinsinet traduit : *Et ceux qui étoient trois fois vainqueurs, on leur fondoit une statue dont le creux avoit été exactement calqué & moulé sur toute leur personne :* sens que je ne trouve point dans ce latin ; *ex membris ipsorum similitudine expressa.* Le mot *exprimere* est trop général pour l'appliquer ici à l'idée d'un moule, tandis qu'il peut donner celle d'*exprimer* la ressemblance exacte des diverses parties du corps, par leurs formes & leurs mesures, soit en dessinant, soit en peignant, soit en modelant. Peut-être me trompai-je ; mais j'ai de la peine à le croire : car Pline, quand il parle d'une ressemblance en peinture, ne s'exprime pas autrement, & il ne croyoit pas qu'on moulât un tableau.

les tombeaux ne furent plus les ſeuls monumens de leur ſouvenir. Bientôt les maiſons particulieres & les galeries devinrent autant de places publiques. Ce fut ainſi que le reſpect des cliens pour leurs patrons, commença de les honorer.

CHAPITRE V.

SECTION DIXIEME.

Du genre des ſtatues & de leurs configurations.

LEs ſtatues ainſi dédiées étoient anciennement vêtues de la toge. On eut auſſi le goût des figures nues tenant une pique; on en prenoit le modele ſur les jeunes gens des Gymnaſes: on les appelle *Achilléenes*. La coutume des Grecs eſt de ne rien voiler: mais au contraire l'uſage Romain & militaire eſt de mettre un corcelet aux ſtatues (*a*). Céſar, étant dictateur, permit

(*a*) Mr. de Jaucourt s'appuie ſur ce paſſage dont il rapporte le latin, pour dire que *chez les Grecs toutes les ſtatues étoient nues, à l'exception de celle de Lucine.* (Encyclopédie, art. *ſtatue*, pag. 501.) Il eſt difficile de croire qu'un Ecrivain qui ſe charge de preſque tout ce qui concerne les beaux-arts, ne ſoit

que dans la place qui porte son nom, on lui en élevât une cuirassée; car celles qui sont couvertes à la manière des *Luperques*, sont aussi nouvelles que celles qui sont en manteau. Mancinus se fit réprésenter avec l'habit qu'il portoit lorsqu-

---

pas mieux informé de l'habillement des statues grecques. Junon, Minerve, Flore, Niobé, ses filles, & tant d'autres statues qui ne sont pas *Lucine*, ne devroient pas lui être inconnues. Quoique Pline, après avoir établi une proposition générale, passe rapidement & sans liaison, à des exemples particuliers qui contredisent son principe trop étendu, il ne s'ensuit pas que les Grecs faisoient *toutes leurs statues nues*. L'inexactitude de Pline, qu'il ne falloit pas copier, & sur laquelle il ne falloit pas renchérir, est cependant ici bien moins répréhensible que celle de Mr. de Jaucourt; mais l'une & l'autre ne sont d'aucune conséquence pour l'histoire de l'art, puisqu'il existe encore un assez grand nombre de statues grecques & habillées, qui ne réprésentent pas *Lucine*. Cependant il ne messiéroit pas à ceux qui veulent bien prendre la peine d'instruire les autres, de commencer par s'instruire eux-mêmes.

Il n'y a pas longtems que je disois à quelqu'un: *Les Statuaires grecs nous ont laissé de grandes leçons dans les draperies de leurs statues.* On me répondit: Vous vous trompez, ils les ont *toutes faites nues à l'exception de celle de Lucine.* Je demandai à la per-

qu'il fût livré. Les historiens ont observé que le Poëte L. Accius fit placer dans le temple des Muses, sa statue d'une taille fort grande, quoiqu'il fût fort petit. Quant aux statues équestres, elles sont en grande recommendation chez les Romains, & leur origine vient certainement des Grecs. Mais ils en élevoient seulement aux

---

sonne qui en savoit tant, si elle avoit vu des statues grecques; elle m'assura qu'elle n'en avoit vue aucunes, mais qu'elle avoit lu l'article *statue* de Mr. de Jaucourt, qui certainement avoit étudié cette matiere à fond, pour se mettre en état de la bien traiter. Je souris un peu, & je fis cette Note.

L'édition du P. Hardouin porte ainsi que d'autres: *Græca res est, nihil velare.* Je croirois qu'il y a là de l'altération, & voici pourquoi; le manuscrit de Pétersbourg porte: *Græcis mos est, nihil velare.* Cette leçon me paroitroit d'autant plus celle de Pline qu'il n'employe pas ordinairement le terme *res* pour signifier *usage* ou *coutume*; & que le mot de cette phrase ne devant signifier que cela, *mos* dont il se sert dans quantité d'endroits en ce sens, pourroit bien être celui qu'il auroit employé ici. J'avoue qu'en elle-même l'observation importe peu; mais si elle étoit juste, le manuscrit que j'aurai lieu de consulter plus essentiellement, auroit une récommandation de plus pour établir davantage l'autorité dont il est à beaucoup d'autres égards.

cavaliers victorieux dans les jeux sacrés. Ensuite ils en dédierent à ceux qui avoient vaincu sur des chars à deux ou à quatre chevaux : d'où est venu chez nous l'usage d'ajouter aussi un char aux statues des triomphateurs. Cet usage n'est venu que tard ; & parmi ces chars on n'en a fait à six chevaux, & attelés d'éléphans, que ceux qui furent érigés par l'Empereur Auguste.

SECTION SECONDE.

A qui premiérement on en éleva par décret public. A qui sur une Colonne. En quel tems dans la place Rostrale.

L'usage de représenter sur un char à deux chevaux ceux qui après leur Préture avoient fait le tour du Cirque, n'est pas non plus fort ancien ; celui des Colonnes l'est davantage. Nous en avons un exemple dans celle de C. Mœnius vainqueur des anciens Latins, auxquels, suivant le traité, le peuple Romain donnoit la troisieme partie du butin. Ce fut lui qui dans son Consulat, l'an de Rome 416, suspendit à la tribune aux harangues, les proues des vaisseaux pris aux Antiates qu'il avoit vaincus. On éleva aussi une Colonne rostrale à Caius Duillius, qui le premier triompha sur mer des Car-

thaginois; elle eſt encore aujourd'hui dans le *Forum*. On y voit auſſi celle de P. Minucius, Préfet des vivres : elle lui fut élevée hors la porte *Trigemine* (*b*), & la dépenſe en fut priſe ſur une contribution d'une *once* que fit le peuple. J'ignore ſi ce fut le premier honneur de cette eſpece accordé par le peuple; car le Sénat auparavant le décernoit. Bel honneur, s'il n'eût pas commencé pour des ſujets frivoles; car on avoit élevé à Attus Navius, devant le Sénat, une ſtatue dont la baſe fut brûlée dans l'incendie qui le conſuma aux funerailles de P. Clodius. On en érigea une, par décret public, à Hermodore Ephéſien, dans la place des Comices; parce qu'il interprêtoit les loix publiques des Décemvirs (*c*). On érigea une ſtatue à M. Horatius Coclès pour une autre raiſon & mieux

(*b*) Des trois freres. Ainſi nommée, parce que les trois freres Horace ſortirent par cette porte pour aller ſe battre contre les trois freres Curiaee.

(*c*) Hermodore, homme de beaucoup de probité & de mérite, & banni d'Epheſe, étoit en Italie. Voyant les troubles de la République, il conſeilla d'envoyer recueillir les loix de la Grece, & de les établir à Rome Il traduiſit & interprêta ces loix, ſur leſquelles on fit celles des douze tables, & on lui érigea une ſtatue vers l'an 302 ou 303 de Rome.

fondée; puisque seul sur le pont Sublicien, il en avoit repoussé l'ennemi; la statue subsiste encore. Je ne suis point surpris non plus que les Sybilles aient eu des statues près de la Tribune aux harangues, quoiqu'il y en ait trois; une que Sextus Pacuvius Taurus, Edile du peuple, fit élever (*d*), & deux qui le furent par M. Messala. Je croirois que celles-ci, & celle d'Attus Navius, posées du tems de Tarquin le superbe, furent les premieres, si dans le Capitole il n'y en avoit pas des Rois qui l'ont précédé.

(*d*) Le manuscrit de Pétersbourg, ainsi que l'édition de Rome & celle de 1514, lisent *instituit*, comme le P. Hardouin, & non *restituit*. Mais il paroîtroit que si Pline a dit *instituit*, il se contredit en ajoutant que ces statues avoient été posées du tems de Tarquin: à moins cependant, comme le suppose le P. Hardouin, qu'il n'y ait eu un *Sextus Pacuvius Taurus* bien avant celui qui fut Edile sous Auguste. Je m'en tiens à la leçon *instituit*, qui pourroit être la vraie; car ne seroit-il pas possible que pour sauver la contradiction apparente, on lui eût substitué *restituit*, à cause de l'Edile Pacuvius qui étoit sous Auguste.

CHAPITRE VI.

ENtre ces dernieres, la ſtatue de Romulus eſt ſans tunique, comme celle de Camille dans la place aux harangues; & l'équeſtre de Q. Marcius Tremulus, devant le temple de Caſtor & Pollux, étoit vêtue de la toge. Il fut deux fois vainqueur des Samnites, & par la priſe d'Anagnia, il avoit délivré les Romains du tribut qu'ils payoient. Entre les plus anciennes ſtatues ſont celles de Tullus Clælius, Lucius Roſcius, Spurius Nautius, & Caius Fulcinius, dans la place aux harangues: ils furent tués par les Fidenates dans leur légation. La République décernoit ordinairement cet honneur à ceux qui, contre le droit des gens, avoient été mis à mort. Elle l'accorda *aux deux freres*, P. Junius & T. Coruncanus, qui furent tués par ordre de Teuca, Reine des Illyriens. Il ne faut pas oublier que, ſelon nos annales, leurs ſtatues, dans la place publique, étoient de trois pieds; c'étoit alors la meſure honorable. Je n'oublierai pas non plus Cn. Octavius (*a*), à

(*a*) C'eſt C. Popilius, conformément à tous les Hiſtoriens. Mr. le Comte de Caylus a copié cette

cause de son mot fameux au Roi Antiochus. Ce Prince promettant de lui répondre, celui-ci, avec une baguette qu'il tenoit par hazard, traça un cercle autour du Roi, & le força de lui donner sa réponse avant qu'il en sortit. Ayant été tué dans cette Ambassade, le Sénat lui érigea une statue dans le lieu le plus apparent de la place aux harangues. Je trouve qu'on décerna une statue à la Vestale Taracia Caia, ou Suffetia, pour être placée où elle voudroit; circonstance qui n'est pas moins honorable pour elle, que d'avoir été, quoique femme, honorée d'une statue. Voici dans les propres termes des annales ce qui la lui mérita : *Pour avoir fait présent au peuple du champ du Tibre.*

SECTION

---

erreur de Pline, qui confond Antiochus *Callinicus*, avec Antiochus *Epiphanes*. C'est à celui-ci que C. Popilius fut envoyé ; Cn. Octavius le fut au premier : mais il ne fit point de cercle avec une baguette ; l'autre qui ne fut pas tué dans son ambassade, n'eut pas de statue. Cn. Octavius tué dans la sienne, eut selon l'usage d'alors, les honneurs de la statue. Voyez la fin de la huitieme Philippique de Cicéron, & le commencement de la neuvieme, où ces deux faits sont exposés. C. Popilius vivoit un siecle environ avant Cn. Octavius

SECTION DOUZIEME.

A quels étrangers on éleva des statues à Rome par décret public.

Je trouve aussi qu'on éleva des statues à Pythagore & à Alcibiade, aux deux angles de la place des Comices, lorsque dans la guerre contre les Samnites, l'Oracle d'Apollon Pythien eût ordonné d'ériger dans le lieu le plus honorable, deux statues, une au plus brave, & l'autre au plus sage des Grecs. Elles subsisterent jusqu'à-ce que le Dictateur Sylla fit bâtir le sénat dans cet endroit. Il est étonnant que les Sénateurs d'alors aient donné la préférence pour la sagesse à Pythagore sur Socrate, qui, dans le même temple & par le même Dieu, avoit été déclaré le plus sage des hommes; & que pour la valeur, ils l'aient accordée à Alcibiade, au préjudice de tant d'autres, particuliérement à celui de Thémistocle en qui la valeur & la sagesse étoient réunies (*b*). On érigeoit des

(*b*) Qu'il me soit encore permis de passer ici les bornes de l'Artiste. Pythagore & Socrate me paroissent si semblables en sagesse, qu'on pouvoit n'y pas mettre beaucoup de différence. La science & la Philosophie

colonnes pour élever la gloire de celui qui en étoit l'objet, au-dessus des autres mortels; c'est aussi ce que signifie la nouvelle invention des arcs de triomphe. Cependant cet honneur commença chez les Grecs, & je crois que personne n'eut autant de statues élevées en son honneur, que Démétrius de Phalere à Athenes, puisqu'on lui en érigea 360; l'année ne passoit pas encore ce nombre de jours. Elles furent presqu'aussitôt brisées. Les tribus, comme je l'ai dit (*c*), en avoient élevé dans toutes les rues de Rome à C. Marius Gratidianus; elles furent toutes renversées lorsque Sylla s'empara des affaires.

---

du premier, pouvoient cependant avoir quelque chose de plus imposant, & l'avoir emporté dans l'esprit des Sénateurs sur le prononcé de l'Oracle: ils en savoient peut-être le secret, aussi-bien que ceux qui l'avoient fait rendre. Quant à la préférence d'Alcibiade sur Thémistocle, c'est, à mon avis, une chance qu'on pouvoit décider aux trois dez, puisqu'il ne s'agissoit que de bravoure & de courage. Il ne paroît donc rien de si étonnant, *mirumque est*, dans le choix des Sénateurs, & je crois que Pline a poussé trop loin l'affirmation; car nous pouvons le juger au tribunal des Historiens du tems: ignoroit-il que le prix de la bravoure avoit été donné à Alcibiade au siege du Potidée?

(*c*) Livre 33, chap. 9, sect. 46.

SECTION TREIZIEME.

Quelle fut la premiere ſtatue équeſtre poſée par décret public à Rome, & à quelles femmes on y en éleva publiquement.

Les ſtatues pédeſtres furent, ſans-doute, fort longtems en honneur à Rome : cependant, l'origine des ſtatues équeſtres eſt auſſi fort ancienne ; on en a même accordé l'honneur à des femmes, puiſqu'il y en a une de Clélie (*d*), comme ſi ce n'étoit pas aſſez de l'avoir ornée de la toge, tandis que Lucrece & Brutus, qui avoient chaſſé les Rois pour leſquels Clélie fût en ôtage, n'en eurent point. Je croirois que cette ſtatue du Clélie, & celle d'Horatius Coclès, ont été les premieres élevées par décret public, ſi Piſon ne diſoit que ce furent ceux qui avoient été en ôtage avec Clélie, & que Porſenna rendit à ſa conſidération, qui la lui

(*d*) *Clœlia enim ſtatua eſt equeſtris.* Denis d'Halicarnaſſe dit poſitivement : " Il ne reſte aujourd'hui „ aucun veſtige de ce monument : on dit qu'il fut „ détruit dans un incendie qui prit à une maiſon voi- „ ſine. Liv. 5, ſect. 35. " Denis d'Halicarnaſſe écrivoit ſous le regne d'Auguſte, & Pline ſous celui de Veſpaſien.

érigerent; car pour celle d'Attus & celles de la Sybille, ce fut Tarquin: pour celles des Rois, il est vraisemblab'e qu'ils se les érigerent eux-mèmes. Annius Fetialis dit au contraire, que la statue équestre qui étoit vis-à-vis le temple de Jupiter Stator, dans le vestibule du palais de Tarquin, étoit celle de Valéria, fille du Consul Publicola, & qu'elle s'étoit sauvée seule en passant le Tibre à la nage; les autres ôtages envoyés à Porsenna, ayant été massacrés par les embûches de Tarquin.

SECTION QUATORZIEME.

Quand on enleva les statues, tant celles qui avoient été érigées sans décret public, que celles qui l'avoient été par décret public.

L. Pison nous apprend que sous le second Consulat de M. Emilius & de C. Popilius, les Censeurs, P. Cornelius Scipion & M. Popilius, firent ôter de la place publique toutes les statues de ceux qui avoient passé les charges, excepté celles qui avoient été élevées par un décret du peuple ou du sénat, & qu'ils firent fondre celle que Sp. Cassius s'étoit érigée près du temple de la Déesse Tellus. Comme il avoit affecté la Royauté, ces hommes courageux vou-

loient, par cet exemple, prévenir l'ambition. Nous avons les déclamations véhémentes de Caton pendant sa censure, de ce qu'on élevoit des statues à des femmes dans les provinces; mais il ne put empêcher qu'il n'y en eut à Rome même, où on éleva celle de Cornélie, mere des Gracques & fille de Scipion l'Africain. Elle est assise, & sa chaussure sans courroies est remarquable. Du portique de Metellus, elle est aujourd'hui transportée dans celui d'Octavie.

SECTION QUINZIEME.

Des premieres statues posées par décret public, par des étrangers.

Des étrangers éleverent à Rome une statue publique à C. Ælius, Tribun du peuple, parce qu'il avoit fait passer une loi contre Stenius Statilius Lucanus, qui avoit ravagé les terres de Thurium. Les Thuriens honorerent Ælius d'une statue & d'une couronne d'or. Depuis ils accorderent également une statue à Fabricius qui les avoit délivrés d'un siege; & de tous côtés les nations vassales en firent autant pour leurs patrons. Il y eut même si peu de distinction, que dans la ville de Rome on voit trois statues

d'Annibal, le ſeul de ſes ennemis qui ait ôſé lancer le javelot dans ſon enceinte (*e*).

(*e*) Mr. de Jaucourt, article *Statue*, fait ſur ce paſſage une obſervation ſans doute fort judicieuſe: mais j'avoue que je ne puis la comprendre. " Je crois, „ dit-il, Tom. 15, pag. 504, que Pline ſe *dégrade*, „ quand il lui *échappe* de dire, à l'occaſion de la „ ſtatue de Cornélie & de celle d'Annibal: il y eut „ même ſi peu de diſtinction, que dans la ville de „ Rome on voit trois ſtatues d'Annibal, le ſeul de ſes „ ennemis, qui ait oſé lancer le javelot dans ſon en- „ ceinte ". (Je me ſers de ma traduction, parce que Mr. de Jaucourt ne rapporte que le latin.) Pline ne parle point ici de Cornélie, & n'en fait pas un collectif avec Annibal: il rapporte plus haut l'inutile humeur de Caton contre les ſtatues de femmes; & là il parle avec diſtinction de Cornélie, en rappellant qu'elle étoit mere des Gracques, & fille de Scipion l'Africain. Comment donc ſe *dégrade-t-il* à l'occaſion de ſa ſtatue? En diſant que les Romains en ont élevé ſans diſtinction, indifféremment, également, *adeò diſcrimen omne ſublatum*, à quelques-uns de leurs ennemis mêmes, quand ils étoient de grands hommes, que lui *échappe-t-il* de repréhenſible?

CHAPITRE VII.

SECTION SEIZIEME.

Qu'il y eut anciennement des ſtatuaires en Italie.

QUe l'art de faire des ſtatues ait été commun & ancien en Italie, c'eſt ce que témoignent l'Hercule triomphal, conſacré, dit-on, par Evandre dans le marché aux bœufs: ainſi nommé parce qu'on le revêt d'un habit triomphal dans les jours de triomphe; & la ſtatue de Janus à deux faces, dédiée par Numa, qu'on honore comme préſidant à la paix & à la guerre, & dont les doigts ſont figurés de maniere que formant le nombre de trois-cens-cinquante-cinq, pour ſignifier l'année (*a*), ils montrent qu'il eſt le Dieu de l'âge & du tems. Il y a auſſi des ſtatues (*b*) Toſcanes, diſperſées dans le monde:

(*a*) L'année de Numa étoit de 355 jours, obſerve le P. Hardouin : cependant Macrobe & Suidas diſent que les doigts de ce Janus marquoient le nombre de 365.

(*b*) Le mot du texte eſt *ſigna.* Mr. de Caylus dit, pag. 353, tom. 25. des Mémoires de l'Académie, que

il eſt certain qu'on en faiſoit beaucoup en Etrurie. J'inclinerois à penſer qu'elles ne repréſentoient que des Divinités, ſi Métrodore de Scepſis, à qui ſa haine pour les Romains a fait donner le ſurnom de *Miſoromæus*, ne leur reprochoit pas de s'être emparé de Volſinium à cauſe de ſes

---

ſignum ſignifie une petite ſtatue. J'ai examiné une par une toutes les phraſes de Pline où il parle des ſtatues, ſoit de bronze, ſoit de marbre, & j'ai trouvé que le nom de *ſignum* leur fut donné indépendamment de leur grandeur.

Je ſais que dans le *Theſaurus antiquitatum romanarum*, on trouve que le mot *ſigna* eſt reſtreint à ſignifier de petites ſtatues. Spon dit auſſi que les Romains entendoient par ce mot des figures en bronze d'un pied, ou ſix pouces de hauteur. Cependant, quelques reſpectables que ſoient les recherches de ces hommes infatigables, il ſemble qu'on doit en croire, de préférence, les Latins eux-mêmes, & adopter le ſens plus étendu qu'ils donnent à ce mot. Certainement, ils appelloient *ſignum* une petite ſtatue: mais par trois ou quatre exemples, nous pouvons ſavoir qu'ils ſe ſervoient également de la même expreſſion pour en déſigner de fort grandes. Properce ne dit-il pas, *Phidiacus ſigno ſe Jupiter eburneo?* Ce Jupiter avoit 60 pieds de proportion. Tite-Live ne dit-il pas, *ſignum inde factum eſſe, & inſcriptum, ex Caſſia familia datum*, en parlant de la ſtatue de Cérès faite

deux mille ſtatues. Il me paroît ſurprenant auſſi que l'origine des ſtatues étant ſi ancienne en Italie, ce ſoit plutôt des ſimulacres de bois ou d'argile qu'on ait conſacrés aux Dieux dans les temples, juſqu'à la conquête de l'Aſie qui introduiſit le luxe. Quant à l'origine de l'art d'exprimer les

---

après la mort de Caſſius? Ce *ſignum* devoit au moins avoir ſix pieds de hauteur, puiſque dans un temple on l'offroit au culte public. Pline n'appelle-t-il pas *ſignum* la fameuſe Vénus de Praxitèle à Gnide? Croit-on qu'elle n'avoit qu'un pied de hauteur? N'appelle-t-il pas également *ſigna* les ſtatues poſées ſur le faîte du Panthéon? N'avoient-elles non plus qu'un pied de hauteur? Des Savans ont beaucoup écrit ſur cet objet ſans l'éclaircir, tandis que quatre mots pouvoient terminer la queſtion.

J'ajouterai cependant une note de Mr. Ophellot de la Pauſe; elle eſt dans le premier tome de ſa traduction de Suétone, pag. 227. Il dit: "Les Latins, dont „ la langue eſt bien plus riche que la nôtre, expri„ moient par le mot *ſignum*, les répréſentations en „ airain ou en marbre de tous les êtres, & n'em„ ployoient le mot de *ſtatua* que dans une ſignifica„ tion reſtreinte, pour déſigner les répréſentations des „ hommes & des Dieux. *Signum* étoit le genre & „ *ſtatua* l'eſpece. Alde Manuce, à qui l'on doit cette „ remarque, n'eſt pas à confondre avec le vulgaire „ des Commentateurs,

reſſemblances, il ſera plus à-propos d'en parler, lorſque nous traiterons de ce que les Grecs appellent *Plaſtique* (*c*). Cet art exiſtoit avant celui de faire des ſtatues: mais les productions de ce dernier ſont ſi nombreuſes, qu'il faudroit écrire un grand nombre de volumes, ſi l'on vouloit en examiner pluſieurs; car qui pourroit les détailler toutes?

SECTION DIX-SEPTIEME.

Du prix exceſſif des ſtatues.

Sous l'édilité de M. Scaurus, il y eut trois-mille ſtatues ſur un Théâtre qui n'étoit conſtruit que pour un tems. Mummius, après ſa conquête de l'Achaïe, en remplit la ville: pour lui, il mourut ſans laiſſer de dot à ſa fille; car pourquoi ne pas dire ce qui peut l'excuſer? Les Lucullus y en apporterent auſſi beaucoup. Mucianus, trois fois Conſul, a écrit qu'à Rhodes on voit encore trois-mille ſtatues. On croit qu'il n'en reſte pas moins à Athènes, à Olympie & à Delphes. Quel homme pourroit en rendre compte? Ou de quelle utilité feroit leur connoiſſance? Il pourra cependant être agréable de

(*c*) L'art de modéler en argille.

trouver ici quelque chose sur les ouvrages les plus célebres en ce genre, & que des raisons particulieres ont rendu remarquables, ainsi que les noms des Artistes célebres; aussi bien le détail particulier de la multitude des ouvrages, seroit-il impossible, puisque Lysippe seul a fait, dit-on, quinze-cent morceaux, tous avec tant d'art, qu'un seul eût suffi pour l'illustrer (*d*).

(*d*) Un connoisseur ne doit pas s'exprimer ainsi, parce qu'il doit savoir qu'il n'est pas possible à un Statuaire de faire 1500 statues, dont chacune suffise seule pour l'illustrer. Il se peut à la rigueur que plusieurs figures de Lysippe aient été fondues & répétées, & qu'avec ses autres ouvrages cela ait produit, de compte fait, 1500 morceaux dont il étoit l'Auteur. Voilà ce qu'un Ecrivain, plus versé dans les connoissances de l'Art, eût pensé; & en ce cas, il se seroit exprimé d'une maniere assez claire pour rendre croyable le fait qu'il avançoit: il n'eût pas manqué de dire, s'il eût été lui-même persuadé de ce fait, que ces 1500 morceaux étoient tous des originaux, sinon il eut spécifié qu'ils étoient en partie des répétitions & des copies.

Quand on préféreroit la lecture des autres éditions antérieures à celle du P. Hardouin, & qu'au lieu de 1500 qu'il a lu dans ses manuscrits, on liroit 610 morceaux, l'observation précédente n'en seroit pas moins applicable à ce dernier nombre. Quand un fait

On en ſut le nombre après ſa mort, quand ſon héritier ouvrit ſon tréſor; car il avoit coutume, ſur le prix qu'il recevoit de chaque figure, de mettre à part une piece d'or. Les progrès de cet art, ſont incroyables tant par ſes ſuccès, que par ſa hardieſſe. Pour preuve des ſuccès, je rapporterai l'exemple d'une figure qui n'étoit ni de Dieux, ni d'hommes. Avant le dernier incendie qui, par la faction de Vitellius, conſuma le capitole, nous y avons vu, dans la chapelle de Junon, la figure en bronze d'un chien léchant ſa bleſſure: on peut juger combien le travail en étoit ſupérieur & la reſſemblance parfaite, non ſeulement par le lieu où étoit cette figure, mais encore par la nou-

---

paſſe une fois les bornes de la vraiſemblance, tout l'excès au-delà ne peut plus être compté pour rien. Ainſi Pline, ſans entrer dans plus de détail que la rapidité de ſon plan ne lui permettoit, auroit pu, ce me ſemble, remarquer l'invraiſemblance du fait s'il l'eût apperçue; & s'il eût penſé à la diſtinction toute naturelle qui eſt dans cette Note, il n'eût pas ajouté, *un ſeul de ces morceaux eût ſuffi pour l'illuſtrer*, attendu que pluſieurs de ces morceaux devoient prendre peu ou point de tems ſur la vie de l'Artiſte, & que, qui en a fait un, répété par le moulage ou par la fonte, en a fait mille.

veauté du cautionnement; car n'eſtimant pas de ſomme qui pût la payer, il fut ordonné par un décret public, que les gardiens en répondroient ſur leurs têtes.

SECTION DIX-HUITIEME.

Des coloſſes les plus célebres à Rome.

Pour la hardieſſe, il y en a des exemples innombrables, puiſque nous voyons qu'on a imaginé des maſſes énormes de ſtatues appellées *Coloſſales*, qui ſont égales à des tours. Tel eſt l'Apollon du capitole, tranſporté d'Apollonie, ville de Pont, par M. Lucullus: il a trente coudées de hauteur, & avoit couté cinq-cens talents. Tel eſt le Jupiter du champ de Mars, conſacré par l'Empereur Claudius & qu'on appelle Pompeïen, parce qu'il eſt proche du théâtre de Pompée. Tel eſt celui de Tarente fait par Lyſippe: il a quarante coudées (*e*). Ce qu'il y

(*e*) Les ſtatues coloſſales ont occaſionné des diſputes: mais ce n'a pas été entre des Artiſtes, parce que cela eſt impoſſible. Il s'eſt agi de ſavoir ſi une ſtatue doit avoir plus ou moins de mouvement, en raiſon de ſon plus ou moins de grandeur, & du ſujet qu'elle réprésente. J'ai vu des hommes du premier

a d'étonnant, c'est que par la justesse de son équilibre, on peut, dit-on, le mouvoir à la main, sans cependant qu'aucun ouragan puisse

---

mérite marcher à pas colossals dans ce vuide, & je ne fais mention d'une recherche aussi oiseuse, que pour en détourner ceux qui voudroient y perdre aussi leur tems.

La proportion d'une figure divine ou humaine, ne décide jamais l'Artiste sur le mouvement qu'il doit lui donner. La différence entre le colosse & la miniature consiste, en ce que l'un doit être vu de loin, & l'autre de près; leur objet unique étant de donner l'idée du sujet selon le caractere qui lui convient: ainsi l'action, le sujet, le genre, l'espece, & jamais la proportion, déterminent le mouvement. Un homme d'un pied feroit autant d'effort proportionnellement, & se donneroit autant de mouvement pour lever un poids d'une livre, qu'un homme de six pieds en feroit pour lever un poids de 120 livres. On croit dévoiler un grand mystere, & souvent on répéte une de ces vérités qui courent les rues.

Je suis un peu honteux de quitter Pline pour m'amuser à ce ravaudage; mais je le répéte, il peut se trouver des hommes qui, sans être Artistes, prendroient pour de grandes idées certains paradoxes, & s'épuiseroient en sophismes, & en belles imaginations pour les soutenir. Le feu de l'imagination ne produit que du désordre, s'il n'est conduit & modéré par la réflexion, & sur-tout par la connoissance de l'objet.

le renverser. On dit que l'Artiste a prévenu cet inconvénient, en opposant une colonne à peu de distance de la statue, du côté où il falloit prin-

Une imagination forte, une tête échauffée, un cerveau sublime, peuvent se jetter dans le pays des idées, y faire des courses à perte de vue, revenir par des chemins battus & rebattus, croire descendre de l'Olympe avec des secrets *ignorés de tous les Artistes du monde*, qui pourtant les ont appris dans le rudiment de l'Art. Donnons-en un exemple.

Quand on a vu & entendu, on peut dire, j'en suis sûr. J'ai entendu dire autrefois à un Savant, qu'aucun Artiste au monde ne savoit les combinaisons qu'il faut faire pour bien réprésenter un *Hercule*. Pour lui, il le savoit, & il prenoit tout juste ses principes dans l'*Hercule Farnèse*, ouvrage d'un Artiste. Ebloui de sa découverte, il ne voyoit pas qu'il injurioit mal-à-propos *tous les Artistes du monde*. J'avois environ vingt ans alors, & Mr. le Moyne m'avoit déja enseigné pourquoi l'*Hercule Farnèse* n'est pas un homme entiérement de notre espece, & j'avois appris ce qui fait qu'une statue d'*Apollon* n'est pas une statue d'*Hercule*. Quand on est jeune, on est de fort bonne humeur, & je me souviens que cette prédication nous fit beaucoup rire.

Mais j'ai vu des hommes de différentes nations, qui sans être fils de Jupiter, sans qu'on ait employé plus de tems à les fabriquer, qu'on n'en mit pour vous & pour moi, sans avoir porté de massue, sans

cipalement rompre le vent. La grandeur & la difficulté de la mouvoir ont empêché Fab. Verrucosus de l'enlever, quand il a transporté du même

---

avoir assommé des monstres, étoient pourtant faits, & pour la forme générale, & pour celle particuliere des muscles, comme l'*Hercule Farnèse*. Ainsi je suis certain aujourd'hui, que l'instruction de ma jeunesse n'étoit pas le rêve d'une vaine Métaphysique. On me disoit : un *Hercule* a la tête petite, le col gros & charnu, les épaules fortes & quarrées, &c. non pour avoir porté sur ses épaules une pesante massue, non pour avoir assommé des monstres : mais c'est à cette conformation qu'il dût la force qu'il lui falloit pour entreprendre ses travaux, & que l'exercice devoit augmenter sans doute. On me disoit : si vous faites un Hercule à l'âge où Prodicus le suppose, lorsqu'entre la Vertu & la Volupté il n'avoit encore entrepris aucun de ses travaux, ne lui donnez pas des épaules & des muscles de la forme & de la proportion des hommes de son âge & de notre espece. N'oubliez pas qu'il est fils de Jupiter, & comment il fut fait, & ce que devinrent les deux serpens qu'il empoigna dans son berceau. C'est ainsi qu'on m'enseignoit à ne pas prendre absolument la cause pour l'effet ; & j'ai vu depuis, & bien vu, pendant mon séjour en Russie, que l'instruction de ma jeunesse étoit bonne. J'ai vu aussi qu'Epictète avoit raison de dire : *sans les lions*,

même endroit l'Hercule qui est au capitole. Le plus admiré de tous les Colosses fut celui du

---

les sangliers, les brigands & les autres monstres dont Hercule a purgé la terre, à quoi auroit servi ses bras nerveux, sa force & son courage? On sait que le caractere de ce Philosophe est de réunir à des préceptes sublimes, la plus grande simplicité & la vérité; il ne prenoit pas non plus la cause pour l'effet.

On a aussi demandé si une statue colossale imprimera de plus fortes sensations qu'une statue de petite taille; cela est plus raisonnable. Oui assurément, elle en imprimera de plus fortes; l'effet sera en proportion de la cause, & de toutes les causes réunies. Le colossal & la beauté du Jupiter de Phidias ont fait dire à Quintilien: *Cujus pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur; adeò Majestas operis Deum æquavit.* (de Instit. Orat. l. 12. c. 10.) La majesté du Dieu de 60 pieds eût bien produit un autre effet, si le temple n'eût pas été réduit à 68 pieds de haut, sur 230 de long & 95 de large: & Quintilien se seroit encore plus fortement exprimé, attendu qu'une exagération est une foiblesse; la majesté d'un simulacre n'égale pas le Dieu suprême. Mais Jupiter pygmée dans un temple de cent toises, seroit ridicule; Narcisse de soixante pieds ne le seroit pas moins, parce que l'un doit m'étonner, & l'autre ne doit que me plaire. Agrandissez le Dieu, alors je veux m'élever, & s'il m'agrandit, ce n'est que pour me

ſoleil à Rhodes: il avoit été fait par Charès de *Linde*, éleve de Lyſippe dont j'ai parlé plus

---

faire mieux ſentir, par un retour ſur moi-même, l'immenſe diſproportion qu'il y a entre lui & moi. Que l'objet me parle, qu'il me diſe ce qu'il doit dire, & je l'entendrai en raiſon du ſujet & de la proportion. Mais ne me mettez pas, je vous prie, vis-à-vis *d'un grand mur nud, d'une grande hauteur, & d'une longueur conſidérable*, il ne diroit rien à mon ame: j'oſe croire même qu'il la rendroit ſtupide, & je ne ſais trop ſi, en fait de bêtiſes pour l'œil, cette muraille ne mériteroit pas la préférence ſur la plus groſſe pyramide de Memphis; *regum pecuniæ otioſa ac ſtulta oſtentatio*, dit notre Pline. La force des bras avoit la plus grande part à ces ſortes de *merveilles du monde*; car ſuppoſez qu'un Architecte fît avec le même calcul & la même diſtribution, un monument de cette eſpece beaucoup plus petit, la *merveille* s'évanouiroit: les combinaiſons cependant ſeroient les mêmes; on auroit ſeulement multiplié les forces & les autres moyens; plus de larmes auroient cimenté le faſte énorme de ces tyrans barbares. Encore s'ils n'euſſent eu que l'intention de tirer le peuple de l'oiſiveté, & même la vue politique de l'occuper, afin qu'il ne ſongeât point à ſe révolter, on ne devroit pas les en blâmer, & Pline devoit ôter ſon *aut ne plebs eſſet otioſa*, du nombre de ſes reproches. Mais pluſieurs Savans ont admiré la groſſeur des pyramides; il ne faut troubler les plaiſirs de perſonne, attendu que

haut (*f*). Cette figure avoit soixante-dix coudées de hauteur: elle fut renversée cinquante-six ans après par un tremblement de terre; mais toute abbatue qu'elle est, on ne sauroit s'empêcher de l'admirer. Il y a peu d'hommes qui puissent embrasser son pouce; ses doigts sont plus grands que la plûpart des statues; le vuide de ses membres rompus ressemble à l'ouverture de vastes cavernes. On voit au-dedans, des pierres d'une grosseur extrême, dont le poids l'affermissoit sur sa base. On dit qu'elle fut achevée en douze ans, & qu'elle coûta trois cens

chacun peut avoir ses raisons: ainsi laissons les gens en contemplation devant le merveilleux qui leur convient.

(*f*) Il avoit commencé, dit-on, ce colosse: mais s'étant trompé sur les dépenses, il se tua: Lachès, autre Statuaire de Linde, finit l'ouvrage. (Voy. Sex. Empiric. adver. Matth. I. 7.) On a tant fait de ces contes, ou semblables, ou équivalens, que le suicide de Charès pourroit bien en être encore un. Si après une certaine époque de mes travaux de Pétersbourg, je fusse mort à l'improviste, le conte étoit tout prêt: le bruit courut sourdement à Paris que *** venoit de me faire assassiner. Du cabaret ou du coin du feu, cela pouvoit aller figurer sur quelques pages, & puis voilà comme on fait des nouvelles.

talens que produisirent les machines de guerre laissées par le roi Démétrius ennuyé de la longueur du siege. Il y a dans la même ville cent autres colosses plus petits, mais qui, en quelque lieu qu'ils fussent, suffiroient chacun pour l'illustrer. Outre ceux-là, il y a cinq colosses de Dieux faits par Bryaxis. L'Italie a produit aussi des colosses; car nous voyons dans la bibliotheque du temple d'Auguste, l'Apollon Toscan qui a cinquante pieds depuis le pouce, & dans lequel on ne sait ce qui est le plus admirable, ou du bronze, ou de la beauté du travail (*g*). Sp. Carvilius avec

(*g*) On tourneroit le dos à l'ignorant qui diroit, en regardant le *Citoyen* de Mr. Pigalle: *Dans cette figure on ne sait lequel est le plus admirable, ou du bronze, ou de la beauté du travail.* Cet éloge trouve pourtant des admirateurs qui voient dans celui qui le fait, *un homme qui parle comme un Artiste qui auroit eu son génie.* Mais c'étoit peut-être la hardiesse de la fonte, & non pas la beauté du bronze, qui étoit un objet d'admiration; à la bonne heure: mais la hardiesse & la beauté de l'étude de cette même figure de cinquante pieds, devoient-elles balancer la hardiesse de la fonte à des yeux connoisseurs? Si un *Artiste* écrivoit ainsi, ne se feroit-il pas siffler dans tout pays où l'art seroit connu? Mais peut-être encore

les cuirasses, les casques & les armures de jambes des Samnites vaincus, a fait faire un Jupiter qui est au Capitole. Sa grandeur est telle, qu'on le voit de la place où est le Jupiter Latial. De la limaille de cette statue, il fit faire la sienne, qui est aux pieds de celle du Dieu. Deux têtes au même Capitole attirent l'admiration: elles ont été consacrées par le Consul

---

s'agit-il de ce bronze précieux *qui surpassoit presque l'or en valeur*, & que l'étude de la statue n'étoit que médiocre. En ce cas il n'y avoit pas à balancer, toute l'admiration devoit être pour le bronze, & si la matiere & le travail étoient également précieux, on voit de reste auquel devoit se rapporter le plus grand éloge. Quoiqu'il en soit, Pline voue ici son admiration à tous les colosses, & celui de Rhodes, sans doute, comme un des plus grands, fut, à ce qu'il dit, le plus admiré. Il n'eût peut-être pas été mal-à-propos de dire, si c'étoit autant la beauté de la statue que son colossal qui la rendoit si admirable.

En traduisant *dubium ære mirabiliorem, an pulcritudine*, par *ouvrage dont le bronze est une merveille, & où le travail du Statuaire est inappréciable*, Mr. Poinsinet n'auroit-il pas fait disparoître l'infirmité de l'original? Hélas! si nous fardons cet Auteur, comment ceux qui n'entendent pas le latin, pourront-ils le juger? Ayant entrepris de montrer Pline comme

P. Lentulus; l'une est faite par Charès dont nous avons parlé plus haut, l'autre par Décius; mais celle du dernier perd tant à la comparaison, qu'elle paroit l'ouvrage d'un Artiste absolument sans mérite.

Mais de notre tems, Zénodore a surpassé la hauteur de toutes les figures de ce genre, par un Mercure qu'il exécuta dans une ville des

---

je crois qu'il est, je maintiens ici ma traduction, quoique très-différente de celle de Mr. Poinsinet.

Je la maintiens encore par une autre raison. Mr. Brotier vient de faire l'apologie du texte; il dit: (Ære mirabiliorem) *Ergo non in operis tantùm pulcritudinem, sed & in ipsâ æris mixturâ fuit mirabilis illa Apollo Tuscanicus.* Je demande si Mr. Brotier seroit content qu'on dise de sa Note: *dubium sententiâ mirabiliorem, an impressionis pulcritudine?* N'est-il pas vrai qu'il croiroit qu'on hésite entre la beauté des caracteres & la justesse du raisonnement? Pour moi, je croirois que l'amour propre du Statuaire en eût été blessé, en supposant qu'il n'ait pas lui-même fondu la statue. J'ai dit, en finissant la Préface de ces Notes, que j'oserois peut-être rectifier Mr. Brotier; & j'ai promis que je n'aurois point d'humeur. J'observe seulement qu'il interprête autrement que ne traduit Mr. Poinsinet, mais que ni l'un ni l'autre ne me paroissent rendre le sens du texte.

Gaules en Auvergne. Il fut dix ans à faire cet ouvrage, qui coûta quatre-cens mille ſeſterces (*h*). Après qu'il eût aſſez fait connoître ſon talent dans

---

(*h*) Ce paſſage qui ne devroit pas être l'objet d'une note, m'en occaſionne cependant une que je voudrois n'avoir pas lieu de faire. Mais quand les erreurs de *nos* Maîtres ont un certain caractere, il faut, je crois, montrer que les inſtructeurs pourroient, à leur tour, avoir beſoin d'avis.

On lit dans le quinzieme tome de l'Encyclopédie, article *Statue.* „ Pline, l. XXXIV, c. VII, dit, qu'une „ figure coloſſale ayant quatre cens pieds de hau„ teur, étoit l'ouvrage de Zénodore, qui avoit em„ ployé dix ans de travail & des ſommes immenſes. „ Voici ſes paroles : *Verum omnem amplitudinem „ ſtatuarum ejus generis vicit ætate noſtrâ Zenodorus „ Mercurio facto in civitate Galliæ Avernis per an„ nos decem, pedum CCCC. immani pretio* ".

L'édition de Rome porte : *in civitate Gallie Arvernis per annos, X. pedum. CCCC. in magno precio.* Celle de 1514 offre cette leçon barbare : *in civitate Galliæ Avernis per annos decem pedum ſeſterciis CCCC. immani pretio.* Celles qui lui ſont poſtérieures, & que j'ai vues preſque toutes, ne parlent pas des quatre cens pieds, que je ſache ; elles ont comme l'édition d'Hardouin : *in civitate Galliæ Arvernis, per annos decem, H-S. CCCC manipretio*, une de 1524

ce pays, Zénodore fut appellé à Rome par Néron, dont il fit la statue colossale de cent dix pieds de hauteur. Elle fut ensuite consacrée au soleil,

---

met *immani pretio*. Le manuscrit de Pétersbourg est conforme à l'édition d'Hardouin.

Le Dictionnaire de Moréri, article *Statue*; Pancirolle, Bergier, Adriani mettent aussi les quatre cens pieds; mais leur méprise doit être sans conséquence, & je ne crois pas d'ailleurs qu'ils aient eu autant de raisons d'y regarder à deux fois, que si leur mission eût été d'écrire particulierement des Beaux-arts vers la fin du dix-huitieme siecle.

Ludovicus Demontiosius (Louis de Montjosieu) rapporte aussi comme de Pline, cette mesure de quatre cens pieds; mais s'appercevant de la hauteur qu'auroit-eu la statue, il corrige le texte, & dit en latin: „ Lisons plutôt quarante que quatre cens; „ parce que l'erreur auroit pu se glisser facilement, „ à cause de la ressemblance du mot *quadragintorum* „ & *quadragenta*". Est-ce que Pline, avant de parler de Zénodore, ne donne pas la mesure de quatre colosses de trente, quarante, soixante-dix coudées & de cinquante pieds de hauteur? Est-ce qu'il n'ajoute pas que Zénodore surpassa toutes ces mesures? Si son Mercure n'avoit eu que quarante pieds, auroit-il surpassé le colosse qui avoit, dit-on, soixante-dix coudées, cent cinq pieds?

Cet Ecrivain qui veut absolument trouver son comp-

les crimes de ce Prince ayant fait détester sa mémoire. Nous admirions dans son attelier, la parfaite ressemblance du Prince, non seulement

---

te, s'empêtre encore de plus belle. *Il faut*, dit-il, *entendre que c'est dans le simulacre de Néron que Zénodore surpassa les autres colosses, puisque le sien avoit cent dix pieds, & que celui de Rhodes n'avoit que soixante-dix coudées.* C'est-à-dire, que quand on écrit, Zénodore a surpassé les autres colosses par celui qu'il fit en Auvergne, il faut entendre que c'est par celui qu'il fit à Rome. Hé bien, ce bavardage est pourtant imprimé dans le *Thesaurus græcarum antiquitatum*, lequel n'est pas, comme on voit & comme on verra, le seul trésor où se trouvent des pieces de billon. Quand *Demontiosius* auroit vu quelques éditions où les quatre cens pieds seroient marqués, en seroit-il moins un mauvais raisonneur? & ceux qui, malgré les meilleures éditions, adoptent encore cette mesure, ne s'éloignent-ils pas des principes de la saine critique? Car un colosse de bronze de quatre cens pieds de hauteur pourroit bien n'avoir encore existé que dans nos rêves, & l'invraisemblance doit y faire penser.

Dans le paragraphe où Mr. de Jaucourt parle de ce colosse, il défigure aussi quelques mots de Suétone. Il s'agit de celui que Néron avoit fait placer dans le vestibule de son palais d'or. Suétone dit; *Vestibulum ejus fuit, in quo colossus centum viginti pedum staret ipsius effigie.* Mr. de Jaucourt dit: *Vestibulum*

par le modele d'argile, mais encore même par les petites esquisses ou études, qui d'abord avoient

---

fuit in quo colossus CXX. stabat ejus effigie. Un lecteur qui ne seroit pas au fait, auroit de la peine à se tirer de là ; car il ne pourroit deviner si ce nombre CXX, signifie cent vingt pieds, ou cent vingt coudées. Je crois aussi qu'il ne falloit pas dire plus haut, que cette figure avoit *cent pieds*, *selon Pline*, puisqu'il dit *cent dix*. Tout cela n'est autre chose que des vétilles; & je le fais remarquer seulement pour montrer que si un homme d'autant de mérite que Mr. de Jaucourt, tombe dans ces sortes de fautes, je dois prétendre à quelque indulgence, s'il m'arrive d'en commettre même de plus fortes.

Mais je ne donne point ma premiere observation pour une vétille; & ce n'est plus dans notre siecle qu'on doit imprimer *quatre cens pieds*, quand on lit unanimément H-S. CCCC, *quatre cens mille sesterces*. J'aurois cru que le bon Traducteur Du Pinet, dont le privilege est de 1561, auroit aussi fait ce *qui-pro-quo*; j'y regardai; mais il est conforme à Hermolaus, à Turnebe, à Scaliger, à Saumaise, à Juste-Lipse, à Gelenius, à Gronovius, à Pintianus, au P. Hardouin, enfin à tout ce qu'il y a d'interprêtes connus. Tout cela me rend inconcevable la méprise de Mr. le Chevalier de Jaucourt. Encore s'il nous eût appris sur quelle autorité il fonde un texte qui paroît si étrange, nous lui devrions peut-être des remercimens.

été faites à l'inſtar de l'ouvrage (*i*). Zénodore a fait voir par cette ſtatue, que l'art de fondre le bronze étoit perdu; car Néron étoit diſpoſé

Quoiqu'il en ſoit, ſi j'avois l'ombre d'une réputation dans les Lettres, il me ſuffiroit de traduire Pline comme je le vois, ſans m'inquiéter de ceux qui le défigurent. Mais comme on pourroit me les oppoſer, pour m'accuſer d'erreur, il faut que de tems en tems je m'appuie de ce qui peut me donner raiſon; & cela ne s'opere qu'avec un déſagréable vernis de pédantiſme. Sans une auſſi dure obligation, cette note, ainſi que quelques autres, ſeroit encore à faire.

(*i*) Je crois que Mr. de Caylus a traduit ce paſſage d'une maniere qui lui convenoit. Il avoit beſoin que *ſimilitudinem inſignem* ſignifiât *modele*, & il a traduit le grand modele. Il ſemble pourtant que *très-grande reſſemblance* eût été plus exact.

Je traduis *mirabamur in officina non modo ex argilla ſimilitudinem inſignem: verum & ex parvis admodum ſurculis, quod primum operis inſtar fuit*, &c. comme je crois en voir le ſens dans le latin. Mr. Poinſinet eſt d'un avis bien différent; voici ſa traduction: *Nous admirions dans l'attelier de Zénodore, non-ſeulement le modele en argile ſinguliérement reſſemblant, mais encore l'aſſemblage de très-petites lames branchues, deſtinées à enchaſſer enſuite les pieces de rapport; & qui, dans ce premier état, repréſentoient comme la nervure & le gros trait de l'ouvrage. Cette ſtatue ainſi faite ſucceſſivement, & non d'un ſeul jet,*

à ne pas épargner l'or & l'argent, & Zénodore n'étoit inférieur à aucun des anciens Statuaires

---

fit bien voir que l'art de jetter l'airain en fonte étoit perdu.

N'ayant pas vu le latin de *ainsi faite successivement & non d'un seul jet*, il ne m'a pas été possible de le traduire. Le *quod primum .... fuit* signifiant quelque chose qui *premiérement* avoit servi, ne seroit pas rendu par *destinée à enchasser ensuite*, attendu que l'adverbe *primum*, ne peut se prêter à cette idée: *avant* ne veut pas dire *après*. Pline ne dit pas non plus, qu'il ait admiré l'ensemble ou la composition du modele, mais la ressemblance de Néron, autant dans ce modele que dans les *parvis surculis*, quelque soit leur signification. Or on n'admire pas la ressemblance d'un homme dans *de très-petites lames branchues*.

Je dis ce qui me semble juste, & suis loin de vouloir disputer avec Mr. Poinsinet de l'intelligence du latin: il ne doit y avoir entre nous aucune comparaison à faire. Mais je crois qu'il m'est permis de développer mes idées, sur-tout quand elles *paroissent* coulées à fond par un habile homme. Je crois avoir aussi quelques connoissances dans la pratique de la statuaire & dans celle des grandes fontes en bronze. Or j'avoue, avec toute la candeur imaginable, que je n'entends rien au françois qu'on vient de lire; & qu'au contraire, le latin de Pline me paroît fort

pour la ſcience de modeler & de réparer (*k*). Lorſqu'il faiſoit la ſtatue en Auvergne, il copia pour Vibius Avitus, Gouverneur de la Pro-

---

intelligible en comparaiſon. Soit dit, toujours en ſoumettant mes explications à Mr. Poinſinet lui-même.

(*k*) Si la conjecture qui ſe trouve dans une deſcription italienne (*) étoit juſte, on pourroit ſe faire une idée du talent qu'avoit Zénodore pour traiter les chevaux. Les gravures de ce recueil ſont aſſez bonnes; elles rendent le deſſein, l'enſemble & le caractere des figures qu'elles repréſentent, & à certaines fineſſes près des originaux, on peut s'y fier. Ainſi ſans s'arrêter à la deſcription emphatique des chevaux de St. Marc, & ſans faire l'examen de cette ſculpture, qu'il faudroit avoir pour cela ſous les yeux, & qui peut n'être pas ſans mérite, on prie les Artiſtes qui ont bien étudié un cheval (les autres ne le connoiſſent pas aſſez) & les vrais connoiſſeurs en chevaux & en ſculpture, de regarder, au moins dans ces eſtampes, les têtes ignobles & les encolures de ceux-ci, qui ſans être à beaucoup près ce qu'on doit appeller de beaux chevaux, ſont d'une proportion moins peſante que celui de Marc-Aurèle.

En ſuppoſant toujours la différence qu'il peut y avoir entre une gravure & ſon original, quand on

(*) *Delle antiche ſtatue Greche e Romane, che nell' antiſala della Libreria di San Marco e in altri luoghi publici di Venezia ſi trovano. Venezia* 1740. 2 vol. in-fol.

vince, deux vases cifelés par Calamis, lesquels Germanicus César, qui les aimoit beaucoup, avoit donnés à son précepteur Cassius Silanus,

---

aura un peu examiné celles-ci, & qu'on aura lu ces paroles de la description, *l'excellenza del artificio nella nobile expressione delle teste*, on conclura que les dessinateurs & les graveurs, quelques habiles qu'ils aient été, ont horriblement gâté une belle chose, ou que la chose elle-même est très-inférieure à la description. Mais ce qui est indépendant des gravures, ce qui appartient à l'ouvrage, c'est le pas faux & impossible des quatre chevaux. Leur jambe de derriere qui avance sous le corps, est celle qui constamment dans un cheval qui marche, est la plus éloignée du corps; & voilà ce qu'on prétend que nous prenions pour des merveilles, *somma bellezza*, *miravigliosa belleza*; voilà ce qu'on attribue tantôt à Lisippe, tantôt à Zénodore. Si ces Artistes revenoient, (nous les supposons aussi habiles qu'on le dit) ne seroient-ils pas justement indignés des jugemens qui en leur accordant le premier mérite, leur attribuent de médiocres, quelquefois même de mauvais ouvrages? S'ils étoient modérés, ils hausseroient les épaules en voyant de pareils admirateurs de leurs talens. Quant aux Artistes vivans & pensans, ils rient de ces charlatans qui se citent les uns les autres avec tant de complaisance, & qui n'ap-

oncle d'Avitus. La copie étoit d'un travail si exact, qu'à peine pouvoit-on appercevoir quelque différence avec l'original (*l*). Ainsi autant Zénodore étoit un Artiste supérieur, autant est-

---

puient leur décision du jugement d'aucun Peintre, ni d'aucun Statuaire célebres. L'Artiste pourroit leur dire avec Perse: *Ad populum phaleras, ego te intus & in cute novi.*

(*l*) Quand on a une fois comparé un Artiste aux plus grands Maîtres qu'il y ait jamais eu, on tombe dans une espece de ridicule, si on appuye, sur de petits ouvrages de sa façon, qu'un Artiste médiocre eût pû faire aussi-bien que lui. Le talent du copiste, quelque précis qu'il soit, est loin de celui de l'Artiste créateur; & Pline ne paroît pas s'en douter. C'est donc une bien foible recommandation pour un grand Statuaire qui a fait une belle figure de cent dix pieds de proportion, (Suétone dit cent vingt), que celle d'avoir exactement copié de petits vases. *Un Artiste médiocre*, dit Mr. de Caylus, *peut en venir à bout, satisfaire, étonner même des gens peu délicats*, &c. Mr. de Caylus a raison. En effet, ne se moqueroit-on pas aujourd'hui d'un Ecrivain qui diroit; *Bouchardon*, qui n'étoit inférieur à aucun de nos plus grands Statuaires, a copié, à s'y méprendre, deux vases ciselés par *Germain le pere*? Mais qui oseroit donner une louange si mesquine, à un grand Artiste qu'il voudroit célébrer?

il aisé d'appercevoir que l'art de fondre le bronze étoit perdu (*m*).

(*m*) Puisque Zénodore avoit fait une statue de bronze qui surpassoit la mesure de celles de cette espece, l'art de fondre le bronze n'étoit donc pas perdu. En tout cas, il étoit retrouvé cent ans après, lorsqu'on fondit si bien la statue de Marc-Aurele ; & je ne crois pas que chez une nation qui érigeoit si souvent des statues à ses Dieux & à ses Empereurs, l'art de fondre en bronze ait eu le tems de se perdre. Il falloit savoir & dire, si la statue que Zénodore avoit faite en Auvergne étoit bien ou mal fondue ; avant d'assurer qu'on n'en savoit plus fondre. La statue de Néron, eût-elle été manquée à la fonte, n'en auroit pas été une preuve ; l'autre ayant réussi. Mais toutes les deux réussirent, puisque celle de Néron fût consacrée au soleil. Comment donc, & par quelle raison, cette statue faisoit-elle voir que l'art de fondre le bronze étoit perdu ?

Pline a laissé sur cet objet une obscurité qu'il ne nous est pas possible de dissiper par d'autres anciens Auteurs. Nous aurions beau dire, *peut-être que le colosse de Néron & le Mercure des Avernes*, (je crois que des Arvernes, *Arverni* seroit mieux) *n'auront été faits que de plaques ou de platines soudées ou clouées* ; cette conjecture ne donneroit aucun jour au récit de l'Historien, & n'empêcheroit pas qu'on ne put dire aussi par une autre conjecture ; peut-être que les co-

losses

losses au-delà d'une certaine mesure se faisoient de pieces de rapport, quoique le talent de fondre de moins grandes figures ne fût pas perdu. La statue équestre de Domitien, qui avoit, dit-on, cent sept pieds de hauteur, & qui fût brisée sitôt après sa mort, étoit-elle fondue d'un seul jet, ou bien étoit-elle de platines soudées ou clouées? Quoiqu'il en soit, Pline est ici fort obscur, non dans les termes, mais dans l'objet, qui sans doute ne lui étoit pas assez familier pour en saisir à propos les différens rapports. C'est là, si je ne me trompe, le meilleur commentaire qu'il y ait à faire sur ce passage. A moins que notre Auteur n'ait voulu dire que Zénodore fondit si bien, qu'égalant les Anciens, & faisant revivre l'art de fondre supérieurement, il n'ait prouvé que ce talent avoit été perdu, & qu'il étoit retrouvé dans son ouvrage: mais Pline ne s'expliqueroit pas assez clairement.

Quoique je ne veuille pas évaluer les monnoies anciennes, je me permettrai cependant ici, & peut-être ailleurs encore, d'examiner des évaluations que d'autres ont faites. Par exemple, Mr. Brotier dit, tom. *6*, pag. 348, que sept millions, sept cents quatre-vingt-deux mille & dix livres auroit été trop dépenser pour le colosse que Zénodore fit en Auvergne; que soixante & dix-sept mille huit cents douze livres n'auroient pas suffi: mais que sept cents soixante & dix-huit mille cent vingt livres durent suffire. Cependant, cet Editeur veut, à l'article Apelles, que quatre-vingt treize mille trois cents soixante & quinze

livres eussent été trop mesquinement payer un portrait d'Alexandre, & que le tableau fût & dût être payé un million trois cents cinquante mille livres.

Me seroit-il permis de croire que Mr. Brotier ignore les frais nécessaires pour produire un colosse de bronze qu'on est dix ans à faire, & qui *surpasse la hauteur de toutes les grandes figures de cette espece?* Un tel ouvrage doit assurément couter au moins sept ou huit fois plus qu'un portrait peint, fut-il de la main d'Apelles.

Mr. Brotier oublioit-il que *Zénodore n'étoit inférieur à aucun des anciens Statuaires*; ou bien voudroit-il qu'un Statuaire dût être moins récompensé qu'un Peintre? Je crois qu'il ignore seulement les moyens dispendieux de la Sculpture en bronze, & je l'invite à s'en faire instruire, s'il le juge à propos. Il faura que nous autres Statuaires, après avoir consacré des dix, douze, & quinze années de notre vie, de nos peines, de nos études à ces sortes de travaux, pour ne produire qu'une ou deux figures, nous n'en retirons pas plus d'argent, & peut-être moins, que le Peintre, qui pendant le même tems, aura produit un grand nombre de tableaux.

Si Zénodore eût mis dans sa poche les 778120 Livres que Mr. Brotier accorde pour son ouvrage, il eût gagné 77812 Livres par année, & nous convien-drions qu'il n'eût pas eu à se plaindre de ceux qui l'employoient. Mais le *manipretio* du texte signifie tout ce qui fut dépensé en fabriques, ouvriers & matériaux de toutes les especes. Au lieu qu'Apelles re-

çut, c'est-à-dire, eut pour lui seul, le prix de son tableau : *tabulæ pretium accepit.*

Le P. Hardouin fait monter son évaluation à un million de Livres, ce qui feroit aujourd'hui deux millions ; somme qui cependant, à beaucoup près, ne répond pas encore aux frais indispensables pour produire un colosse en bronze, tel que celui d'Auvergne. Il faut avoir exactement suivi ou pratiqué soi-même ces sortes de travaux, avant que de parler de leur prix, si l'on veut en avoir une idée juste. Arbuthnot prétend que ce colosse n'a couté que soixante & dix-sept mille sept ou huit cens de nos Livres : ainsi répétons qu'il ne faut pas décider sans bien connoître. Voyez *tabulæ antiquorum nummorum*, p. 148 ; vous trouverez que mettant le prix de cet ouvrage à quatre cens Sesterces, il les évalue à trois mille deux cens vingt-neuf Livres, trois sols, quatre deniers sterlings.



CHAPITRE VIII.

PLusieurs font tellement épris des bronzes qu'on appelle de Corinthe, qu'ils les portent de tous côtés avec eux, comme l'orateur Hortensius faisoit du Sphinx qu'il avoit tiré de Verrès, accusé de concussion. Ce fut à cause de cette figure que Ciceron lui lança ce trait dans un plaidoyer. Hortensius lui ayant dit, qu'il ne comprenoit pas les énigmes: vous devriez pourtant bien les entendre, répondit Ciceron, puisque vous avez chez vous le Sphinx. Néron faisoit porter aussi par tout où il alloit, une figure d'amazone, dont je parlerai; & peu de tems avant, C. Cestius, qui avoit été Consul, portoit avec lui une figure de bronze, même jusques dans une bataille. On dit aussi que la tente d'Alexandre le Grand étoit ordinairement soutenue de statues, dont deux sont consacrées devant le temple de Mars vengeur, & deux autres devant le palais.

SECTION DIX-NEUVIEME.

De l'excellence de trois cens soixante-six ouvrages de bronze, & des Artistes qui les ont faits.

Une multitude d'Artistes s'est distinguée par de plus petites statues & d'autres représentations presque innombrables. Cependant Phidias, Athénien, a été le plus estimé de tous, par le Jupiter qu'il fit à Olympie. Cette figure étoit d'ivoire & d'or; mais il en a fait aussi d'autres en bronze. Il étoit en réputation dans la 84e. Olympiade, environ l'an 300 de notre ville. Alcamène, Cristias, Nestoclès, Hégias, furent ses contemporains & ses émules. Il y eut ensuite dans la 87e. Olympiade Agélade (*a*), Callon, Polyclète, Phradmon, Gorgias, Lacon, Myron, Pythagore, Scopas, Parelius. Parmi ceux-ci, Polyclète eut pour élèves Argius, Asopodore,

(*a*) Selon Pline, Agélade parut dans la quatre-vingt septieme Olympiade: selon Pausanias, Agélade florissoit environ quatre-vingt dix ans plutôt, puisqu'il fit la statue de Cléosthène, vainqueur à la course du char, dans la soixante-sixieme Olympiade. L'un des deux se trompe assurément: mais Pausanias qui faisoit très-scrupuleusement son itinéraire, pouvoit bien être le plus exact & le mieux informé.

Alexis, Ariſtide, Phrynon, Dinon, Athénodore, Damias le Clitorien. Myron enſeigna Lycius. Dans la 95e. Olympiade parurent Naucyde, Dinomene, Canachus, Patrocle; dans la 102e., Polyclès, Cephiſſodote, Léocharès, Hypatodore; dans la 104e., Praxitèle, Euphranor; dans la 107e., Echion, Thérimaque; dans la 114e., Lyſippe contemporain d'Alexandre le Grand: il y eut auſſi Lyſiſtrate & ſon frere Sthénis, Euphronis, Soſtrate, Jon, Silanion. Il eſt ſurprenant que celui-ci devint lui-même un grand maître, ſans avoir eu de maître (*b*). Il eut pour

---

(*b*) Pour que la choſe fut *ſurprenante*, il auroit fallu dire que *Silanion* étoit né, & qu'il avoit toujours vécu dans un coin où il n'avoit jamais vu ni ſtatues, ni tableaux: mais au milieu de la Grèce & des chefs-d'œuvres de l'art, au ſiecle d'Alexandre, il étoit environné de maîtres. Ce qu'il y auroit là de *ſurprenant*, ce ſeroit la ſurpriſe de Pline s'il eût été connoiſſeur: mais un Ecrivain de ſon mérite n'eſt jamais diſpenſé de raiſonner juſte.

Afin qu'on puiſſe mieux juger de cette obſervation, voici le latin: *in hoc mirabile, quod nullo doctore nobilis fuit ipſe.* Sans doute qu'un jeune homme qui commence ſans avoir un maître particulier, a plus de difficultés à ſurmonter d'abord: mais comme ceux qui réuſſiſſent ainſi, doivent leurs premiers ſuccès à

éleves Zeuxis & Jade. Dans la 120e., Eutychide, Euthycrate, Lahippe, Céphiſſodote, Timarque, Pyromaque, furent en réputation.

L'art s'éteignit enſuite & ne ſe rétablit que dans la 155e. Olympiade où parurent des Artiſtes bien inférieurs à la vérité aux précédens, mais cependant eſtimés: Anthée, Calliſtrate, Polyclès, Athénée, Callixene, Pythoclès, Pythias, Timoclès. Ayant ainſi indiqué le tems où vécurent les plus célebres Artiſtes, je parcourrai rapidement les principaux: la foule des autres ſe trouvera diſperſée en différens endroits. Quoique les plus diſtingués aient vécu dans des tems différens, ils ont cependant concouru entre eux par des figures d'amazones qu'ils ont faites. Quand on les dédia dans le temple de Diane à Ephèſe, on convint, pour ſavoir laquelle étoit la meilleure, de s'en rapporter au jugement des Artiſtes mêmes qui étoient préſens. Alors il fut évident que c'étoit celle que chacun avoit jugée la premiere après la ſienne.

la force & à la pénétration de leur génie, le Philoſophe loin d'y rien voir de *ſurprenant*, n'y voit qu'une conſéquence néceſſaire de la cauſe à ſon effet. Les beaux ouvrages, l'étude, le naturel & la fréquentation des grands Artiſtes, deviennent enſuite autant de cauſes qui produiſent la ſupériorité du talent.

Celle de Polyclète eut la préférence, puis celle de Phidias; la troisieme fut celle de Ctésilas; la quatrieme, celle de Cydon; la cinquieme fut celle de Phradmon (*c*).

(c) On croyoit donc que le jugement des Artistes étoit le plus sûr; & quand il s'agissoit d'apprécier les productions de leur art, on ne comptoit donc pas sur le dicton, *vox populi*, *vox Dei*. Rédigeoit qui vouloit le jugement prononcé par les Artistes; le rédacteur alors *parloit comme un Artiste qui auroit eu son génie*. Il est vrai que ceux-ci ne donnerent pas une preuve de l'opinion modeste qu'ils avoient de leur propre mérite: mais ils agirent comme tous les hommes en général. Cicéron demandoit à toutes les nations, quelle étoit la plus courageuse après celle qu'il interrogeoit, & il faisoit répondre à chacune que c'étoit la Romaine. Cet argument n'étoit pas nouveau, comme on voit par l'exemple du temple d'Ephèse, mais il est solide; car ceux à qui on accorde unanimément la seconde place, & qui ne cedent la premiere à personne, ajoute Cicéron, la méritent incontestablement. Chacun est de cet avis, chacun approuve l'expédient, & chacun n'en croit pas moins qu'il s'y entend mieux que l'Artiste. Mais des expériences réitérées & confirmées par la réussite, ont prouvé de reste aux têtes saines, que le Peintre & le Statuaire sont de meilleurs juges des productions de leur art, que le public même éclairé sur d'autres matieres. *Lorsqu'il s'agit du mérite d'un tableau*, dit Mr. de Jau-

1°. Non seulement Phidias a fait le Jupiter

---

court, *le public n'est pas un juge aussi compétent*, *que lorsqu'il s'agit du mérite des poëmes.* (Art. *Tableau*, tom. 15, p. 804, Encyclopédie.) Nous ne parlons pas autrement, & nous n'en demandons pas davantage.

Il est inutile d'avertir les hommes intelligens, que le mot *Artiste* doit s'entendre, non pas de celui qui fait seulement profession d'un art, mais de celui qui joint à une grande pratique toutes les connoissances nécessaires à cet art: en un mot, qui en possede, autant qu'il est possible, la métaphysique & la théorie. Mais comme il y a beaucoup de personnes qui s'y méprennent, parce qu'elles voyent que tel Peintre ou tel Statuaire est quelquefois plus mauvais juge que bien des gens qui ne sont pas Artistes, & que d'ailleurs il y a dans de très-beaux ouvrages des fautes que l'Auteur n'a point vues, & que pourtant chacun peut appercevoir; il faut, pour la commodité de ces personnes, définir le sens du mot *Artiste*. *Chapelain & Pradon* étoient Poëtes de profession; mais *Corneille*, *Racine*, *Voltaire* le sont par excellence. Voilà le Poëte, & c'est précisément ce que signifie *Artiste*, quand on dit que ses connoissances & ses jugemens l'emportent dans son art, sur tout ce qui n'est pas Artiste. Ce qui n'empêche pas que le *Poëte*, le *Peintre*, le *Statuaire*, ne puissent faire des fautes que chacun peut appercevoir, c'est-à-dire, en proportion des connoissances qu'il a dans l'art, & du rapport qu'il sait faire du naturel avec les représentations.

Olympien, qui n'a pas d'imitateur (*d*); il a fait

(*d*) Voici ce que Lucien rapporte de Phidias & de son Jupiter Olympien. " Ne rougissez pas de cor„ riger votre ouvrage, eût-il déja vu le jour, puis„ que Phidias en fit autant. Car lorsqu'il eût achevé „ son Jupiter chez les Eléens, il se tenoit derriere „ une porte, d'où avant que la statue fût entiérement „ publique, il écoutoit les critiques ou les éloges. „ Les uns trouvoient le nez trop gros, d'autres le „ visage trop alongé, d'autres relevoient d'autres dé„ fauts. Après que les spectateurs étoient partis, Phi„ dias s'enfermoit, corrigeoit de nouveau la statue, „ & se conformoit aux avis de la multitude; car il „ pensoit que le jugement du grand nombre n'est pas „ léger, que même nécessairement, plusieurs voyent „ mieux qu'un, encore qu'il fut Phidias " (*).

(*) Ne te pudeat jam editam orationem retractare: quandoquidem & a Phidia sic factum fuisse dicunt: quum apud Eleos Jovem construxit. Stabat enim ille post fores, ubi primum opus expansum ostendit, unde eos qui vel reprehenderent, vel laudarent quippiam exaudiebat. Cœterùm alius nasum, ut pote crassiorem, alius faciem, ut pote longiorem, alius aliud reprehendebat. Deinde cum discessissent spectatores, intus inclusus Phidias denuo effigiem corrigebat, & ad vulgi sententiam accommodabat: si quidem populi tam numerosi consilium non leve censebat, imò necesse est ut plus viderent multi quam unus, etsi Phidias foret. (*Luci. pro imaginib.*) Au lieu du grec, je place ici la version latine de Jean Benoit. D'Ablancourt a pauvrement traduit ce passage.

aussi en ivoire une Minerve debout à Athènes

Je dis ailleurs mon avis sur les conseils de la multitude, & comment l'homme qui travaille doit les écouter ou les rejeter ; j'en donne même des exemples frappans de Phidias, de Zeuxis & de Policlète : mes Auteurs sont Lucien, Tzetzès, Elien : on les croira si l'on veut. Mais croirons-nous qu'étant déja fini, le Jupiter de Phidias avoit le nez trop épais, le visage trop alongé, & plusieurs autres défauts plus ou moins choquans ; & que ce furent les passans qui lui donnerent la juste proportion qui concourt à faire une tête sublime ? Que devient donc l'anecdote contée par quelques Ecrivains, que Phidias, interrogé comment il avoit pu atteindre à cette perfection, récita trois vers d'Homère qui peignent majestueusement le Dieu ? Si le fait est vrai, comment l'accorder avec le récit de Lucien ? & pouvons-nous croire que l'Artiste ait attendu que la statue fut achevée, pour recevoir l'inspiration du Poëte ? ç'auroit été bien tard.

Phidias, ce Statuaire si grand, si majestueux dans ses autres productions, ne l'auroit-il donc pas été sans trois vers d'Homère, en représentant le souverain des Dieux ? S'il m'eût rapporté ces vers, & dit : *Voilà où j'ai trouvé mon Jupiter*, j'aurois demandé au grand Statuaire, où il avoit trouvé sa Minerve & ses autres ouvrages. Abstraction faite de l'immortel Homère, Phidias connoissoit sa religion & ses Dieux.

Que le génie du Poëte ait ſoutenu celui du Statuaire, qu'ils ſe ſoient rapporté, l'exemple ne feroit pas unique. Les arts tenant au même principe, concourent au même but; & nous ne devons pas croire qu'abſolument, ſi un génie n'avoit pas paru, un autre ne feroit pas venu.

Euſtathe, ſur le 529e. vers de l'Iliade, livre 1. dit auſſi qu'Euphranor, ſelon *une hiſtoire qu'on rapporte*, en peignant à Athènes les douze grands Dieux, & ne ſachant d'après quel original il peindroit Jupiter, fut trouver un Rhéteur; & qu'ayant entendu les vers qui décrivent les cheveux du Dieu parfumés d'ambroiſie, ſes ſourcils noirs, & ce qui ſuit, il dit qu'il avoit un original, s'en retourna chez lui, & peignit Jupiter.

Si cette *hiſtoire qu'on rapporte*, étoit vraie, nous ſerions obligés de croire qu'Euphranor ne ſavoit pas lire, ou qu'il n'avoit pas entendu parler d'Homère avant de faire ſon tableau. Mais nous voyons heureuſement qu'elle pourroit bien être bâtie ſur celle de Phidias, & un peu gâtée. Si l'Artiſte s'étoit fait lire Homère en peignant, il n'y auroit eu rien de ſingulier; mais en le faiſant aller chez un Rhéteur, cela paroiſſoit plus piquant. Soyons certains que la plûpart des anciens Ecrivains nous ont laiſſé ſur les Arts des contes qu'on voit s'entre-détruire, ſi on y fait quelque légere attention; & qui prouvent que ceux qui nous les tranſmettent, n'ont pu les écrire qu'en raiſon de leurs connoiſſances. Euſtathe, au moins, ne prend rien ſur ſon compte. Ce ſavant Grammairien qui vivoit dans le douzieme ſiecle à

Theſſalonique, tems & lieu où l'on pouvoit renouveller les anciens contes, dit; *on rapporte une hiſtoire*, φέρεται ἱςορία; il ne cite aucun ancien, & nous ne connoiſſons le trait que par lui.

Une preuve que cette hiſtoire n'a été forgée qu'avec le tems, c'eſt que ſous Tibere elle n'étoit pas encore imaginée. Valère Maxime, dont l'ouvrage eſt un répertoire d'anciens traits vrais ou faux, rangés ſous des titres, nous conte la méſavanture d'Euphranor comme on la ſavoit alors, & il dit: „ Lorſ„ que à Athènes il peignit les douze Dieux, il avoit „ raſſemblé dans l'image de Neptune tout ce que „ l'art pouvoit lui fournir de plus majeſtueux, ſe „ propoſant de donner à Jupiter encore plus de di„ gnité; mais ayant épuiſé dans l'autre figure toute „ la force de ſon imagination, ſes efforts ne purent „ l'élever au degré de perfection qu'il s'étoit pro„ poſé ". (*)

Laiſſant à part la reſſemblance de ce conte, avec la maladreſſe de Timanthe qui, dit-on, avoit épuiſé les expreſſions au point de n'en plus avoir à placer où il en avoit grand beſoin, diſons que ſi Euphranor avoit trop donné à Neptune, il pouvoit lui ôter un peu en faveur de Jupiter. Et s'il ne vouloit rien perdre, il y avoit encor un moyen, celui de jetter

(*) Qui cum Athenis duodecim Deos pingeret, (Euphranor) Neptuni imaginem quam poterat excellentiſſimis coloribus complexus eſt, perindè ac Jovis, aliquantò auguſtiorum repræſentaturus; ſed omni impetu cogitationis in ſuperiore opere abſumto, poſteriores ejus conatus aſſurgere quò tendebat nequiverant. Val. Max. l. 8. c. 11.

dans le Parthenon (*e*). L'amazone dont je viens de parler, n'eſt pas la ſeule figure qu'il ait faite en bronze, puiſqu'il fit une Minerve d'une beauté ſi rare, qu'on l'a ſurnommée *la Belle*: il a fait un Pluton (*f*), & une autre Minerve

---

un voile ſur la tête de ſon Jupiter: vous euſſiez vu les Anciens exalter ce coup de génie, & les Modernes répéter l'éloge. Il a peint, auroit-on dit, l'incompréhenſibilité du pere des Dieux & des hommes: ce voile eût été, je vous aſſure, un myſtere ſublime; tandis que le voile d'Agamemnon, quelques efforts qu'on ait pu faire, n'eſt parvenu qu'à être une invention ingénieuſe. Au reſte, que ces Artiſtes aient fait ce qu'ils ont voulu, ou ce qu'ils ont pu, il réſulte, comme on vient de voir, qu'on nous a tranſmis bien des contes, & que nous les avons reçu pour des vérités.

(*e*) Le temple de la fortereſſe d'Athènes.

(*f*) Le mot *Cliduchus*, qui eſt dans le texte, paroît d'abord équivoque: il ſignifie *claviger*, *porte-clef*; cependant je crois qu'on peut en déterminer le ſens, & traduire *un Pluton*. Ce pourroit être auſſi bien *un Janus*; car on le repréſentoit une clef à la main gauche, & un bâton à la droite. Mais quand Pline fait mention d'une ſtatue de Janus, il dit *Janus*, & nulle part dans ſon ouvrage, on ne trouve *Pluto*, quoiqu'on en eût fait des ſtatues, & qu'il ſoit vraiſemblable qu'il en ait parlé. Il paroît

que Paul Emile a dédiée à Rome dans le temple de la *Fortune de ce jour* (g), où elle se voit encore: il fit aussi deux autres figures en man-

---

donc certain que par *Cliduchus*, il entend *Pluton*, qui avoit aussi des clefs pour attribut; & Pausanias le nomme *Cleidouchos*, *le porteur de clefs*, pour signifier sa puissance souveraine dans le Tartare. Pline aura latinisé le mot, & s'il n'a pas dit *claviger*, ne seroit-ce pas afin d'ôter l'équivoque de Janus, ou même d'Hercule que ce mot peut signifier aussi? Voilà tout ce que je puis dire pour m'autoriser; car je ne vois dans aucuns Auteurs latins le surnom de *Cliduchus* donné à Pluton. Il me semble que Pline auroit dû le nommer, si c'est de lui qu'il parle. Mr. Winckelmann a soigneusement recherché dans ses *Monumenti antichi inediti*, toutes les Divinités à qui chez les Anciens le nom de *Cliduchus* convenoit: il n'a pas dit un mot de Pluton, Pausanias apparemment ne lui tomba pas sous la main dans cet instant. Mr. Poinsinet traduit *un cliduque, ou porte-massue*. Cette maniere de traduire est peut-être bonne, mais je ne l'aurois pas hazardée.

(g) *Fortunæ hujusque diei*, ou *hujusce diei*, étoit l'inscription de ce temple voué par Catulus l'instant avant le combat, & la victoire contre les Cimbres. Mr. Poinsinet paroît n'y avoir pas fait attention, puisqu'ici & au N°. 5, il traduit ces trois mots seulement par celui de *Fortune*. Ce trait de l'histoire romaine

teau, que Catulus plaça dans le même temple ; & une autre colossale nue. On croit avec raison qu'il a le premier découvert & enseigné l'art de ciseler (*h*).

2°. Polyclète

---

n'étoit pourtant pas à négliger ; & le Pere Hardouin l'avoit remarqué dans ses notes. Pline à Rome donnoit une adresse ; il n'avoit pas besoin d'explication. A Paris nous disons : il y a, par Mr. Pigalle, un St. Augustin de marbre dans l'église de Notre-Dame des victoires. Cette église étant aussi l'accomplissement d'un vœu de Louis XIII, on la désigneroit mal en ne disant que *Notre-Dame*.

(*h*) *Primusque* (Phidias) *artem toreuticen aperuisse atque demonstrasse merito judicatur.* Il paroîtroit certain par ce texte, que *ars toreutice* doit signifier ici l'art de ciseler. Mais si c'est avec raison que Phidias fut regardé comme le premier qui découvrit & enseigna cet art, que deviendront les coupes qu'Anacréon fait poëtiquement ciseler plus de quatre-vingts ans avant Phidias ? Voyez son Ode 17, 18 & 51. Que devient aussi la cifelure que Bathyclès avoit exécutée au trône d'Amiclée plus de cent ans avant Phidias ? Car Bathyclès fut *célebre dans l'antiquité ; c'étoit* un Sculpteur *dont on vantoit extrêmement les ouvrages.* Et ce coffre si fameux où fut renfermée Cypselus, & fait plus de trois cens ans avant Phidias, s'il est vrai que les inscriptions en

2°. Polyclète de Sicyone, éleve d'Agélade, a

---

fuſſent du Poëte Eumelius ; que deviendra-t-il ? Il y avoit des bas-reliefs d'or ciſelés, & Pauſanias qui en fait une longue deſcription, montre aſſez que l'ouvrage étoit encore regardé avec diſtinction cent ans environ après Pline. Pauſanias écrivit ſon voyage de la Grece l'an 927 de Rome. Remarquons auſſi qu'Anacréon fait poëtiquement exécuter une profonde coupe d'argent, où il veut que l'Artiſte repréſente en bas-relief l'amour avec Bacchus & le beau Bathylle, foulant la vendange. Les vers d'Anacréon ne devoient cependant pas être plus inconnus à Pline que la mort du Poëte qu'il rapporte au ſeptieme chapitre du livre ſept.

Si on vouloit interpréter *ars toreutice*, de l'art de faire des bas-reliefs en quelque métal que ce fut, les trois exemples que j'ai rapportés ſeroient également défavorables à Pline, puiſqu'il s'y agiroit de bas-reliefs ciſelés. Ainſi, que l'un ou l'autre ſens ſoit le vrai, Pline aura cru trop légerement que Phidias découvrit le premier la choſe dont il eſt queſtion. Le Pere Hardouin a beau dire qu'il faut entendre que ce fut la perfection de la ciſelure que Phidias découvrit & enſeigna ; nous lui répondrons par les propres paroles de Pline : *Hic* (Polycletus) *consumaſſe hanc ſcientiam judicatur*, *& toreuticen ſic erudiſſe, ut Phidias aperuiſſe* ; *on le regarde comme ayant*

fait un *Diadumene* (*i*); figure de jeune homme où il a exprimé la molleſſe, & qui devint fameuſe par le prix de cent talens qu'elle coûta. Il a fait pareillement un *Doryphore* (*k*), où dans un enfant, il a repréſenté la vigueur. Il a fait une figure que les Artiſtes appellent *Canon*

---

porté cette ſcience au plus haut degré, & comme ayant perfectionné la ciſelure que Phidias avoit découverte.

Que faut-il conclure des éloges de Pauſanias comparés au dire de Pline? Que les Anciens apprécioient quelquefois aſſez mal ces ſortes d'ouvrages, & que Pline s'eſt trompé, s'il a cru que Phidias fut le premier qui ait fait connoître, ſoit les bas-reliefs, ſoit la ciſelure. Mr. Brotier apporte l'exemple de Michel-Ange pour dire que Phidias n'inventa pas *artem toreuticen*, mais qu'il le perfectionna, comme fit en Italie l'Artiſte Florentin de la ſculpture. Mais Mr. Brotier ne paroît faire aucune attention, ni avoir aucun égard au *conſumaſſe* & à l'*erudiſſe* que Pline dit peu après de Polyclète.

(*i*) Ceint d'un diademe. Le mot grec *diadoumenos* eſt le *diadematus* des Latins; il ſignifie communément, orné d'un diademe, d'une couronne. Ce n'eſt ici qu'un jeune homme coëffé d'une bandelette, *vitta*, dont les jeunes efféminés, les filles, les femmes & les prêtres ornoient leurs têtes & avec laquelle ils lioient leurs cheveux.

(*k*) Qui porte une pique.

(la regle); ils en étudient le dessein comme une loi de leur art: ainsi il est le seul que l'on juge, en avoir compris tous les préceptes dans un ouvrage de l'art (*l*). Il a fait un homme

(*l*) Pour que cette Note ait toute la clarté possible, il faut rapporter le latin du passage qui l'occasionne. *Polycletus Sicyonius Ageladæ discipulus Diadumenum fecit molliter juvenem; centum talentis nobilitatum: idem & Doryphorum viriliter puerum. Fecit & quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à lege quâdam: solusque hominum artem ipse fecisse, artis opere judicatur.* Si le lecteur, qui vient de voir la traduction de ce passage, est curieux de connoître une autre maniere de l'entendre, la page 824 du quatorzieme tome de l'Encyclopédie lui montrera jusqu'à quel point on peut s'affranchir de la scrupuleuse exactitude: voici ce qu'il y trouvera.

„ L'ouvrage qui acquit à Polyclète le plus de ré„ putation, fut la statue d'un Doryphore, c'est-à-dire, „ d'un garde des Rois de Perse. Dans cette statue „ merveilleuse, toutes les proportions du corps hu„ main étoient si heureusement observées, qu'on ve„ noit la consulter de tous les côtés comme un par„ fait modele, ce qui la fit appeller par les connois„ seurs la *regle*..... Sa statue d'un jeune homme „ couronné étoit si belle pour l'expression délicate „ des chairs qu'elle fut vendue cent talens, quatre

au bain qui se frotte, & un autre nud qui le pro-

„ cens soixante & dix mille livres. *Diadumenum fecit* „ *molliter, centum talentis nobilitatum*, dit Pline. „ Son enfant tenant une lance à la main, ne fut pas „ moins célebre; & ses trois statues de trois enfans „ nuds jouant ensemble, que Titus l'avoit dans son „ cabinet, furent regardées comme trois chef-d'œu- „ vres de l'art.... Cet Artiste voulant laisser à la „ postérité les regles de son art, se contenta de faire „ une statue qui les comprenoit toutes, & que par „ cette raison il appella la regle; *fecit & quem ca-* „ *nones* (canona n'eut-il pas été mieux?) *artifices* „ *vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à* „ *lege quadam*".

Pour mettre de l'ordre dans mes observations sur ce passage singulier, & pour les simplifier, je me renferme dans un certain nombre de questions :

1°. Les Rois de Perse étoient-ils gardés par des petits garçons, *puer*?

2°. Si un Statuaire François avoit fait une figure d'enfant qui tînt un arc, désigneroit-on bien cette figure en l'appellant un Archer du guet? En Russie l'homme qui se sert d'un arc & d'une flêche, fait-il corps avec les *Streltsi*, (par corruption nous les nommons *Strelitz*) cette milice que Pierre I cassa? c'est un tireur d'arc, & voilà tout. On le nomme *Streletz*, *tireur*. Et parce qu'un enfant tenoit une pique, & que les gardes des Rois de Perse étoient armés d'une

voque à jouer aux osselets; & deux enfans nuds

---

pique, ce qui les faisoit appeller par les Grecs *Doryphoroi*, comme qui diroit *lanciers*, *piquiers*, *porte-lances*, s'ensuit-il que cet enfant étoit un garde des Rois de Perse? Aristodeme & Désilas avoient aussi fait des figures armées d'une pique; mais il n'est pas dit que ce fussent des gardes du Roi de Perse. Les Grecs parloient grec, & quand nous voulons les expliquer, c'est à nous à les entendre, si nous pouvons, comme ils s'entendoient eux-mêmes.

3°. Est-il permis de dire, sans exagération & sans infidélité, qu'une statue est *merveilleuse*, quand on n'en sait rien d'ailleurs, & que l'Auteur que l'on cite a dit seulement que cette statue représente la vigueur, *viriliter puerum?*

4°. *Toutes les proportions du corps humain* peuvent-elles être observées dans la statue d'un enfant, *puer?*

5°. Est-il permis de substituer le terme vague de *Connoisseurs* à celui d'*Artistes*, *Artifices*, que Pline dit fort distinctement; & n'est-ce pas trop étendre la liberté d'interpréter, sur-tout quand on rapporte le passage latin où ce mot est écrit?

6°. Est-ce conserver le sens d'un Auteur, est-ce faire entendre ce qu'il dit, quand on attribue à une statue ce qu'il attribue à une autre?

7°. Est-il permis de dire que le jeune homme couronné *étoit si beau pour l'expression délicate des*

qui jouent aussi aux osselets: on les nomme

---

chairs, qu'il fut vendu cent talens, lorsque Pline dit que ce fut ce prix de cent talens qui rendit cette figure célebre? Et de ce que Mr. le Comte de Caylus a fait cette faute, est-ce une raison pour la copier, quand on a le texte sous les yeux, & qu'il dit le contraire?

8°. Est-il permis quand on rapporte un passage latin, d'en retrancher le mot qui donne à ce passage un autre sens que celui qu'il nous plaît de lui donner? Et quand Pline dit, *fecit molliter juvenem: il a fait un jeune homme dans une posture molle, d'un air efféminé*, doit-on faire croire qu'il a seulement écrit *fecit molliter*, & traduire ces deux mots par, *il a rendu l'expression délicate des chairs*, c'est-à-dire, leur mollesse, leur flexibilité; & doit-on à cette licence ajouter encore celle d'écrire, *dit Pline*, quand Pline ne le dit pas? C'est peut-être une abréviation ou un oubli.

9°. Est-il permis, après avoir dit que Polyclète a fait un garde des Rois de Perse, d'écrire quelques lignes plus bas, en parlant de cette même figure, *son enfant tenant une lance à la main, ne fut pas moins célebre?* Dit-on qu'une chose est plus ou moins célebre qu'elle-même? Et n'est-ce pas là embrouiller la pensée de son Auteur de maniere à n'y rien faire comprendre; n'est-ce pas au moins lui prêter une maniere de raisonner dont ce n'est pas lui qui est responsable?

10°. Est-il permis de dire que Polyclète ait appellé *la regle* une figure de sa façon, quand on rapporte le texte de Pline, qu'on s'appuie sur ce texte, & qu'il dit que ce furent les autres Artistes qui donnerent ce nom à la statue, *quem canona artifices vocant*?

11°. Est-il permis d'écrire le fait dont il est question, de maniere que le lecteur ne puisse voir si c'est un garde des Rois de Perse, ou un enfant tenant une lance *à la main*, ou une autre figure qui fut appellée *la regle*; sur-tout quand Pline dit que ce fut la troisieme statue de Polyclète dont il parle, qui devint cette *regle*?

12°. Enfin, est-il permis à la rigueur de dire, *trois statues de trois enfans*, quand Pline dit, *deux enfans*, *duosque pueros*? Et ne seroit-il pas un peu difficile de faire, par exemple, trois statues de deux enfans? Je serai fort obligé aux personnes qui voudront se donner la peine de répandre quelques lumieres sur ces questions.

Quant à Pline, qui nous dit que Polyclète a créé ou fait l'art par un ouvrage de l'art, ou qu'il en a compris tous les préceptes dans un seul ouvrage, il ne dit là que des mots, & ne paroît pas en comprendre le sens. Une figure assez correcte pour servir de *regle*, n'en peut servir que pour les figures de son sexe, de son caractere & de son âge. D'où il résulte que Pline parle ici de l'art avec légéreté. Mais s'il eût pu faire cette observation, il eût perdu une idée ingénieuse, un heureux tour d'expressions: il n'eût pas dit, *solusque hominum artem ipse fe-*

ciffe, artis opere judicatur. La chicane auroit beau vouloir comparer cet *artis opere*, à l'art poétique d'Horace ou de Boileau, on la déconcerteroit en lui disant: les deux Poëtes embrassent dans leurs préceptes toutes les parties de l'art, mais Polyclète n'offroit dans sa statue qu'une seule & unique regle. Voilà ce qu'on diroit à la chicane si elle pouvoit entendre: mais elle est quelquefois.... je n'ose achever.

Voici comment on nous dit, tom. 14, pag. 25, de l'Encyclopédie, que cette statue fut faite, & comment elle parvint à être appellée *la regle. Polyclète se servit pour cela de plusieurs modeles naturels*, (Qui vous l'a dit? Bouchardon ne se servit que d'un seul & beau modele pour faire son très-bel Amour. Il n'en eut qu'un non plus pour le cheval de Louis XV.) *& après avoir fini son ouvrage dans la derniere perfection*, (De ce qu'une figure seroit d'une proportion exacte, il n'en résulteroit pas encore qu'elle fût dans la derniere perfection.) *il fut examiné par les habiles gens, avec tant d'exactitude, & admiré avec tant d'éloges, que cette statue fut d'un commun consentement appellée la regle.* (Il falloit dire, pour ôter toute équivoque, si ces habiles gens étoient des Artistes; il falloit aussi ne pas dire ailleurs que ce fut Polyclète lui-même qui appella sa statue *la regle.*) *Elle servit en effet de regle à tous les Sculpteurs qui suivirent Polyclète.* (Pourquoi affecter de nommer les Sculpteurs, lorsqu'il s'agit de *suivre*, & pourquoi employer les termes vagues d'*habiles gens*, lorsqu'il s'agit de *décider*? Croyez-vous d'ailleurs que cette

regle n'en fut pas une aussi pour les Peintres; & s'ils pouvoient s'en passer, croyez-vous que les Sculpteurs ne le pussent pas aussi: mais la *regle* étoit pour les uns comme pour les autres.)

Lorsqu'une foule de mésinterprétations avertissent qu'il faut lire avec beaucoup de précaution certaines phrases, qui paroissent cacher un autre sens que celui qu'elles présentent au premier coup d'œil, il semble qu'on a le droit d'examiner, en soumettant cependant ses conjectures aux lecteurs intelligens. C'est toujours ainsi que je prends la liberté d'examiner dans mes Notes, les endroits où je crois que Mr. de Jaucourt n'a pas été fort exact. Je le prie de continuer à ne pas me traiter fort doucement, & à servir à sa maniere contre tout ce que j'aurai eu la maladresse de lui faire dire, & qu'il n'aura pas pensé. A condition pourtant que j'userai à mon tour de la liberté qu'on ne peut refuser à aucun lecteur; celle d'examiner encore s'il feroit bien vrai que je me fusse trompé dans ma premiere lecture, & si la réponse qu'on pourroit me faire seroit bonne: & si-tôt que mes erreurs me seront prouvées, j'en ferai l'aveu avec autant de franchise que je reprends avec liberté celles que Pline, Mrs. de Caylus, de la Nauze, de Jaucourt & d'autres, ont commises incontestablement sur la Peinture & la Sculpture. Je n'attendrai pas qu'on m'en ait donné l'exemple, bien persuadé de l'ignorance où je suis encore sur mon propre compte, quoique je connoisse assez passablement les erreurs d'autrui & les principes de l'art.

Je trouve que l'erreur sur le *Doryphore* vient d'é-

Astragalizontes (*m*). La plûpart regardent cet ouvrage comme le plus parfait. Il fit aussi un Mercure qui étoit à Lysimachie, un Hercule qui est à Rome; un Brave qui prend ses armes pour courir au combat, un Arthémon, qui fut surnommé *Periphorétos* (*n*), sont aussi de lui. On regarde cet Artiste comme ayant porté la statuaire au plus haut dégré, & comme ayant perfectionné la ciselure, que Phidias avoit découverte. C'est lui qui a imaginé de faire porter les statues sur une seule jambe. Varron écrit cependant, que ses figures sont quarrées, & qu'elles se ressemblent presque toutes (*o*).

---

tre copiée dans le livre intitulé, *Réflexions sur la Peinture*, *par Mr. de Hagedorn*. On y dit aussi que cette figure étoit *un garde du Roi de Perse:* on n'a donc pas lu *viriliter puerum?* La méprise est dans une note, & j'ignore si elle vient de l'Auteur ou du Traducteur. Ainsi voyez la page 65, tome 1, de l'ouvrage cité.

(*m*) Qui jouent aux osselets.

(*n*) Qu'on porte en litiere, comme boiteux, ou efféminé, ou bien encore homme intelligent en Méchanique. On dit que cet Artémon y étoit fort habile. Voy. Plutar. *vie de Periclès*, & Athenée, liv. 12, chap. 11.

(*o*) Si les figures de Polyclète étoient quarrées, (selon le témoignage de Varron que Pline ne contre-

3°. Myron naquit à Eleuthére, & fut aussi disciple d'Agélade; il se distingua beaucoup par sa vache: elle fut chantée par des vers devenus

---

dit pas, & auquel même il paroît adhérer, elles étoient d'une proportion médiocre, un peu pesantes, charnues & sans élégance) quelle étoit donc cette belle proportion, cette *regle* de l'art qu'il avoit faite, & que les autres Artistes étudioient tant? Polyclète apparemment n'auroit pas fait l'Apollon Pythien. Il semble que l'art n'a pas atteint sa perfection, quand on prend pour *regle* l'ouvrage d'un Artiste encore éloigné de la perfection, sur-tout dans la partie pour laquelle on étudie cet ouvrage. Je sais que Celse a dit, *Corpus autem habilissimum quadratum est, neque gracile, neque obesum. Nam longa statura, ut in juventâ decora est; sic maturâ senectute conficitur. Gracile corpus infirmum: obesum hebes est*: passage que je trouve dans le *Thesaurus linguæ latinæ* de Gesner; car je ne connois pas l'ouvrage de Celse. Quoi qu'il en soit de la préférence qu'il donne aux tailles quarrées sur les tailles maigres, son avis, très-bon à des égards, n'a rien à démêler avec Pline, qui appuyé de Varron, reproche à Polyclète que ses figures sont quarrées, & qu'elles se ressemblent presque toutes, *quadrata tamen ea esse tradit Varro, & pene ad unum exemplum.* Cette petite phrase n'est point un éloge. M. Brotier transcrit aussi le même passage de Celse, pour dire que les tailles quarrées plaisoient

célebres ; car la plupart des hommes doivent moins leur renommée à leur propre génie ;

---

dans l'âge de la force & de la virilité, autant que l'élégance dans la jeunesse. Varron en reprochant les premieres à Polyclète, ne savoit peut-être ce qu'il disoit.

Pline auroit pu dire de quelle maniere étoient les statues que Polyclète imagina de faire porter *sur une seule jambe*. Si elles étoient de bronze, comme on le doit penser, puisque le 34e. Livre traite de ces sortes d'ouvrages, l'armature & le bronze même les soutenoient : de marbre, il eût fallu, comme aujourd'hui, un tronc d'arbre ou un équivalent. Cependant, les curieux de l'Histoire de l'Art doivent savoir gré à Pline d'avoir conservé une date qui est peut-être sûre. L'Artiste, sans mépriser cette Histoire, s'attache aux objets de développement, & à ce qui tend à lui faire produire de bons ouvrages ; il a aussi en vue ce qui peut augmenter les vraies connoissances & rectifier les travers prétendus Savans, dont nous sommes inondés.

Les différens Polyclètes, car il y en eut, je crois, deux ou trois, sont rassemblés dans le *pictura veterum* de Junius ; & si l'Abbé Gédoyn eût consulté cet ouvrage avec attention, il n'auroit pas dit dans une note de son Pausanias françois : *Cautre (Polyclète) fut élève de Naucydes qui vivoit en la 95e. Olympiade ; Junius n'a pas compris ce dernier dans son cata-*

qu'à celui des autres (*p*). Il a aussi fait un

---

logue. (pag. 15, tom. 2.) Cependant à la page 151 de ce catalogue, édition de 1694, on lit, *Naucidis discipulus fuit Polycletus Argivus, diversus ab illo Polycleto qui fecit signum Junonis.* J'ai tant vu que l'inattention produit des bévues, j'en ai tant fait aussi, que si je me détermine à paroître encore, ce n'est qu'avec la croyance que si je ressemble quelquefois à beaucoup d'habiles gens par leur côté foible, on voudra bien se souvenir que je ne suis qu'Artiste.

S'il y avoit à faire un reproche de l'espece qu'on vient de voir au catalogue de Junius, ce seroit de n'y pas trouver les noms d'*Agasias*, auteur du Gladiateur, de *Glycon*, auteur de l'Hercule Farnese, & de quelques noms encore, quoiqu'il y ait celui d'*Apollonios Nestoros*, auteur du Torse antique. Ce nom ainsi que les deux autres, n'étant écrit non plus que sur l'ouvrage, & ne se trouvant dans aucun Auteur ancien, ne devoit pas avoir un privilege exclusif.

(*p*) Les raisons sur lesquelles on appuyoit les éloges prodigués à cette vache, ne sont pas une preuve du grand sens de ses juges, & l'inattention des modernes à examiner la valeur de ces mêmes éloges, n'est guere plus recommandable. On n'avoit que ces deux ou trois questions à se faire : les veaux, les taureaux & les autres bêtes qui venoient se tromper à cette représentation étoient-ils connoisseurs ? Pouvoient-ils en appercevoir les beautés ? Un mauvais

chien, un homme qui jette le disque, un Persée,

---

pigeon de plâtre qui en attire d'autres au colombier, est-il un pigeon bien sculpté? Un chien qui court après une peau de lapin empaillée, court-il après un lapin d'une forme bien naturelle? Voilà quelques-unes des questions qu'il falloit se faire avant d'admirer, parce que d'autres avoient admiré.

Un chien grossiérement peint sur une planche découpée & placée avantageusement, pourra tromper d'autres chiens; montrez à ces mêmes chiens qui s'y seront laissé tromper, un très-beau tableau où des chiens & des chiennes soient bien groupés, ils ne les distingueront pas; si vous faites la même épreuve en sculpture de rondebosse, vous obtiendrez la même réussite: mais faites approcher quelques bêtes que ce soit devant le plus beau bas-relief, elles y verront un corps quelconque, & ne le discerneront pas: si ce bas-relief représentoit des chiens, vous pourriez voir vos chiens, prétendus connoisseurs, pisser dessus avec aussi peu de façon que s'ils pissoient contre un mur.

Cela veut-il dire que la vache de Myron fût un mauvais ouvrage? Non: mais cela dit que si elle eût été exécutée en bas-relief, les veaux ne feroient pas venus pour la têter, & les taureaux pour la caresser. Cela dit qu'on n'eût pas écrit tant de folies en beaux petits vers grecs, si on eût réfléchi davantage. Cela dit aussi & le prouve, que la foule des modernes reçoit sans attention les contes absurdes que la foule

des anciens leur débite. Lancelot de Pérouse n'est pas resté dans cette foule quand il a dit, *gli animali non si riſſentono al coito solamente per la vista, ma per lo moto, per l'odore, per la voce; farfalloneggi quanto vuole Plinio e chi che sia*, &c.

On a oublié de nous dire où & comment cette vache étoit placée. Etoit-elle sur la terre au milieu d'un champ, comme l'Hercule qui étoit, dit Pline, posé par terre, sans honneur, *inhonorus*, devant le portique des nations? Il n'est guere croyable qu'un aussi rare chef-d'œuvre n'ait pas eu au moins un piédestal; & s'il en avoit un, comment les veaux venoient-ils pour y téter, & les taureaux à une autre fin? C'est-là, au reste, une discussion trop oiseuse, pour que je veuille ajouter un volume à *Chrysostôme Matanasius*.

Cependant, pour ne pas rester en chemin sur une preuve déja fort avancée, ne négligeons pas un exemple remarquable dans l'antiquité, mais dont on fait peu d'usage. Pausanias raconte vers la fin de son cinquieme livre, qu'une statue de cheval, posée sans doute par terre dans l'Altis, produisoit des effets surprenans sur les chevaux entiers qui passoient auprès. Ce n'étoit qu'à grands coups de fouet qu'on parvenoit à leur faire quitter la partie, quoique leurs pieds glissassent sur le bronze. Ceux qui contoient ses tentatives amoureuses à Pausanias, lui disoient que les étalons n'étoient attirés que par la vertu de l'hippomanès *infusé* dans le bronze, ce qui les rendoit plus furieux que si c'eût été la plus belle cavalle vivante.

L'expérience ayant fait disparoître les prétendues

vertus que les Anciens attribuoient à l'hippomanes; il résulte seulement de cette histoire, ou de ce conte, que dans une des parties les plus chaudes de la Grece, des chevaux entiers ont vu la figure de leur semblable, se sont échappés, & ont voulu faire l'usage où les poussoit l'ardeur de leur tempérament; & qu'un *médiocre* cheval de bronze, qui d'ailleurs *avoit la queue coupée*, ne devoit pas à sa beauté particuliere la vivacité de ces caresses, mais seulement à sa configuration plus ou moins ressemblante au naturel. Quand les Poëtes ont feint Pasiphaé placée dans une vache de bois de la façon de Dédale, & recevant les attaques d'un taureau, ils ne supposoient pas que ce très-ancien & très-médiocre Statuaire eût fait un chef-d'œuvre; ils ne supposoient de chef-d'œuvre que dans la monstrueuse fureur des combattans. De même l'orgasme seul des galans effrénés qui failloient ce bronze de l'Altis, le leur faisoit prendre pour une cavalle. On sait que des mâles & des femelles de plus d'une espece éteignent quelquefois leurs feux avec moins de vraisemblance.

Mais supposons que cette histoire & tant d'autres pareilles, dont nous n'avons la rélation par aucun témoin oculaire, soit vraie; supposons aussi qu'elle soit fausse, il résultera toujours que si Pausanias qui la croyoit peut-être, eut connu le bronze en fusion, il n'auroit pas imaginé que l'hippomanes conservât sa vertu dans le feu de nos fourneaux. Pline a fait une cavalle de ce cheval, *effigiem equæ*; mais il n'a pas manqué de croire aussi que l'hippomanes conser-

voit

des ſcieurs de bois (*q*), un ſatyre qui admire des fluttes, une Minerve, des Athlètes vainqueurs dans les cinq combats de Delphes, un Hercule qui eſt près du grand Cirque dans la maiſon de Pompée le Grand. Erinna nous apprend dans ſes poëſies que Myron a fait un monument à une cigale & à une ſauterelle. Il a fait auſſi un Apollon que le Triumvir M. Antoine avoit enlevé d'Ephèſe, & qu'Auguſte

---

voit la force de ſon vénin, en le mêlant avec le bronze en fuſion (l. 18, c. 11.) On contoit mille fornettes à ces Savans, & ils avoient plutôt fait de les écrire que de les vérifier. Encore un coup, ce cheval, ou cette jument étoit donc auſſi ſur la terre, ſans ſocle, ni baſe ? comme on nous fait des contes !

Mr. Poinſinet met dans ſa traduction *des bœufs*, *des taureaux*, *des vaches*, *des geniſſes*, mais ne trouvant dans le texte que *bucula maxime inclaruit*, je traduis, *il ſe diſtingua beaucoup par ſa vache*, j'aurois pu dire, *par ſa geniſſe*.

(*q*) *Priſtas* eſt le mot du texte ; ce terme eſt grec, & dans cette langue on l'exprime par πρίςαι. Les dictionaires, les lexicons, les Commentateurs s'accordent à l'interprêter par *des ſcieurs de bois*, *qui ſerra ſecant* : c'eſt tout ce que j'en ſais. Je ne comprends pas pourquoi Myron fit en ſculpture des ſcieurs de bois, ni ce qu'avoit d'intéreſſant le ſujet au-delà des attitudes & de la ſcience du deſſein qu'elles pouvoient préſenter. Peut-

rendit en ayant été averti en ſonge. Il paroît que Myron a le premier mis plus de variété dans l'art, qu'il a été plus harmonieux que Polyclète, & plus exact à obſerver la proportion : mais ſe bornant à la repréſentation des corps, il n'a point exprimé les paſſions, les ſentimens de l'ame ; il n'a point traité les cheveux & les poils des parties naturelles, d'une maniere plus recherchée, plus correcte que ne l'avoit fait la groſſiere Antiquité (*r*).

être auſſi n'eſt-ce pas la ſignification du mot *priſtæ*, & que nous ignorons la vraie. Mr. Poinſinet fait un autre choix ; il traduit, *des manouvriers appellés priſtes ou ſorciers :* ſignification que je ne diſpute point, mais que je n'adopterois pas plus que celle que j'ai placée dans la traduction ; je la croirois une faute typographique, mais aucun errata ne me l'annonce.

(*r*) Voilà auſſi Myron rapetiſſé. Il eſt plus exact que Polygnote ; il obſerve mieux que lui les proportions ; il eſt plus varié, plus harmonieux, c'eſt-à-dire, qu'il eſt ſupérieur, à quantité d'égards, à celui qui *a fait l'art*, *artem feciſſe*. Cependant cette ſupériorité ſe réduit ici à des éloges de Poëtes ſur ſa vache, ſur le tombeau d'une cigale & ſur celui d'une ſauterelle. Ses autres ouvrages ne ſont que comptés. Il avoit pourtant fait un Bacchus qui paſſoit, dit-on, pour ſon plus bel ouvrage après ſon Erecthée : Pline ſans doute n'en ſavoit rien. Quel Artiſte voudroit être ainſi loué ?

4°. Pythagore de Rhege en Italie, l'emporta sur lui dans l'Athlète posé à Delphes. Il fut aussi surpassé par Pythagore le Léontin, qui fit Astylon vainqueur à la course du Stade; figure qu'on voit à Olympie: le jeune Libyen tenant

---

Qu'eût dit Carle Vanloo, si on eût imprimé dans un beau livre le nombre de ses ouvrages, qu'on eût supprimé les deux meilleurs, & qu'on eût chanté par des jolis vers une petite flèche en racourci, qu'un Amour sembloit tirer sur le spectateur de quelque côté qu'il regardât le tableau; babiole que la populace admiroit dans un de nos sallons? Vanloo eût dit à l'Ecrivain: *Parlez de mes plus beaux ouvrages, & laissez-là cette amusette d'enfant; ne voyez-vous pas que c'est la cigale & la sauterelle de Myron? Bouchardon avant moi s'étoit amusé de cette idée, & Madame du Ronseret en avoit fait une petite eau forte d'après le petit dessein de Bouchardon.*

Si, comme Mr. de Poinsinet le traduit, il n'étoit question que du *simulacre d'une cigale & de celui d'une sauterelle*, cette Poëtesse Erinna qui les chanta en vers, avoit du loisir de reste.

Enfin, par une suite d'inconséquences, Pline nous dit que Myron, plus habile que le Statuaire *qui avoit fait l'art*, ne mettoit point d'expression dans ses ouvrages, & qu'à certains égards il n'étoit pas sorti de *la grossiere Antiquité*. Quelques beaux que soient les petits vers qui ont été faits sur la vache de Myron,

une tablette; & dans le même lieu, un homme nud portant des fruits. Mais il a fait à Syracuſe un boiteux; les ſpectateurs paroiſſent même reſentir la peine de ſa claudication. Il a fait auſſi Apollon qui tue un ſerpent à coups de flèches;

---

cet Artiſte ne paroît point ici un fort habile homme. C'étoit pourtant l'endroit où Pline devoit en parler plus avantageuſement; les éloges vagues qu'il lui donne ailleurs chemin faiſant, n'ont pas à beaucoup près la force qu'ils auroient eus ici.

Quand des Savans écrivoient que la belle tête de Jupiter placé dans les Jardins de Verſailles, eſt de Myron, faiſoient-ils attention au jugement de Pline qui dit ſans détour, que *Myron n'a point traité les cheveux d'une maniere plus recherchée, plus correcte que la groſſiere Antiquité?* La tête de ce Jupiter exprime ſupérieurement la ſérénité ſublime du pere des Dieux & des hommes. Les formes de cette tête ſont ſimples, les traits grands & fins: j'avoue que ſi je me ſuis fait une idée du Jupiter Olympien de Phidias, je la dois à cette tête ſublime. Ses cheveux & ſa barbe ſont travaillés avec une légereté ſinguliere, & rien n'y ſent *la groſſiere antiquité.*

Si Pline a raiſon, cette tête n'eſt certainement point de Myron; & ſi elle en eſt, Pline a compilé de cet ancien Statuaire le jugement le plus faux & le plus déſavorable poſſible. C'eſt un plaiſir de voir comment le Pere Montfaucon s'évertue dans le 11e. tome de *l'Antiquité expliquée*, à prouver que ce Jupiter eſt

un joueur de lyre, qui fut appellé Dicæus (*s*); parce qu'à la prise de Thèbes par Alexandre, quelqu'un en fuyant avoit caché son or dans le sein de cette figure. Cet Artiste fut le pre-

---

de Myron, & comment il esquive le jugement de Pline sur la maniere dont Myron traitoit les cheveux. Quoiqu'il en soit, si ce Jupiter sublime est de Myron, les anciens donneurs d'éloges auront préféré la vache au Maître du tonnerre. Mais les Athéniens étoient les *François* de la Grece, & devoient faire autant de jolis vers sur une vache que nous en avons faits sur la chatte en sculpture de Madame de Lesdiguieres.

Voici encore une question : Ai-je bien ou mal traduit le texte? Ma note est-elle ou non tirée *ex visceribus rei?* Si ces devoirs sont mal remplis, j'ai deux torts; celui d'ignorant traducteur, & celui de mauvais observateur. Mais si, par hazard, je m'en suis passablement acquitté, je vous prie de voir à quoi sont exposés les pauvres gens qui pensent. Voici la douceur que m'a valu cette note, de la part de Mr. Brotier, à la page 350, tome 6, de son édition de Pline. *Mr. Falconet brouille toutes ces choses, les trouble & les corrompt; qu'il suffise d'avertir une fois, que par l'artifice d'une très-inique & indigne censure, il a poussé trop loin la critique de ces livres de Pline.* J'ai donné le latin en finissant la préface de ces Notes, j'en place ici le sens; & j'ai promis de n'avoir point d'humeur.

(*s*) Le juste.

mier qui exprima les tendons & les veines (*t*), & qui traita les cheveux avec plus de ſoin.

(*t*) La ſcience de Myron & de Polyclète n'alloit donc pas juſqu'à exprimer les attaches des muſcles & les veines ; car ſi Pline entend bien ce qu'il dit ici, c'eſt ainſi qu'il faut traduire *nervos & venas :* attendu que le Statuaire ne repréſente point les *nerfs* proprement dits ; mais dans des cas particuliers, comme ſeroit un Hercule, un Athlète, il articule la partie des tendons qui eſt apparente. Il faut croire que Pline l'entendoit ainſi, & que ſi le mot *tendo* ne ſe trouve point dans ſon ouvrage, quoique Celſe qu'il copie en pluſieurs endroits, l'ait employé, c'eſt qu'au tems de Pline, le terme *nerf* pouvoit encore être commun aux nerfs, aux ligamens & aux tendons ; du moins l'étoit-il du tems d'Hérophile, plus de 300 ans avant Pline, & Pline a copié & cité ce célebre Médecin. On ſait la lenteur des progrès de l'Anatomie depuis le Médecin de Chalcédoine juſqu'à Pline, & le chemin qu'ils ont fait depuis lui juſqu'à nos jours.

Quoiqu'il en ſoit, je demande ce qu'étoient donc l'Hercule de Polyclète, celui de Myron & ſes Athlètes, où les tendons, les attaches, les inſertions, la force des muſcles n'étoient pas exprimés ? Ou bien eſt-ce Pline qui, n'entendant pas aſſez la matiere qu'il traite, y a jetté cette obſcure équivoque ? La ſculpture, dont l'origine ſe perd dans les ſiecles, a donc été d'une lenteur inconcevable, puiſque Pythagore, dans la 87e. Olympiade, fut le premier qui exprima

5°. Il y eut auſſi un autre Pythagore de Samos, qui fut d'abord Peintre, & dont on voit

---

les veines & ce qui caractériſe la force des muſcles; c'eſt-à-dire, qui le copia, le marqua, le fit paroître, le repréſenta dans ſes figures : *exprimere* ne ſignifie que cela quand il n'eſt pas joint à un adverbe; & l'adverbe comparatif qui ſuit, ne doit ſe rapporter qu'à *capillumque.* Faites attention que Pline vient de dire que Myron traitoit encore fort groſſiérement les cheveux, & qu'il dit enſuite que Pythagore les traitoit avec plus de ſoin, plus d'art, & vous trouverez ſon raiſonnement bien ſuivi; ſauf à ſavoir s'il a bien jugé.

Pour mieux entendre tout ceci, donnons le latin; *Hic primus nervos & venas expreſſit, capillumque diligentius.* Si *diligentius* ne doit pas ſe rapporter à *nervos & venas*, mais ſeulement à *capillum*, ma traduction & mon obſervation peuvent ſubſiſter. Obſervons bien que Pline dit en parlant de Myron, il n'a point exprimé les paſſions; il n'a point traité les cheveux & les poils des parties naturelles d'une maniere plus recherchée, plus correcte que la groſſiere Antiquité. *Animi ſenſus non expreſſiſſe, capillum quoque & pubem non emendatius feciſſe, quam rudis antiquitas inſtituiſſet.* On voit que le *capillum quoque* de ce paſſage ne ſe rapporte pas à ce qui le précede. Il paroît clair auſſi que le *capillumque* du ſecond ne ſe rapporte pas davantage à *nervos & venas.* Ce ſont deux propoſitions particulieres, & qui, chacune dans leur ſujet, ſont parfaitement ſemblables: le verbe eſt

encore dans le temple de la *Fortune de ce jour*, ſept figures nues & un vieillard, qui ſont eſti-

---

ſous-entendu à la ſeconde. Quant aux veines, on ſait bien qu'on peut faire de belles ſtatues ſans qu'elles y paroiſſent : pluſieurs figures antiques en ſont la preuve; c'eſt-à-dire, celles dont le ſujet n'en exige pas. Mais comme la remarque de Pline n'eſt ni particuliere, ni conditionnelle, & qu'il dit, en généraliſant ſa propoſition, que Pythagore le Léontin fut le premier qui exprima les tendons & les veines; il s'enſuit, qu'avant lui on ne les exprimoit pas : donc on rendoit mal les ſujets où ils devoient être exprimés.

Je ne crois pas que Mr. Poinſinet ait bien entendu ce paſſage, en ce qu'il voit dans le *Libyen* un homme fait; & dans les trois figures qu'il fait ſuivre, trois enfans. Je ne puis voir dans le texte que trois ſtatues, y compris le *Libyn puerum*, après lequel mot *Libyn*, je ne prends pas la liberté d'admettre les deux points qu'y veut & qu'y met Mr. Poinſinet. Je vois alors dans les deux figures qui ſuivent, des hommes & non des enfans; le génie de la langue latine, & le ſtyle de Pline m'obligent à voir ainſi. Quant aux exemples du mot *hominem*, ſous-entendu, on les trouve en quantité d'endroits dans notre Auteur : *Bedas adorantem. Cteſias vulneratum. Ariſtides ſupplicantem. Polygnotus aſcendentem pinxerit*, & beaucoup d'autres ſemblables. Ainſi je crois que *mala ferentem* ſignifie un homme portant des fruits, *claudicantem* un homme qui boite, que ma traduction doit reſter ici fort diffé-

mées. On dit qu'il reſſembloit parfaitement de viſage à Pythagore le Léontin. Soſtrate fut éleve

---

rente de celle de Mr. Poinſinet; & qu'enfin, le boiteux n'avoit d'autre ulcere que ſa claudication.

Je croirois que Mr. de Jauçourt a fait au mot *Myron*, deux fautes capitales en quatre paroles. Il dit; *Myron Athénien, diſciple de Polyclète.* Pline dit cependant, en parlant de ces deux Statuaires; ils étoient éleves du même maître, *condiſcipuli.* Il dit auſſi, Polyclète Sicyonien étoit éleve d'Agelade, *Polycletus Sicyonius Ageladæ diſcipulus....* Myron né à Eleuthére fut éleve d'Agélade, *Myronem Eleutheris natum, & ipſum Ageladæ diſcipulum.*

Aſſurément notre littérateur a penſé que Pline eſt ici en défaut, & qu'il y eſt deux fois; car on ne ſe méprend pas ſur un texte auſſi clair. On ne lit pas *Polycletis*, quand on voit *Ageladæ*, ni *Athénienſis*, quand on voit *Eleutheris.* Je ſais bien que Pauſanias appelle *Athéniens*, les habitans du bourg d'Eleuthére, parce qu'ils ſe donnerent aux Athéniens. Mais dans notre ſtyle, je crois que cela n'eſt pas clair: quand nous diſons *un Pariſien*, nous voulons qu'on entende un homme né à Paris; & quand nous écrivons *un Athénien*, on entend néceſſairement un homme né à Athènes.

Deux articles après celui de Myron, Mr. de Jaucourt dit que Polyclète fut éleve d'Onatus; il aura certainement eu de bonnes raiſons pour ne pas croire Pline, mais il ne les a pas dites. Nous trouvons dans Pauſanias, un autre Polyclète éleve de Naucidès, mais il étoit d'Argos.

& neveu maternel de celui de Rhegium (*u*).

Suppofons que Mr. de Jaucourt fe foit trompé, & difons: s'il s'agiffoit d'une production de génie, d'un ouvrage de pure imagination, où l'ame emportée, ne connoît plus ce qui l'environne, des fautes même plus fortes devroient être pardonnées; fi on les relevoit, il faudroit y apporter de la modération en raifon du chef-d'œuvre où elles fe rencontreroient. Mais quand il n'eft queftion que d'arranger des traits pris çà-& là, un lecteur de l'Encyclopédie exige que vous foyez exact. Il eft en droit de vous dire: *Si vous voulez m'inftruire, foyez fidele, foyez clair; car vous devez favoir que je ne fuis pas favant.* Nous avons une foule de pareils lecteurs, fur la lifte defquels je vous prie de m'infcrire.

(*u*) Mr. de Jaucourt n'a pas apporté affez d'attention au texte de Pline, qui fait ici mention de trois Pythagores: celui de Rhegium, *Rheginus*, celui de Léontin, *Léontinus*, & celui de Samos, *Samius.* De-là eft venu qu'il a créé un Statuaire qu'il nomme *Léontius.* (pag. 821. tom. 14. de l'Encyclopédie.) Nous verrons ailleurs qu'une femblable inadvertence lui a fait produire un Peintre qu'il appelle *Démon.* C'étoit bien affez que du Pinet eût fait ces deux fautes; un habile homme ne devoit pas les répéter: à la bonne heure fi c'étoit un Artifte. Il eft vrai que dans plufieurs éditions, on trouve *Léontius;* mais il faut fe conformer aux meilleurs qui ont *Léontinus:* dans le 18e. fiecle on leur doit la préférence. Les Notes du Pere Hardouin fur ce paffage, fuffiroient pour fe déterminer.

6°. Lysippe de Sicyone, selon Duris, n'a pas eu de maître; Cicéron au contraire assure qu'il en eut un. Mais on convient qu'il étoit d'abord ouvrier en airain, & qu'une réponse du Peintre Eupompus l'enhardit à étudier la Sculpture. Car Lysippe lui ayant demandé, quel étoit celui des Anciens dont il devoit suivre la maniere; il répondit, en lui montrant une multitude d'hommes, que c'étoit la nature même, & non pas l'Artiste qu'il falloit imiter. Il étoit très-fécond, & c'est, comme nous l'avons dit, celui de tous les Statuaires qui a fait le plus d'ouvrages. De ce nombre étoit un homme au bain, qui se frotte, & que M. Agrippa avoit consacré devant ses bains: il plut tant à l'Empereur Tibère, que malgré qu'il eût bien su se modérer dans les commencemens de son regne, il ne put résister à la tentation de l'enlever, & de le faire mettre dans sa chambre à coucher, ayant substitué une autre figure à sa place; mais l'obstination du peuple étoit si forte, qu'il demanda à grands cris dans l'amphithéâtre, que ce baigneur fût replacé: l'Empereur, quelque attaché qu'il y fut, le fit remettre à sa place. Lysippe est encore célebre par la statue d'une joueuse de flutte dans l'yvresse, par des chiens & une chasse, & sur-tout par un Quadrige, sur lequel est le

ſoleil tel que les Rhodiens le repréſentent. Il fit auſſi beaucoup de ſtatues d'Alexandre le Grand, à commencer dès l'enfance de ce Prince. Néron, charmé de la beauté d'une de ces ſtatues, la fit dorer. Mais le prix que la dorure y avoit ajouté, ayant fait perdre les fineſſes de l'art, on enleva l'or; & malgré les hachures & les cicatrices qu'il a laiſſées, on l'eſtime davantage telle qu'elle eſt, que dorée (*x*). Il a fait auſſi un Epheſtion, l'ami d'Alexandre, que quelques-uns attribuent à Polyclète, quoiqu'il ait vécu près de cent ans auparavant; une chaſſe d'Alexandre, qui eſt conſacrée à Delphes; à Athènes, un ſatyre. Il a fait un grand nombre de ſtatues d'Alexandre & de ſes amis, dans leſ-

(*x*) Mr. de Caylus a pris cela pour un grand trait de connoiſſeur; il auroit pu voir que c'eſt uniquement un récit d'Hiſtorien. Pline ne dit pas qu'il trouve cette figure plus précieuſe depuis qu'elle eſt dédorée: il dit, *on la trouve plus précieuſe telle qu'elle eſt; pretioſiorque talis exiſtimatur.* Puiſqu'il fait mention de cette augmentation de valeur, il doit en rapporter la cauſe, & il n'y manque pas, en diſant que la dorure avoit fait perdre les fineſſes du travail: c'eſt l'opinion publique que Pline rapporte ici, comme dans pluſieurs autres endroits; il ſemble que chacun en peut dire autant ſans être connoiſſeur.

quelles il a parfaitement exprimé la ressemblance : après la conquête de la Macédoine, Metellus les fit transporter à Rome. Il a fait aussi des Quadriges de plusieurs especes. On dit qu'il a beaucoup enrichi la Statuaire, en donnant de la légereté aux cheveux, en faisant les têtes plus petites que les anciens, & les corps plus sveltes & moins charnus; ce qui fait paroître ses figures plus longues. Le latin n'a pas de mot pour exprimer *Symmetria* (*y*) qu'il ob-

---

(*y*) C'est aux Savans qu'il appartient de raisonner sur la latinité de Pline. Notre partage à nous autres ignorans, est de proposer nos doutes avec modestie, afin qu'on ne nous accuse pas de vouloir enseigner le latin à Pline. Nous ne voulons que nous instruire, entendre cet Auteur, & demander pourquoi il se plaint que le latin n'a pas de mot pour exprimer celui de *Symmetria*. Nous croyons appercevoir dans cet aveu une contradiction, parce que la signification que Pline donne ici à *Symmetria*, est précisément celle de *Proportion*, & que *Proportio* est un mot latin dont il se sert fort à propos, pour dire ce qu'il fait signifier ici au mot *Symmetria*.

Un Savant répond & instruit en deux mots; mais un ignorant n'a pas si-tôt fait, quand il propose des questions. Ainsi je mettrai dans les miennes toute la longueur qui me convient. J'en avertis, afin que ceux qui craignent l'ennui, n'achevent pas la lecture de cette note.

ſerva très-exactement, en changeant, par un art nouveau & inconnu, les tailles quarrées des

---

Plaute a employé le mot *commenſus* quand il a dit, *omnes porticus ſumus commenſi.* Cicéron s'eſt ſervi de *commetiri*, & l'un & l'autre dans le ſens de meſure des diſtances. Vitruve, antérieur à Pline, & qui trouvoit le mot dans ſa langue, a dit, *membra ſuos habent commenſus proportionis*; & par ce mot, il entendoit les meſures, les proportions ſur leſquelles ſe régloient les anciens Peintres & Statuaires dans leurs ouvrages. Il entendoit auſſi la correſpondance, l'analogie des diverſes parties d'un édifice. Nous demandons ſi Pline n'auroit pas pu ſe ſervir d'un mot qui étoit latin dès le tems de Plaute, & qui avoit été employé récemment par un Artiſte qui en connoiſſoit bien la ſignification? Mais peut-être que du tems de Vitruve, 180 ans après Plaute, ce mot avoit déja vieilli, & qu'il n'étoit plus que technique. Cette raiſon devoit-elle empêcher Pline de l'employer. lorſqu'il parloit d'un *Art?* Nous propoſons toujours modeſtement nos doutes.

Pline s'eſt beaucoup ſervi de l'ouvrage de Vitruve, & même de ſes propres termes; il croyoit d'ailleurs que Cicéron ſavoit le latin. Pourquoi a-t-il été plus difficile que Cicéron & que Vitruve? Il dit, livre 35, en parlant de Protogènes, *adjecerit parvulas naves longas in iis quæ pictores* parerga *appellant.* Ce mot, que Pline regarde ici comme technique, dont Plaute & Quintilien ſe ſont ſervis, qu'il auroit pu rendre par *acceſſio*, *corollarium*, *appendix*, lui a ſemblé trop

anciens; il disoit ordinairement, que ses pré-

---

intelligible, pour qu'il fût néceſſaire de le traduire.

Voici encore quelques doutes. On ſeroit tenté de croire que Pline auroit pu rendre le mot *Symmetria* par celui de *Congruentia*, dont il ſe ſert ailleurs dans le ſens de *Symmetria*, & qui répond à ἐφαρμονὴ, *Harmonie*, rapport général des parties d'un tout enſemble, & que ſon neveu emploie pour ſignifier la proportion des différentes parties d'une ſtatue. Peut-être auſſi que *convenientia*, employé par Cicéron, pour exprimer les rapports, la convenance des parties d'une même choſe, n'auroit pas été à rejetter. Le mot *competentia* dont Aulu-Gelle s'eſt ſervi près de 100 ans après Pline, n'étoit peut-être pas encore reçu.

Voici mes dernieres queſtions. *Symmetria* eſt composé de σύν, *enſemble*, & de μέτρον, *meſure*; lequel mot ainſi composé, ſignifie, meſure relative des différentes parties. L'un & l'autre Pline, Cicéron, Plaute, Vitruve, & tous les Ecrivains latins, ont exprimé cette idée par un terme latin. Je demande pourquoi Pline le Naturaliſte ſe plaint que la langue latine n'a pas de mot pour rendre le Συμμετρια des Grecs? C'eſt dommage que ce mot n'ait pas obtenu chez les Latins le même privilege que *parerga*, *toreuta*, & pluſieurs autres mots grecs qui n'avoient pas beſoin d'être traduits. C'eſt auſſi dommage que *Commodulatio* n'ait pas paru latin à Pline, car il eſt préciſément la traduction de *Symmetria*. En muſique, en peinture, en ſculpture, comme en architecture, *Commodulatio*

signifie également la justesse, la proportion, la convenance, le rapport qui se trouve dans toutes les parties.

Si le Pere Hardouin ne m'eût pas mis sur la voie, je n'aurois jamais osé produire ces doutes sur un terme qui, à ce qu'on pourroit croire, ne me regarde pas. Cependant, comme j'ai eu plus d'une fois occasion d'examiner Pline sur le mot de *Proportion* & sur celui de *Symmétrie*, cette note est le fruit des recherches qu'il m'a fallu faire. Je la soumets aux Savans, & je demande pardon aux autres de les avoir un peu ennuyé, s'ils ont eu le courage de lire jusqu'ici. Mais l'article *Symmetria* dans l'Encyclopédie, les en dédommagera; il est bien fait, & moins long que cette note. On peut aussi voir le *Thesaurus latin linguæ* de Gesner, au mot *Symmetria.* Ce Savant trouve si bien Pline en défaut sur ce point, qu'il rapporte plusieurs exemples contre son opinion, & qu'il le cite lui-même, sans égard au *non habet latinum nomen Symmetria*, dont il ne parle seulement pas. Si l'on veut trouver de l'érudition sur le mot *Symmetria*, on doit consulter Junius *de pictura veterum*, l. 3, c. 2. Si j'eusse vu cet Auteur avant d'avoir fait ma note, elle m'eût couté moins de peine. Je lis dans le manuscrit de Pétersbourg, *commensuratio* écrit de la même main, au-dessus de *Symmetria*, mais en plus petits caractères. Il y auroit donc fort longtems qu'ici Pline auroit été convaincu d'erreur. Mr. Brotier se contente de

étoient, & lui tels qu'ils paroissoient être (z). Aussi voit-on dans ses ouvrages une élégance, une finesse qui lui étoient propres, & qu'il a observées jusques dans les moindres parties.

7°. Il laissa des fils & des éleves qui ont été d'habiles Artistes, Dahippe & Bédas; mais surtout Euthycrate, quoique celui-ci s'attachât plu-

---

dire sur ce mot: *Bene Plinius. Nec enim commensus aut commodulatio eamdem vim habent.* Ces deux ou trois mots n'ont pas assez de force pour résoudre la question; c'est pourquoi je prie le lecteur de compter Junius, Gesner, le P. Hardouin, Plaute, Aulu-Gelle Pline le jeune, Vitruve, & même Cicéron, au nombre des hommes qui entendoient aussi le grec & le latin.

(z) Si les prédécesseurs de Lysippe, en faisant leurs statues quarrées, c'est-à-dire courtes, faisoient *les hommes tels qu'ils étoient*, *quales essent homines*, il en résulteroit, que dans la Grèce les hommes ressembloient, pour la plûpart, à Vespasien, *vir staturæ quadratæ*, & qu'il n'y en avoit pas qui fussent de stature élégante, ce qui n'est pas facile à croire: il en résulteroit encore que Lysippe n'auroit pas parlé en Artiste éclairé. Au lieu de ce qu'on lui fait dire ici, il a dû penser & dire que ses prédécesseurs copioient sans choix, sans principes, la nature commune & telle qu'ils la voyoient dans le premier individu qu'ils rencontroient; que pour lui, il faisoit les hommes de la forme & de la proportion la plus noble, la plus élégante,

tôt à la préçision de son pere qu'à son élégance, & qu'il préférât le genre austere à l'avantage de plaire par une maniere agréable. C'est pourquoi il a très-bien exprimé l'Hercule à Delphes, Alexandre, le chasseur Thespis, les Muses de Tespie, un combat de cavalerie, la

---

& tels que le naturel les offre dans les tailles avantageuses..

Cette maniere de figures quarrées pratiquée avant Lysippe paroitroit revenir, en quelque sorte, à celle introduite par le Brun dans notre école, & longtems suivie par une foule de nos Artistes, qui saisissant mal l'antique, Michel-Ange, le Carrache & le Brun lui-même, disoient aux éleves: quand vous copiez la nature, ne faites pas ce que vous voyez; souvenez-vous de l'Hercule & du Laocoon; faites de gros muscles aux bras, de gros molets quarrés aux jambes, des mamelles bien cernées, bien découpées, les dentelés bien prononcés, bien arrondis. (Nous exceptons Puget & le Sueur, qui malheureusement ne firent pas secte.) Mais François le Moine, Carle Vanloo, Bouchardon, parurent. Alors on a dit: commencez par bien voir les beautés & les vérités du naturel, & à les rendre avec grace; rectifiez ensuite ses défauts par l'étude des grands Maîtres, & les principes sublimes du plus bel antique. L'art se monta si bien sur ce systême vrai, qu'il ne fut plus permis de faire de belles figures de pratique, & que celui qui s'en

ſtatue de Trophonius près de l'oracle, plusieurs Médées ſur des quadriges, un cheval muſelé; & des chiens de chaſſe.

8°. Il eut pour diſciple Tiſicrate de Sicyone, mais qui s'attacha davantage aux principes de

---

aviſeroit, ſeroit ſifflé. Sifflerons-nous donc le Brun & les habiles gens de ſon école? Non: mais nous diſtinguerons cette pratique fauſſe & maniérée, & nous ne balancerons pas à la blâmer, quelques recommendables que ſoient d'ailleurs les ouvrages où elle ſe trouve, d'autant que les objets d'imitation, qui ne reſſemblent pas à la belle nature, ſont blâmables.

Mais ce n'eſt pas préciſément des formes particulieres, ni du caractere du deſſein dont il eſt queſtion dans le paſſage que j'examine, & je n'ai fait cette légere excurſion ſur notre ancienne école, que pour mieux marquer ma reconnoiſſance aux maîtres qui nous ont le plus éclairés dans une partie ſi eſſentielle à l'art. Il ne s'agit dans le paſſage de Pline, que de têtes plus petites, de corps plus légers, moins charnus, & de figures qui paroiſſoient plus longues que celles des prédéceſſeurs de Lyſippe; ce qui n'eſt pas préciſément le contraire des muſcles quarrés, mais ce l'eſt des tailles quarrées & communes. Le mérite principal de Lyſippe fut donc d'avoir ſu franchir l'imitation ſervile de la nature commune; d'avoir développé dans ſes ſtatues ce qui plait tant; ce qui remue l'ame ſans répugner aux vérités naturelles; ce qui en paroiſſant

Lyſippe; en ſorte qu'on a de la peine à diſtinguer la plupart de leurs ſtatues, comme le veillard de Thèbes, le Roi Démétrius, Peuceſte qui ſauva la vie à Alexandre, & qui fut bien digne d'être repréſenté par un auſſi habile maître.

---

s'éloigner de la ſcrupuleuſe exactitude, ne ſe rapproche que davantage de la vérité & de la beauté du premier ordre. Il y a des nuances dans Pline qu'il faut ſaiſir avec juſteſſe, ſans quoi l'on riſque de prendre aiſément le change ſur ſes idées. C'eſt peut-être là une des cauſes que tant d'habiles gens ne l'ont pas entendu. C'eſt donc par du travail, comme auſſi par plus de connoiſſance qu'il n'en avoit lui-même du ſujet qu'il traite, que nous parviendrons à l'entendre, & qu'ainſi nos obſervations pourront ne pas portet à faux.

Ce ſeroit mal entendre Pline que de croire avec Mr. Winckelmann, que par *ſtatura quadrata* il ait voulu dire un deſſein, un contour *quarré* ou *angulaire.* Pline ſavoit & écrivoit trop bien ſa langue pour faire cette mépriſe, & pour ne pas connoître un mot propre qui ſignifiât le caractere du deſſein, le trait, le contour. Il venoit de dire dans cette même ſection N°. 2, en parlant d'une figure de Polyclète, *lineamenta artis ex eo petentes, velut a lege quadam,* ils en étudient le *deſſein* comme la regle de leur art.

Suétone dit de Veſpaſien, (c. 21.) *ſtatura fuit quadratâ compactis firmiſque membris, vultu veluti nitentis. Il avoit la taille médiocre, les membres ra-*

9°. Les Artistes qui nous ont conservé dans leurs écrits ce que je rapporte (*a*), font aussi les plus grands éloges d'un Téléphane de Phocée, qu'on ne connoît point d'ailleurs; parce qu'ayant

---

massés & vigoureux, le visage semblable à celui d'un homme qui fait des efforts. Il est probable que Mr. Winckelmann n'avoit point ce passage présent à l'esprit, quand sa préoccupation lui faisoit donner un sens des plus faux aux paroles de Pline; mais comment a-t-elle eu assez de force pour lui faire entièrement oublier ce qu'il avoit appris dans sa jeunesse? Ses Auteurs latins & ses dictionnaires lui avoient enseigné, que le mot *quadratus*, appliqué à la taille des hommes ou des animaux, signifie ordinairement une taille médiocre, renforcée, & jamais un contour, un dessein quarré. Voici ses paroles. *Il est vraisemblable, & l'on doit juger d'après quelques passages des anciens écrivains, que le dessein de ce grand style n'étoit pas exempt de roideur,* (de lignes droites) *& que les contours formoient par là des angles; ce qui paroît être indiqué par le mot* quarré, *Plin.* l. 34, c. 9. (*Hist. de l'Art*, p. 224, de l'allemand.)

(*a*) Que pourroit dire ici la Pliniomanie? Voudroit-elle encore nous crier que Pline n'a pas copié les meilleurs jugemens qu'il produit sur les productions des beaux arts? Je ne sais s'il s'attendoit à être apprécié quelque jour: mais je suis sûr qu'il ne s'imaginoit pas, que des hommes qui savent lire, écrire &

vécu dans la Thessalie, ses ouvrages y sont restés inconnus. Cependant ils se réunissent pour le comparer à Polyclète, à Myron, à Pythagore; & parmi ses ouvrages, ils font l'éloge d'une La-

---

raisonner, voudroient le faire passer, contre son témoignage propre, contre son aveu même, pour ne devoir qu'à lui ce que nous lisons d'exact dans ce qu'il dit de la peinture & de la sculpture. Quand un Ecrivain expose des faits, des vues, des jugemens sur quelque art que ce soit, & qu'il déclare avec candeur que *ce qu'il rapporte est puisé dans les Ecrits des Artistes*, il semble qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux. Nous verrons pourtant, dans la suite de ces notes, jusqu'à quel point on a voulu les fermer à ceux qui ne lisent pas Pline dans sa langue, & même (ce qui est plus hardi, plus singulier) à ceux qui peuvent le lire & l'entendre.

Mr. Poinsinet fait disparoître, dans sa traduction, le mot *artifices* de la place où il doit être, & le forge pour le mettre où Pline assurément ne devoit pas le placer. Cette parcelle de la traduction de Mr. Poinsinet, est assez particuliere pour la joindre au texte de Pline. *Artifices, qui compositis voluminibus condidere hæc, miris laudibus celebrant, & Telephanem Phocæum, ignotum alias, quoniam in Thessaliâ habitaverit, ubi latuerint opera ejus: alioqui suffragiis ipsorum æquatur Polycleto, Myroni, Pythagoræ*, &c. Voyez si ce latin aisé correspond bien exactement à la traduction que voici. " Ceux qui ont écrit sur la vie

risse, d'un Spintharus, Athlête victorieux (*b*) & d'un Apollon. D'autres pensent que son séjour en Thessalie, ne fut point la cause de son obscurité, mais de ce qu'il avoit consacré tous ses travaux à Xerxès & à Darius.

10°. Praxitèle plus heureux dans le marbre, y fut aussi plus célebre; il a cependant fait de très-beaux ouvrages en bronze: un enlevement de Proserpine, une Cérès qui ramene sa fille, un Bacchus, une yvresse personnifiée par un satyre devenu célebre, & que les Grecs surnomment *Periboëtos* (*c*). Les statues qui étoient

„ & les ouvrages des grands Artistes, couvrent de „ louanges Téléphane de Phocée, inconnu d'ailleurs, „ parce qu'il habitoit en Thessalie, où ses ouvrages „ sont demeurés cachés. Du reste, ces Ecrivains ne „ craignent point de l'égaler à Polyclète, à Myron & „ à Pythagore". Si c'étoit un crime aux Artistes qui ont écrit de l'art, d'en avoir écrit, encore faudroit-il en user comme Pline, & le dire, attendu qu'il ne faut jamais défigurer l'histoire, pas même celle de l'art. J'aurois voulu pouvoir dire ici de Mr. Poinsinet, *miris laudibus celebrandus.*

(*b*) *Pentathlus*, Athlète qui avoit remporté le prix dans les cinq jeux de la Grece, la lutte, le pugilat, le disque, le saut & la course.

(*c*) Le fameux.

devant le temple de la Félicité, sont aussi de lui, ainsi qu'une Vénus, qui fut brûlée avec le temple sous le regne de Claudius : cette figure égaloit sa Vénus de marbre si fameuse dans tout le monde. Il a fait aussi une femme qui entrelasse des couronnes, une vieille mal propre, & un esclave portant du vin ; les Tyrannicides Harmodius & Aristogiton, statues que Xerxès, roi de Perse, avoit enlevées, & qu'Alexandre, après la conquête de la Perse, rendit aux Athéniens ; un jeune Apollon guettant avec une fléche un lézard qui se glisse près de lui, & qu'on appelle du mot grec Sauroctonos (*d*). On voit aussi de lui deux figures qui ont deux expressions différentes, une matrone qui pleure, & une courtisane qui exprime la gaité. On croit que celle-ci est Phryné, & l'on prétend découvrir en elle tout l'amour de l'Artiste, & dans son air, la récompense d'une courtisanne (*e*).

(*d*) Tueur de lézard.

(*e*) Je crois que la *récompense* exprimée dans le rire de Phryné, demande une explication, & que ce mot signifie le Cupidon que Praxitèle avoit donné à la courtisanne. Que l'Artiste ait plus ou moins réussi dans cette expression, qu'il y ait même pensé, c'est ce qu'on ne peut pas assurer. Mais il est certain que Pline diroit

11°. Une autre statue fait honneur à la bonté de son cœur : car il a fait le conducteur du quadrige de Calamis, afin qu'on ne crut pas que celui-ci eut moins bien réussi dans la figure

---

fort spirituellement ce que l'Artiste auroit fait ou dû faire. Je sais qu'on peut entendre autrement ce passage, & dire qu'on découvroit dans l'air voluptueux de Phryné le plaisir qu'elle avoit donné à son amant, pour le récompenser de son amour. J'avoue que si j'ai plus de goût pour l'autre sens, c'est qu'il offre un intérêt historique, & qu'il renferme peut-être une idée plus ingénieuse. Mais je soumets cette opinion aux Savans, & suis loin de vouloir prêter ma pensée à Pline ; on m'appelleroit Commentateur. Voici le texte : *Hanc putant Phrynem fuisse, deprehenduntque in ea amorem artificis, & mercedem in vultu meretricis.* Ceci n'est après tout que du bel & bon esprit, attendu qu'on n'étoit pas sûr que la statue représentât Phryné : *putant*, *on croit*.

On vient de voir dans la traduction, *un esclave portant du vin*, & le mot du texte est *Œnophorum*. Si cette statue, enlevée par le Roi de Perse, est la même que Thémistocle voulut renvoyer à Athènes, il y a bien de l'apparence que Pline se trompe, & qu'il devoit dire *hydrophoron*, *qui porte de l'eau*. Voici le fait comme Plutarque le rapporte. " Thémistocle étant " arrivé à Sardis.... vit dans le temple de la mere des

d'homme que dans les chevaux. Ce même Calamis a fait encore d'autres quadriges & des chars à deux chevaux, genre dans lequel il fut toujours sans égal. Mais qu'on ne croie pas qu'il fut inférieur à représenter les hommes (*f*); il

---

„ Dieux la petite Hydrophore ; c'étoit une statue de „ bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit „ l'intendance des eaux à Athènes, il avoit fait faire „ des amendes de ceux qui les détournoient par des „ canaux patriculliers, & qu'il avoit consacré dans un „ temple". (Vie de Thémistocle.) Le Pere Hardouin, Mr. Poinsinet & Mr. Brotier n'ont pas fait cette observation que je crois juste : je la dois à Mr. Dacier. Je ne sache pas en effet qu'on ait pu bien juger que ce fut du vin plutôt que de l'eau que cette figure portoit, à moins que ce n'eût été par la forme du vase, & que l'Artiste y eût observé le costume. Cependant, il me sembleroit que le trait historique pourroit décider la question, & l'emporter sur une tradition populaire, qui peut-être eut cours à Athènes.

(*f*) Praxitèle fit ce conducteur de char, afin qu'on ne crut pas que Calamis eût moins bien réussi dans la figure d'homme que dans les chevaux ; cependant Calamis n'étoit pas moins habile à représenter les hommes que les chevaux : voilà le raisonnement de Pline. Pourquoi donc Praxitèle vouloit-il sauver du blâme un Artiste qui n'étoit pas dans le cas d'en méri-

n'y a point d'Alcmène plus célebre que la sienne.

12°. Alcamène, éleve de Phidias, a travaillé aussi le marbre; & il a fait en bronze un Athlète, qu'on appelle *Encrinomenos* (*g*). Aristide,

---

ter? Un Artiste qui *fut toujours sans égal* dans les deux genres; puisqu'il n'étoit pas moins habile à représenter les hommes que les chevaux? Il semble que la contradiction est décidée. Connoisseur ou non, Compilateur ou non, ne doit-on pas raisonner juste?

Cependant je suis loin de vouloir ôter à Pline un sentiment honnête, & je vois avec plaisir que, rapportant un trait honorable pour un Artiste, mais qui pouvoit nuire à la gloire d'un autre, il a pris soin de mettre cette gloire à couvert, en avertissant que la générosité de Praxitèle ne doit pas faire prendre une idée désavantageuse des talens de Calamis. C'est dommage que la contradiction ne fasse qu'un avec l'éloge. Elle y est d'autant plus identifiée que ce Calamis, qui fut toujours sans égal dans la représentation des chevaux, n'étoit pas inférieur non plus dans celle des hommes. Donc il y fut *toujours* sans égal; donc les Phidias & les Euphranor, qui furent aussi sans égaux, qui l'emporterent sur tous les autres, ne sont chez Pline que des phrases, des manieres de parler qui ne doivent pas tirer à conséquence.

(*g*) Le préférable.

éleve de Polyclète, a fait des chars à quatre & à deux chevaux. On estime la Lionne de Tisicrate. Une courtisanne de ce nom, joueuse de lyre, & qui étoit dans l'intimité d'Harmodius & d'Aristogiton, souffrit la torture jusqu'à la mort, sans découvrir leur complot de tuer les tyrans. Les Athéniens voulant honorer sa mémoire, sans qu'on pût cependant leur reprocher d'avoir célébré une courtisanne, firent exécuter la figure de l'animal dont elle portoit le nom; & pour faire comprendre la cause de cet honneur, ils ne voulurent pas que l'Artiste fit de langue à cette représentation (*h*).

(*h*). Mr. de Jaucourt a fait à l'occasion de ce Statuaire, une petite méprise. Il a dit au quatorzieme tome de l'Encyclopédie, pag. 828. *Tisicrate*, *chargé de cet ouvrage*, *s'en acquitta d'une façon glorieuse*; & il ajoute: *j'ai pour garans Pline*, l. 34. ch. 8. *Hérodote & Thucydide*. 1°. Pline ne dit rien de *la façon glorieuse* dont Tisicrate s'acquitta de cette statue, puisqu'en effet l'invention ne lui appartenoit pas, & qu'il exécutoit seulement ce qu'on lui avoit prescrit; il n'avoit donc pour lui que l'exécution; Pline dit que la statue étoit estimée, *laudatur*. 2°. Hérodote ni Thucydide ne parlent ni de *Tisicrate*, ni de *Leæna*, ni de la *Lionne* qui la représentoit. Mais

13°. Bryaxis a fait Esculape & Seleucus (*i*); Bédas, un homme qui adore: Batton, un Apollon & une Junon qui sont à Rome dans le temple de la Concorde.

---

le Dictionnaire de Moréri, article *Léene*, cite *Pline*, l. 34, ch. 8. *Hérodote* & *Thucydide*, ce qui est entiérement conforme à Mr. de Jaucourt. Cependant, si j'avois à citer quelqu'Auteur sur le fait de *Laena*, je préférerois Pausanias, l. 1, ch. 23. & Plutarque, *du trop parler*, ch. 7. je les préférerois, dis-je, à Hérodote & Thucydide qui n'en parlent pas, si je voulois choisir mes *garans* & passer pour un Ecrivain exact.

(*i*) Le Pere Hardouin souhaiteroit dans sa Note sur ce passage, qu'on lût *Æsculapium & salutem*; il peut avoir raison. Il rapporte des autorités qui feroient croire que cette leçon feroit la vraie. Hygia, fille d'Esculape & Déesse de la santé, devoit naturellement accompagner le Dieu de la Médecine, & quand on le représentoit, elle y convenoit mieux que *Seleucus*. Ainsi Pline aura dit, *Æsculapium & salutem*, ou bien *& Hygiam*, comme il dit ailleurs, *Æsculapium & Hygiam*, *Æsculapio*, *Hygiâ*; mais *salutem* prêtoit davantage à la méprise d'un copiste, qui pouvoit en faire aisément *Seleucum*. Pausanias rend ceci fort clair. Dans sa langue, il ne devoit pas dire *salutem*: & voici ce qu'il dit: τοῦ δὲ Ἀσκληπίου ἄγαλμα Βρύαξις καὶ αὐτὸ, καὶ τὴν Ὑγείαν ἐποίησεν. *Bryaxis a fait la*

14°. Ctéfilas a fait un homme bleffé & mourant, dans lequel on peut voir ce qui lui refte encore à vivre; il a fait auffi une ftatue de

---

ftatue d'Efculape & celle d'Hygia. C'eft ainfi qu'on avoit coutume de les repréfenter, c'eft-à-dire, enfemble.

Mr. Brotier n'avoit pas fait attention au paffage de Paufanias, lorfqu'il a dit, pag. 353, tom. 6, *il n'y a rien à changer ici, nihil ergo mutandum.* Fort bien; *fed eft obfervandum.* Quand Pline dit plus loin, qu'Ariftodème fit la ftatue du Roi Seleucus, quel rapport peut-il y avoir avec le groupe d'Efculape & Hygia fait par Bryaxis? la citation *Seleucus rex* eft donc parfaitement oifeufe. Je fuis fâché d'avoir par fois raifon: Mr. Brotier m'a appellé, je dois me préfenter; mais toujours fans humeur.

Tant d'autres fe trompent, qu'en vérité Mr. Brotier eft ici fort excufable. Entre une infinité d'exemples, celui que je vais rifquer de produire, mérite peut-être quelque attention. Il fembleroit que depuis plufieurs années, on foit convenu de fe méprendre fur ces trois mots de Suétone: *qualis artifex pereo!* On veut qu'il s'agiffe là d'un *Muficien:* (on pourroit y comprendre auffi la déclamation, la peinture, la fculpture, dont Néron fe glorifioit encore) mais ne feroit-ce pas plutôt d'un *libitinaire* dont il feroit ici queftion? Il paroît que le fujet y conduit naturellement. En effet, Néron commande fa foffe, en donne la mefure prife fur celle

l'Olympien Periclès (*k*), digne de son surnom. Cet art est admirable, en ce qu'il rend les hommes célebres plus célebres encore. Céphissodote a fait, dans le port d'Athènes, une

---

de son corps, devient, en un mot, l'ordonnateur de ses propres funérailles ; il étend même la fonction de ce qu'en France on appelle *juré-crieur*, mais il ne met pas la main à l'ouvrage. C'est pourquoi Suétone dit *artifex*, & non *opifex* ; terme qui iroit jusqu'à désigner celui qui creuse la fosse, le *fossoyeur*. L'Architecte qui dirige, qui ordonne un édifice, est *artifex*, *artiste* ; le tailleur de pierre est *opifex*, *ouvrier*. Mais dans l'idée de Néron, l'ordonnateur d'une fosse où va pourrir un cadavre, est un homme qui exerce un état vil & humiliant. Chez les Romains, l'office du libitinaire étoit de présider aux soins d'enterrer ou de brûler les morts. Ainsi je crois entendre le monstre enfin aterré, dire encore en mourant : *Maître du monde entier, il n'y a qu'un instant, le sort pour achever de briser mon orgueil me réduit, en périssant, à boire, avec la main, l'eau croupie d'une mare*, hæc est Neronis decocta, *& aux viles fonctions d'un libitinaire.* Qualis artifex pereo ! *dans quel mêtier je meurs !* Je n'en soumets pas moins cette interprétation à qui voudra la réfuter.

(*k*) Mr. de Jaucourt a commis sur ce passage une faute assez singuliere. Voici ce qu'il dit en parlant de Panænus, Encyclop. tom. 12, p. 262. *Phidias son frere*,

Minerve d'une beauté ſurprenante, & un Autel dans le temple de Jupiter conſervateur, au même port; peu d'ouvrages lui ſont comparés.

Canachus

---

ce Sculpteur ſi célebre, avoit auſſi exercé l'art de la peinture; il avoit peint dans Athènes l'Olympien, c'eſt-à-dire, Périclés. Olympium Periclem, dignum cognomine, *pour me ſervir des termes de Pline.* Hiſt. nat. l. 34, c. 7. Voilà bien, à la vérité, quelques-uns des termes de Pline; mais voici ſa phraſe entiere: *Cteſilaus (fecit) vulneratum deficientem, in quo poſſit intelligi, quantum reſtet animæ: & Olympium Periclem dignum cognomine.* Il ne s'agit pas là de *Phidias* dont Pline ne parle plus depuis longtems, mais de *Ctéſilas*, ce qui eſt un peu différent. Il paroît difficile de faire de ces ſortes de fautes, quand on lit Pline & qu'on ne copie pas Mr. de la Nauze. On ſera plus ſurpris encore, quand on lira dans le tome 14, pag. 818, à l'article du Statuaire *Ctéſilas*, que, dans ce même paſſage, il s'agit de ſculpture, & non de peinture; de *Ctéſilas* & non de *Phidias*; & que Mr. de Jaucourt y rapporte les mêmes paroles de Pline dans un ſens contraire, qui eſt le vrai.

Ce paſſage n'eſt pas plus heureux en Italie. L'Auteur de l'*entuſiaſmo*, Milan 1769, écrit qu'il y eſt parlé du Gladiateur mourant que nous avons, & il dit: *Il Gladiator moribondo di Cteſila fu però meſſo da Plinio ſopra tutte le più ſtupende opere dall' an-*

Canachus a fait dans le Didymée (*l*), en bronze d'Ægine, un Apollon nud surnommé *Philésius* (*m*). Il a aussi fait un cerf suspendu sur ses jambes, de maniere qu'on peut passer un fil dessous, parce que les pinces & le talon mordent successivement le sol; en sorte que la pression de l'une fait ressauter l'autre (*n*). Il a fait

---

tiquita, pag. 138. Malheureusement c'est d'une figure de bronze que parle Pline, & qu'il ne met pas *au-dessus de tous les plus étonnans ouvrages de l'Antiquité*: le Gladiateur mourant est de marbre, comme on sait. On ne s'attend pas à de pareilles rencontres de la part d'un Italien. Mais enfin quand des Littérateurs, des Savans, des Académiciens font de ces sortes de méprises, sont-elles plus pardonnables chez eux que chez un Artiste à qui il peut arriver d'en faire autant?

(*l*) Temple d'Apollon, surnommé *Dydimeus*, où avoit été l'Oracle des Branchides, prêtres du temple de ce Dieu.

(*m*) L'aimable.

(*n*) *La charmante Catin* fait au moins le tour de la chambre; mais un cerf sautillant à ressorts, sans changer de place; que cela est beau! que cela est digne de passer à la postérité! il falloit nous dire si ce cerf étoit bien fait, & non pas seulement qu'il sautilloit: mais il est toujours bon de savoir que

aussi des enfans conduisant chacun un cheval. Chæréas a fait Alexandre le Grand & son pere Philippe.

15°. Désilas a fait un Doriphore (*o*) & une Amazone blessée. Démétrius a fait une Lysimacha, qui fut soixante-quatre ans prêtresse de Minerve; une Minerve appellée *Musique*, parce que les serpens de sa Gorgone retentissent au son de la lyre. Il a fait aussi l'écuyer Simon qui le premier a écrit de l'équitation. Dédale (*p*) esti-

---

dans la 95e. Olympiade, 50 ans environ après Phidias, des Statuaires Grecs produisoient de pareilles amusettes. Il est bon de voir aussi que Pline les rapporte sans les apprécier.—Mais ce cerf étoit un ouvrage de méchanique :—c'étoit, si je ne me trompe, de la méchanique assez mal employée. L'Historien ne nous apprend ni l'usage, ni l'objet de cette production sautillante.

(*o*) Un homme armé d'une pique.

(*p*) C'est Dédale de Sycione. Pline ne parle pas de l'ancien Dédale Athénien, comme Sculpteur : il méritoit pourtant une place dans le catalogue de ceux qui ont commencé l'art. Cet Artiste avoit eu dans son tems une réputation étonnante : Diodore de Sicile n'en laisse aucun doute. *Dédale surpasse*, dit-il, *tous les hommes dans les ouvrages de la main, & surtout dans la Sculpture..... En effet, ses statues*

mé entre les Artistes qui ont fait des ouvrages en argille, a fait en bronze deux enfans au bain, qui se frottent. Dinomène a fait Prostésilas & le lutteur Pythodême.

16°. Il y a d'Euphranor un Paris estimé en ce qu'on y reconnoît tout ensemble, & le Juge des Déesses, & l'amant d'Hélène, & enfin le

---

étoient faites avec tant d'art, & imitoient le naturel de si près, qu'on a dit qu'elles étoient parfaitement semblables à des êtres vivans, qu'elles voyoient, qu'elles marchoient; en un mot, qu'elles avoient tous les mouvemens que l'on remarque dans l'homme qui vit & qui pense. Diod. l. 4. c. 31.

Il est vrai que Diodore met ces beaux éloges sur le compte de gens qui, jusques-là, n'avoient vu pour toutes statues que des buches mauffadement fabriquées. Il est vrai aussi que Platon a écrit dans son Dialogue *du Beau : Si Dédale revivoit, disent les Statuaires de nos jours, & qu'il produisit les ouvrages qui lui acquirent autrefois tant de réputation, il ne passeroit que pour un ignorant.* Mais cette ignorance n'étoit pas une raison pour notre Auteur de supprimer ce Statuaire, dont il parle ailleurs comme inventeur de plusieurs outils & comme Architecte, surtout ayant fait mention du Potier Dibutade & des premiers Peintres qui dégrossirent l'art. *Il est certain*, dit Pausanias, *que Dédale fit un assez long séjour*

meurtrier d'Achille (*q*). Il y a de lui une Minerve à Rome, qu'on appelle Catuliene; elle a été dédiée au bas du Capitole par Q. Lu-

---

auprès de Minos à Gnosse, pour y fonder une excellente école de sculpture. Il dit ailleurs: *Les ouvrages de Dédale sont grossiers, & ne présentent rien de beau à la vue; cependant ils portent un certain caractere de divinité.* Quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre de cet éloge, & que Platon ait mieux approché du vrai, il n'en est pas moins certain que Pline eût été plus exact, s'il eût fait mention de Dédale, comme fondateur d'une très-ancienne école de sculpture Mr. de Jaucourt dit, que ce Dédale vivoit 30 *ou* 40 *ans avant la guerre de Troye*, je ne sais sur quelle autorité. Mais puisqu'il travailla pour Minos, premier Roi de Crête, il devoit vivre 230 ans avant la prise de Troye.

(*q*) Si Euphranor avoit trouvé le secret merveilleux & perdu depuis, de donner à la fois à une statue trois expressions différentes, opérant en même tems, & dont chacune fût également claire pour le spectateur; il paroît que Pline a eu tort de ne pas appuyer davantage sur une circonstance si extraordinaire, pour faire sentir dans toute son étendue l'inconcevable talent de l'Artiste qu'il vouloit célebrer, ce qui en valoit mieux la peine que les détails qu'il a faits sur les raisins de Zeuxis & la ligne fendue en quatre par Apelles & Parrhasius.

tatius Catulus; & une figure du Bon-Succès, qui tient de la main droite une coupe, de l'autre une épi & un pavot: une Latone qui porte

---

Mais si les trois expressions, ou plutôt les trois idées renfermées dans le Paris, étoient marquées, non par des signes contradictoires & inalliables dans une même statue, & qu'elles ne le fussent que par des attributs qui rappellassent à ceux qui savoient son histoire, trois principaux traits de sa vie; comme, par exemple, s'il tenoit Hélene dans ses bras, ou que près d'elle, il lui exprimât son amour; si en même tems il tenoit une pomme & une flèche: on pouvoit aisément reconnoître l'amant d'Hélene, le juge des Déesses & le meurtrier d'Achille. En ce cas, Pline auroit dû faire mention de ces attributs. Alors tout le merveilleux se seroit évanoui; il ne seroit plus resté que le récit simple d'une ressource ordinaire de l'art pour caractériser une figure: l'emblême.

Vous plaît-il davantage de croire que ces trois expressions étoient rendues sur la physionomie de Paris? Je le veux bien, pourvu cependant que vous puissiez allier dans les traits d'un visage de bronze l'air judicieux, imposant, majestueux, à l'air charmant, passionné, galant, & à l'air cruel, fourbe & lâche. Mais prenez garde que rien de cela n'y manque, sans quoi on ne pourroit reconnoître le juge des Déesses, l'amant d'Hélene, & le meurtrier d'Achille, dans le visage de votre statue. Convenez que si Pline eût dit à

Apollon & Diane qu'elle vient d'enfanter; cette figure eſt dans le petit temple de la Concorde. Il a fait auſſi des quadriges & des chars à deux

---

quels ſignes on pouvoit reconnoître ces trois caracteres, il vous eût bien autrement ſatisfait.

Quand vous diriez qu'*Euphranor a pu trouver dans la nature un beau jeune homme en qui un vif penchant à la volupté décéloit une certaine fauſſeté du cœur*, vous diriez ce que font les Artiſtes en choiſiſſant un modele dont les traits & la phyſionomie répondent à l'expreſſion de leur ſujet. Mais vous n'auriez pas encore les trois expreſſions; celle de lâcheté vous manqueroit. Si vous ne demandiez *que l'aſſemblage de deux caracteres*, vous avoueriez qu'il vous en manque un troiſieme; & s'il vous échappoit de dire que *l'imagination de l'admirateur eſt diſpoſée à ſuppléer à ce qui manque*, on vous feroit deux réponſes. On vous diroit premiérement que par votre propoſition, vous ouvrez la carriere à toutes les fantaiſies qu'un cerveau déreglé voudroit enfanter; puis on ajouteroit qu'il ne *manque* rien au texte de Pline, & qu'il eſt trop clair pour s'y méprendre. En, effet *Euphranoris Alexander Paris eſt: in quo laudatur quod omnia ſimul intelligantur, judex Dearum, amator Helenæ, & tamen Achillis interfector*, ne laiſſe rien à faire à l'imagination, du moins pour la certitude que la ſtatue montroit les trois caracteres, le mot *intelligantur* s'y rapportant également. Mr. Poin-

chevaux; un Pluton d'une rare beauté; la Vertu & la Grèce, toutes deux coloſſales, & une femme en admiration & qui adore; un Alexandre

---

ſinet le penſoit ainſi, lorſqu'il traduiſit, *Euphranor eſt célebre par ſon Alexandre Paris, en qui il a ſû caractériſer le juge des trois Déeſſes, l'amant d'Hélene, & en même tems le meurtrier d'Achille.* Qui dit *caractériſer*, & qui ajoute *en même tems*, ne ſuppoſe pas que l'imagination dût s'exercer ſur la troiſieme expreſſion plus que ſur les deux autres. Voy. *Réflex. ſur la Peinture* par Mr. de Hagedorn, tom. 2. pag. 119.

Mais ſi rien de tout cela n'étoit le ſens de Pline, & que s'exprimant comme un homme qui veut qu'on diſe en regardant la ſtatue: voilà ce Paris qui jugea les Déeſſes, qui fut le raviſſeur d'Hélene, & qui tua lâchement Achille, toutes nos peines ſeroient en pure perte, & nous ſerions obligé de convenir que Pline ſe ſeroit exprimé en homme d'eſprit. Quand nous voyons, ſoit en Peinture, ſoit en Sculpture, la repréſentation d'un perſonnage dont nous ſavons l'hiſtoire, & que cette repréſentation eſt aſſez belle pour nous rappeller vivement celui qu'elle nous montre, & pour nous conduire aux principaux traits de ſa vie, ne diſons-nous pas: *voilà l'auteur de telles & telles actions?* Mais le ſot ou le froid ignorant pourroient ne voir que la repréſentation d'un individu. J'avoue que cette façon de voir n'a pas beſoin d'autant

& un Philippe ſur des quadriges (*r*). Eutychide a fait un Eurotas duquel pluſieurs ont dit que le travail étoit plus coulant que le fleuve même (*s*). On loue la Minerve & le roi Pyrrhus

---

d'imagination qu'il en faut pour appercevoir très-diſtinctement la lumiere du Tabor ſur le bout de ſon nez. Entre les différens moyens de connoître les hommes, celui de faire un ouvrage public, n'eſt pas à négliger. L'Artiſte trouvera dans cette connoiſſance des leçons pour la partie métaphyſique de ſon art, & qui pourront lui ſervir à diriger ſon enthouſiaſme, comme auſſi à l'élever au-deſſus de certaines obſervations bizarres, ou froidement calculées, qui ſont le triſte aſſommoir du génie. Qu'importe que ce ſoit de la part d'un eſprit ſolide & profond, ou de celle d'un ſot, puiſque les extrêmités ſe rapprochent.

(*r*) Il a certainement fait ces ſtatues après la mort d'Alexandre; 1°. parce qu'en vertu de l'édit d'excluſion pour tout autre que Lyſippe, il ne lui étoit pas permis de les faire pendant la vie du roi. 2°. Parce qu'Euphranor vivoit dans la 151e. Olympiade, comme je le prouverai ſur de bons témoignages, au livre ſuivant, à l'article de ce Peintre.

(*s*) Voilà de ces manieres de parler qui font dire que *Pline étoit un grand connoiſſeur.* Pluſieurs de ceux qui ont de trop fortes prétentions à la connoiſſance des arts ſans l'avoir effectivement, tenant le même langage qui eſt celui des gens d'eſprit, ont in-

d'Hégias, sa cavalcade d'enfans, & Castor & Pollux d'Hégésias, qui sont devant le temple

---

térêt de se persuader & de vouloir persuader aux autres que Pline étoit grand connoisseur. Ils font à-peu près ce raisonnement : *Pline a parlé des arts comme nous en parlons ; donc il étoit connoisseur : nous parlons des arts comme Pline en parle ; donc nous sommes connoisseurs.* Il ne faut point ôter au lecteur le plaisir de rétorquer cet argument.

Mr. de Jaucourt n'a pas lu Pline ici avec assez d'attention : il lui fait dire, *le travail de cette figure étoit encore plus coulant que les eaux de ce fleuve.* Pline a été plus modeste, & n'a rien pris sur lui ; il a écrit *plurimi dixere, bien des gens ont dit.* Quoique le style de Pline soit quelquefois dur, serré, obscur & sentant son déclamateur, il est cependant noble, vif, énergique, élégant & rempli de goût. Je trouve avec Mr. de Buffon *que Pline communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la Philosophie.* La seule lecture de Pline auroit suffi pour m'inspirer la hardiesse de l'examiner lui-même, n'eussai-je pas eu d'autres motifs. Quoique la Sculpture ne m'ait pas laissé tout le tems de m'appliquer entiérement à l'étude du latin, c'est-à-dire, à la lecture suivie & répétée des meilleurs Auteurs ; j'ose dire cependant que le projet de rectifier cette traduction, m'a conduit à plus de connoissance de la langue de Pline, &

de Jupiter tonnant; on voit dans la colonie de Parium, un Hercule fait par Isidore (*t*).

---

que je vois peut-être mieux à présent l'élégance & le goût de son style. Mais de l'élégance & du goût dans la diction, il n'en résulte pas plus de connoissance dans telle ou telle science, que d'une science acquise il ne résulte nécessairement du goût; observation qu'on auroit pu faire avant de conclure du beau style & de certaines manieres de s'exprimer de Pline, qu'il se connoît bien aux arts dont il parle, & dont par fois il dit des choses fort élégantes & fort justes.

(*t*) Je commence par transcrire ici la note de Mr. Poinsinet, pour justifier cet endroit de ma traduction, que je ne suis point d'avis de changer.

„ Isidore est ici le nom du propriétaire de l'Her-
„ cule de Parium, & non pas d'un Statuaire, comme
„ on l'a cru jusqu'ici; car ce n'est pas ici la place des
„ Artistes Grecs, dont le nom commenceroit par un
„ *iota*. D'ailleurs, dans toute cette liste, le nom du
„ Statuaire mis au génitif, précede constamment l'é-
„ nonciation de l'ouvrage, au lieu que cet *Isidori* fi-
„ nit la phrase: d'où je conclus qu'il faut un point
„ après *tonantis*, & qu'il faut lire ensuite: *Hegæsiæ*,
„ *in Pario Coloniâ*, *Hercules Isidori*".

Dans toute cette liste, le nom du Statuaire mis au génitif, ne précede pas constamment l'énonciation de l'ouvrage; le passage même en est la preuve, puis-

17°. Lycius d'Eleuthère, éleve de Myron, a fait un enfant qui souffle un feu qui s'éteint; ouvrage digne de Myron lui-même. Il a fait aussi les Argonautes. Léochares a fait un aigle

---

qu'on y lit : *& Castor & Pollux ante ædem Jovis tonantis*, *Hegesiæ. In Pario Coloniâ Hercules Isidori.* Quelqu'ingénieux que soit le changement que fait Mr. Poisinet dans la ponctuation, je ne crois pas qu'il soit juste, puisque le principe sur lequel il le fonde n'existe point; ainsi nous pourrions résoudre cette question, par le passage même qui la fait élever. Sans trop charger mon papier d'exemples, j'observe cependant que Pline dit : *Medeam Timomachi*, *Venerem Apelli*; & qu'au liv. 36, chap. 5, on en voit neuf exemples de suite, soit ou non pour finir la phrase. Mais Pline ne dit-il pas spécialement pour la finir, *quinta* (amazona) *Phradmonis?* Voyez vers le commencement de cette même section 19.

Je demande à présent si Pline, Ecrivain Latin, a dû suivre & s'il a suivi l'alphabet grec? & si un nom qui commence par un *I*, n'est pas bien placé après *Eutichides*, *Hegias*, *Hegesias*, & avant *Lycius*, *Leochares*, *Lysiscus*, *Lycus*, *Menæchmus*, *Naucides?* Si Mr. Poisinet eût observé que plus loin, notre Auteur dit : *Baton*, *Euchir*, *Glaucides*, il eût vu que Pline quelquefois ne s'assujettit pas à l'ordre de l'alphabet grec, Α, Β, Γ, Δ, Ε; les exemples en sont

qui ravit Ganimède, & qui ſachant ce qu'il enleve, & à qui il le porte, marque la crainte qu'il a de le bleſſer, même à travers ſon vètement (*u*); le jeune Autolycus vainqueur dans

---

dans tout ſon ouvrage; & ſans ſortir des trois livres que j'examine, on en trouve pluſieurs.

Le Statuaire *Iſidore*, ainſi que quelques autres Artiſtes Grecs, n'eſt connu que dans Pline; & Mr. Poinſinet qui l'a remarqué de pluſieurs, auroit dû en faire autant de celui-ci. Il y eut un autre *Iſidore* Hiſtorien qui vivoit ſous le regne d'Auguſte, & que Pline cite pluſieurs fois. Mais auroit-il été le poſſeſſeur de cet Hercule, qui paroît être une ſtatue publique bien plus vraiſemblablement, qu'elle n'eſt la poſſeſſion d'un particulier? Par l'énumération que fait Pline, on voit que les ouvrages dont il parle, appartenoient à des villes ou à des ſouverains: pour les ſtatues qui étoient à Rome, il dit le temple ou le palais où on les voyoit. Ainſi je traduis conformément à la ponctuation des imprimés & des manuſcrits, qui ſe rapportent tous, comme auſſi celui de Pétersbourg; ils n'ont pas le point après *tonantis*, mais ſeulement une virgule.

(*u*) Voici le texte. *Leochares aquilam* (fecit) *ſentientem quid rapiat in Ganimede, & cui ferat, parcentem unguibus etiam per veſtem, puerum.* Et voici la traduction qu'on en trouve dans le quatorzieme tome de l'Encyclopédie, page 821. *Léochares*,

les combats du Pancrace, le même pour lequel Xénophon a écrit son banquet: il fit aussi le Jupiter tonnant qui est au Capitole; c'est de

---

dit Pline, *exécuta un aigle enlevant Ganimède, sentant le mérite du poids dont il est chargé, & la grandeur de celui auquel il le porte, craignant de blesser avec ses ongles les habits même du jeune Phrygien.*

Je n'examine pas cette traduction comme phrase françoise: mais voici ce qu'il m'est permis d'observer, puisque je suis Traducteur. 1°. Le sens du texte n'est pas celui de la traduction que donne Mr. de Jaucourt, quand il dit que l'aigle craint de blesser les habits de Ganimède; & *blesser*, quand on l'applique à des habits, ne me paroît pas le mot propre. 2°. Pourquoi d'ailleurs cet aigle si intelligent, auroit-il pris tant de précaution; pourquoi auroit-il eu tant de délicatesse pour le vêtement de Ganimède? Ne savoit-il pas que Jupiter avoit le moyen de lui donner un habit neuf?

Mr. de Jaucourt dit, *admirez comme Pline parle de cet ouvrage.* Avant d'admirer, j'ai lu, & j'ai pensé que si cet ouvrage étoit admirablement composé, admirablement exécuté, il devoit être admirable, son idéal n'étant que raisonnable; attendu qu'on ne trouveroit guere de Sculpteurs & de Peintres assez ineptes pour faire enfoncer les ongles de l'aigle dans le corps de Ganimède, s'ils traitoient ce sujet. Il ne me reste donc plus à admirer que les expressions de

toutes les ſtatues enſemble celle qui mérite le plus d'éloges (*x*) : il a auſſi fait un Apollon ceint d'un diadême. Lyciſcus a repréſenté Lagon,

---

Pline; car il ne dit pas un mot de la compoſition ni de l'exécution, il s'exprime avec le ſentiment que lui inſpire l'idéal de l'ouvrage ; c'eſt l'homme d'eſprit qui parle, & voilà tout. Qu'y a-t-il d'admirable au-delà ? Sera-ce la phraſe ? admirons-la.

Mr. Poinſinet traduit: *on voit qu'il craint d'offenſer avec ſes ongles les habits mêmes de Ganimède.* Si *etiam per veſtem* ne ſignifie pas *même à travers le vêtement*, la traduction de Mr. de Jaucourt, & celle de Mr. Poinſinet ſont bonnes, & je dois convenir que la mienne eſt infidelle.

(*x*) Cette ſtatue mérite donc plus d'éloges que le Jupiter Olympien de Phidias, *qu'on avoue univerſellement ne pouvoir être égalé ?* liv. 34, chap. 8. Elle en mérite donc plus que le groupe de Laocoon, *préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture ?* liv. 36, ch. 5. Qu'on diſe en voyant un très-bel ouvrage, *voilà la plus belle choſe du monde ;* & que le lendemain, en voyant un autre très-bel ouvrage, on diſe encore, *il n'y a rien d'auſſi beau, cela ne peut être égalé ;* ce n'eſt que l'expreſſion du ſentiment vif & ſubit, l'impreſſion du moment : mais qu'on ſoit hiſtorien, qu'on parle de choſes faites il y a des ſiecles, on n'a plus ce langage contradictoire ; on prend l'eſprit d'ordre & de diſcuſſion, & l'on place

ſtatue où l'on voit les malices & les fourberies d'un jeune eſclave (*y*). Lycus a fait auſſi un jeune eſclave brûlant des parfums.

---

les différens ouvrages dont on ſe charge de rendre compte, chacun au rang que les ſiecles ont dû leur aſſigner.

Je ne ſais comment ceux qui prétendroient que Pline n'eſt pas ſujet à ſe contredire, pourroient le juſtifier ici : mais je les prierois d'accorder encore cette ſtatue, qui de toutes enſemble mérite le plus d'éloge, avec la Vénus de Praxitèle, qui eſt la premiere, non ſeulement de cet Artiſte, mais auſſi de toute la terre. L'eſprit de chicane quelquefois ſi ſpécieux & ſi tenace, doit être ſerré de près. C'eſt ſouvent à la réaction qu'on eſt redevable de pluſieurs vérités, qui ſans cette incubation, auroient froidement péries dans l'œuf. Ce n'eſt pas qu'à mon égard, la perte fut bien regrettable.

(*y*) Mr. Poinſinet traduit fort ingénieuſement ce *Lagon*, & ſa note eſt remplie d'une érudition curieuſe. Il aſſure *qu'on n'avoit rien compris juſqu'ici à ce paſſage de Pline*, & qu'il faut lire *vernulitas*, au lieu de *vernilitas* qui eſt *évidemment une faute des copiſtes.* Pour moi, croyant que *vernilitas* ou *vernulitas* ſignifie tour de valet, malice d'eſclave, & que *vernaculus* eſt un jeune eſclave né dans la maiſon de ſon maître, je m'en tiens au ſens que ces idées ſimples me préſentent. *Vernula* diminutif de *verna*, eſt le

18°. Le veau de Ménæcme qui eſt preſſé ſous le genou, a le col replié: ce même Ménæcme a écrit ſur ſon art (z).

19°. Naucide

mot dont Pline va ſe ſervir, pour déſigner un jeune eſclave de Périclès : *Periclis Olympii vernula hic fuit.* Ce qui feroit croire que *Pline ici* ne *joue* point *ſur le mot* qui ſignifie printems, ainſi que le dit Mr. Poinſinet : mais qu'il écrit ſimplement le mot en uſage dans ſa langue, pour nommer un jeune eſclave. Mr. Brotier a conſervé le *vernilitatis* du texte ; & moi je fais cette note, parce que je traduis Pline auſſi : voyez celle de Mr. Poiſinet, tom. II, pag. 74.

(z) Puiſque Mr. Brotier a tant fait que d'afficher la traduction bête de ces deux lignes de mon autre édition, il auroit pu choiſir encore quelques traits qui pouvoient bien être auſſi mauvais ; c'eût été grêler plus fort ſur le perſil. Je dois pourtant lui dire que ce *veau* qui étoit *appuyé ſur ſon genou*, *la tête tournée en arriere*, n'étoit pas de ma façon ; j'avois ſeulement négligé de le corriger : ce qui eſt indifférent à un examinateur, qui a le droit de relever les fautes qu'il rencontre, & qui doit auſſi les mettre ſur le compte de celui dont il voit le nom. Oh ! ſi je pouvois montrer à Mr. Brotier le manuſcrit de la toute premiere traduction, il y en verroit bien d'autres. Je montrerai ailleurs qu'il ſait me tranſcrire auſſi, quand il m'approuve : mais alors il ne me nomme pas.

19°. Naucide est connu par son Mercure, par sa figure qui jette le disque, & par une autre qui immole un bélier. Naucerus a fait un lutteur hors d'haleine: Nicerat, Esculape & Hygia; ils sont dans le temple de la Concorde à Rome.

20°. Pyromaque a fait un quadrige conduit par Alcibiade; Polyclès, un hermaphrodite célebre, Pyrrhus a fait Hygia & Minerve, Phoenix éleve de Lysippe, a fait l'Athlète Epitherse.

21°. Stypax de Cypre s'est rendu célebre par une figure de Splanchnoptès (*a*); c'étoit un jeune esclave de l'Olympien Périclès; il fait rôtir des entrailles & souffle le feu à pleines joues. Silanion a fondu la figure même du Statuaire Apollodore, Artiste le plus exact, mais juge emporté contre lui-même; il brisoit souvent des statues parfaites, parce qu'il étoit toujours mécontent de ses ouvrages; ce qui le fit surnommer l'insensé: Silanion a exprimé ce caractere dans sa figure: & ce n'est pas un homme qu'il a représenté avec le bronze, mais la fureur. Il a fait aussi un très-bel Achille; un maître des jeux publics exerçant des Athlètes

(*a*) Qui fait rôtir des entrailles.

(*b*). Strongylion a fait une Amazone, qu'on a surnommée *Eucnémon* (aux belles jambes,) & que par cette raison Néron faisoit ordinairement porter avec lui dans ses voyages. Il a fait aussi un jeune enfant, statue que Brutus, vaincu à Philippes, aimoit beaucoup, & qu'on honora de son surnom.

22°. Théodore, qui fit le labyrinthe de Samos, s'est représenté lui-même en bronze; outre la ressemblance parfaite, la Renommée célebre aussi dans cet ouvrage, la grande délicatesse du travail: la figure tient une lime de la main droite; de l'autre elle tenoit avec trois doigts un petit char à quatre chevaux, si petit, qu'une mouche qu'il avoit faite aussi, couvroit de ses ailes les chevaux, le char & le cocher (*c*). Ce char en fut ôté & transporté à Prœneste.

(*b*) Le P. Hardouin est fort incertain de la signification du mot *Epistaton* qui est dans le texte. Mr. Poinsinet en fait le nom propre d'un homme, & Mr. Brotier, un *maître d'escrime*. Dans ma précédente édition, je n'étois pas éloigné de cette signification, & dans celle-ci je m'y tiens, attendu qu'*Epistate* est un nom d'homme inconnu, comme le remarque Mr. Brotier.

(*c*) Il ne faut pas insister sur cette misere dont Pline n'auroit pas dû parler ici. Je puis remarquer

23°. Xénocrate éleve de Tyſicrate, ou ſelon d'autres, d'Euticrate, a ſurpaſſé l'un & l'autre par le nombre de ſes ſtatues : il a écrit ſur ſon art.

24°. Pluſieurs Artiſtes ont fait les combats d'Attale & d'Eumène contre les Gaulois, comme Iſigone, Pyromaque, Stratonique, ainſi que le dit Antigone qui a écrit ſur ſon art. Boethus, quoiqu'il ait mieux réuſſi dans les ouvrages en argent, a fait en bronze un très-bel enfant qui étrangle une oie. De toutes les figures dont j'ai parlé, les plus célebres ont été conſacrées par

---

ſeulement qu'il devoit au moins ne pas confondre ces petits talens, quelque *délicateſſe* qu'ils euſſent, avec ceux des grands Statuaires. Dans la ſculpture, les petits travaux en bronze n'ont preſque aucun mérite, à cauſe du ſoutien de la matiere.

L'admiration ceſſera pareillement ſur l'art des anciens pour fondre des objets de cette exiguité, quand on ſaura que par un art plus admirable, nous fondons le tiſſu immenſe des vaiſſeaux du cœur, du poulmon, &c. juſqu'aux capillaires les plus imperceptibles, ſans l'avoir appris des Anciens. On peut ſavoir que les fontes dont je parle, s'operent avec un mélange d'étain, de plomb & de biſmuth. A les voir bien nettes & bien conſervées, comme j'en ai vues, on les prendroit pour du bel argent.

l'Empereur Vespasien dans le Temple de la Paix & dans ses autres édifices à Rome; la violence de Néron les avoit rassemblées de toutes parts & placées dans les salles de sa maison dorée.

25°. Outre ces Artistes, il y en a d'autres qui ont une réputation égale entre eux, mais qui ne se sont pas distingués par des ouvrages célebres: Ariston qui a aussi gravé en argent, Calliade, Ctésias; Cantharus de Sycione, Diomisodore éleve de Critias, Déliade, Euphorion, Eunicus & Hécateus, graveurs en argent; Lesboclès, Prodorus, Pythodicus, Polygnote, qui ont été ~~en même tems de très habiles Peintres~~, comme le furent aussi Stratonicus, & Scymnus, éleve de Critias, parmi les graveurs.

26°. Je vais nombrer à présent ceux qui ont travaillé dans le même genre, comme Apollodore, Androbule, Asclépiodore, Alévas, qui ont fait des statues de Philosophes; Apellas a fait des femmes en adoration; Antigone a fait un homme au bain qui se frotte en se promenant, & l'Harmodius & l'Aristogiton dont j'ai parlé plus haut; Antimaque & Athénodore ont fait de belles figures de femmes; Aristodême a fait des lutteurs & des chars à deux chevaux avec leurs conducteurs, des Philosophes, des Vieil-

les, le Roi Séleucus: son soldat armé d'une pique a aussi sa beauté.

27°. Il y eut deux Céphissodotes (*d*): c'est du premier qu'est le Mercure nourrissant Bac-

---

(*d*) A l'occasion de ces deux Céphissodotes qui vivoient, l'un dans la 102e Olympiade, l'autre dans la 120e, observons que Mr. de Jaucourt a déposé dans l'article *Muses*, un de ces traits dont l'esprit humain ne doit pas tirer vanité. Selon Pausanias, un Céphissodote fit trois statues des Muses; Strongilion & Olympiosthene en firent aussi chacun trois, ce qui complettoit les neuf; Pausanias n'en dit pas davantage. Mr. de Jaucourt, après avoir fait entendre que selon les idées de Varron, il n'y avoit anciennement que trois Muses; (ainsi que l'Abbé Bannier le rapporte) mais qu'à Sicyone, on nomma trois Sculpteurs pour faire chacun les trois statues des Muses, afin de choisir les trois meilleures, & qu'on les dédia toutes les neuf à Apollon, parce qu'on les trouva toutes de la plus grande beauté. Après cet exposé, Mr. de Jaucourt ajoute: *il a plu ensuite à Hésiode d'imposer des noms à chacune de ces statues.* Hésiode imposer des noms à des statues faites cinq ou six cens ans après lui, cela paroît bien extraordinaire. Je devrois, après un tel exemple, ne plus écrire qu'en tremblant; car si un homme d'une lecture prodigieuse, & d'autant de mérite littéraire en est là, quelles bévues ne fera donc pas le Statuaire?

chus encore enfant: un homme qui harangue, la main élevée: on ignore qui c'est. Le second a fait des Philosophes. Colotès qui travailloit au Jupiter Olympien avec Phidias, a fait des Philosophes (*e*). Cléon, Cenchramis, Calliclès & Céphis, en ont fait aussi. Chalçosthène, des Comédiens & des Athlètes.

28°. Dahippe a fait un homme au bain, qui se frotte en se promenant (*f*). Daïphron, Démocrite & Dæmon ont fait des Philosophes.

29°. Epigone qui a imité presque tous les genres dont je viens de parler, s'est distingué par une figure qui sonne de la trompete, & par une mere tuée à qui son enfant fait des caresſ-

---

(*e*) J'ignore pourquoi Mr. Poinsinet traduit *Colotès qui cum Phidia Jovem Olympium fecerat*, par *Colôte avoit fait en concurrence avec Phidias un Périclès Olympien.* Le texte latin me conduit, c'est pourquoi je continuerai à croire que, selon Pline, Colotès, éleve de Phidias, fût employé par son maître dans le travail du fameux Jupiter Olympien.

(*f*) Mr. Brotier dit qu'au lieu de *perixyomenon*, il faut corriger *paralyomenon*, *un homme qui tombe en défaillance.* Par cette correction Mr. Brotier explique une pierre gravée, laquelle expliquée rectifie le passage de Pline. *Si rectè, bene est.*

ses qui excitent la compaſſion. Il y a d'Eubolide, un homme qui compte par ſes doigts.

30°. Micon s'eſt acquis de la réputation par des Athlètes; Ménogène, par des quadriges.

31°. Nicerat qui a travaillé dans tous les genres précédens, a fait un Alcibiade & ſa mere Démarate qui ſacrifie à la lumiere d'une lampe.

32°. Piſton a mis une figure de femme sur un char à deux chevaux fait par Tiſicrate. Il a fait auſſi le Mars & le Mercure qui ſont au temple de la Concorde, à Rome. Perſonne ne loue Périllus, plus cruel que Phalaris, à qui il fit un taureau, qui par le moyen d'un homme enfermé dedans & du feu allumé deſſous, devoit rendre le mugiſſement; mais par une plus juſte cruauté, l'inventeur éprouva le premier ce ſupplice. C'eſt à cela qu'il avoit réduit un art très-humain, & fait pour repréſenter les Dieux & les hommes. Ses Auteurs l'avoient-ils donc cultivé avec tant d'application, pour qu'il devînt l'inſtrument des ſupplices? Auſſi les ouvrages de Périllus ſont-ils ſeulement conſervés pour qu'en les voyant, on puiſſe en déteſter l'auteur.

33°. Sthenis a fait une Cérès, un Jupiter, une Minerve, qui ſont à Rome, dans le temple de la Concorde; des Matrones qui pleurent, qui adorent & qui ſacrifient. Simon a fait un chien

& un archer; Stratonicus le ciseleur a fait des philosophes: Scopas a travaillé dans l'un & l'autre genre.

34°. On a de Batton des Athlètes, des hommes armés, des chasseurs & des gens qui sacrifient; comme aussi d'Euchir, de Glaucide, d'Héliodore, d'Hicanus, de Lophon, de Lyson, de Léon, de Ménodore, de Myïagre, de Polycrate, de Polydore, de Pythocrite, de Protogène qui fut aussi très-habile Peintre, comme nous le dirons; de Patrocle, de Polis, de Posidonius Ephésien, qui fut aussi très-bon ciseleur en argent. Périclymène, Philon, Simene, Timothée, Théomneste, Timarchide, Timon, Tisias, Thrason (*g*).

(*g*) L'affectation de placer les noms par ordre alphabétique dans le corps d'un ouvrage, est-elle bien du meilleur goût, & convient-elle à un Ecrivain qui pense plus aux choses qu'à cette petite formule d'*index*? Comme elle est observée presque généralement dans tout l'ouvrage de Pline, & qu'il ne s'en écarte guere que lorsqu'il suit l'ordre chronologique, ne seroit-ce pas un indice qu'il se seroit plus reglé sur les tables des matieres, car elles ne sont pas d'invention moderne, qu'il n'auroit pensé & composé lui-même? On verra dans la suite quelques preuves bien certaines de ce fait. Quant à celle de l'ancienneté des

35°. Le plus remarquable de tous, à cause du surnom de *Cacizotechnos* (*h*) qu'on lui a donné, est Callimaque; toujours juge injuste de lui-même, il ne pouvoit cesser de retoucher ses ouvrages: exemple mémorable qu'on doit mettre des bornes à son exactitude. Il y a de lui des Lacédémoniennes dansantes: ouvrage correct, mais dont le trop de recherches a ôté toute la grace. Quelques-uns disent qu'il a aussi exercé la Peinture (*i*). Caton, lors de son ex-

---

index, Pline lui-même la donne au livre 20, chap. 14 lorsqu'il dit qu'Hermipus mit des tables aux ouvrages de Zoroastre ; *Indicibus quoque voluminum ejus explanavit.*

(*h*) Qui gâte l'art.

(*i*) Pausanias dit aussi que Callimaque eut le surnom de *Cacizotechnos ;* mais il ajoute qu'il fut le premier qui perça le marbre : sur quoi il faut observer que Vitruve, Artiste lui-même, dit que ce Statuaire fut surnommé par les Athéniens *catatechnos*, *l'adroit*, *l'ingénieux*, à cause de sa légereté & de la délicatesse de son travail en marbre, *propter elegantiam & subtilitatem artis marmoreæ*, l. 4, c. 1. S'il fut le premier qui perça le marbre, la nouveauté du fait pouvoit donner de l'admiration & lui valoir un surnom flatteur. Il resteroit à savoir dans quelles Olympiades il vivoit, & nous aurions une époque précise

pédition de l'Isle de Cypre, ne reserva que la

du tems où la sculpture a commencé chez les Grecs à imiter les légeretés du naturel ; mais les anciens ne nous en ont rien appris. On croit cependant que ce Callimaque étoit en réputation peu après la 60e. Olympiade.

Si Callimaque avoit le talent que dit Vitruve, Pline est fort inexact, ou mal informé, lorsqu'il écrit N°. 3, que Myron n'avoit pas mis plus de soins, de recherches dans certaines parties de ses ouvrages *que la grossiere Antiquité.* Ce raisonnement suppose que personne encore n'étoit sorti de cette grossiereté. Mais si Callimaque étoit en possession 100 ans avant Myron de la délicatesse & de la légereté dans le travail, c'étoit de lui qu'il falloit dater, & ne plus citer la grossiere antiquité qu'un siecle avoit déja corrigée ; car sur ce point Vitruve est plus croyable que Pline. Cependant celui-ci lisoit l'Artiste, & le copioit souvent : il convient même que Callimaque *ôtoit la grace de ses ouvrages par trop de recherches.* Ce n'étoit donc pas l'information qui manquoit à Pline cette fois-là.

Mr. Winckelmann trouve lui, que Myron vivoit dans la 60e. Olympiade, parce qu'Anacréon & sa contemporaine Erinna ont parlé de Myron, ce qu'ils n'auroient pu faire s'ils eussent été avant lui. Le raisonnement de Mr. Winckelmann a cela de particulier, qu'il supposeroit que ces gens-là ne vivoient qu'une Olympiade. Voici, je crois, comme il fau-

ſtatue de Zénon. S'il ne la vendit pas, ce ne

---

droit raiſonner pour laiſſer à Pline la date qu'il donne à Myron. Anacréon vivoit dans la 72e. Olympiade, & mourut à l'âge de 85 ans; il ſeroit donc poſſible que lui & ſa contemporaine Erinna, euſſent parlé de Myron exiſtant vers la 87e. Olympiade; car de la 72e. à la 87e. il n'y a guere plus de 60 ans. Quel âge avoit Myron dans la 87e. Olympiade, & depuis quel âge travailloit-il? Tant qu'il y a poſſibilité que deux hommes vivent & travaillent, il n'eſt pas permis de contredire une date qui les fait contemporains; l'un eût-il 85 ans & l'autre 25. Lorſqu'Anacréon avoit 85 ans, Myron pouvoit n'en avoir que 25, avoir fait ſa vache & d'autres ouvrages; & même qu'Erinna eût chanté cette vache. (Voyez *Monumenti antichi inediti*, vol. 1, pag. LXIV.)

Le Statuaire qui m'occaſionne cette obſervation, me conduit à une autre, plus ſérieuſe au fond qu'elle ne le paroît à la premiere vue: la voici. N'eſt-il pas vrai que ſi un Moderne avoit cité un Ecrivain ancien, & que le chiffre de ſa citation fût ſemblable à celui d'un autre Moderne, qui par ſon erreur propre ou par celle de ſon imprimeur, auroit cité faux; n'eſt-il pas vrai, dis-je, que le dernier citateur ſeroit fort ſuſpect de n'avoir pas lu l'Ancien dans l'original? Il ſemble que la probabilité ſeroit ſi grande qu'elle équivaudroit à une preuve.

Or, à la page 84 du Pauſanias *François*, de l'Abbé

fut ni la richesse du bronze, ni les beautés de

Gédoyn, tome 1, on trouve une Note sur Callimaque où Pline est cité, l. 34, c. 19.

A la page 818, du tome 14 de l'Encyclopédie, au mot *Callimaque*, le livre 34, c. 19. de Pline est pareillement cité. Cependant ce livre ne contient que 18 chapitres, & ce qu'on dit dans ces deux citations se trouve au huitieme.

Je suis fâché d'avoir de semblables observations à produire : mais il est certains faits que le public ne pense pas toujours à vérifier, sur-tout lorsqu'ils se trouvent appuyés d'une citation, & c'est en l'avertissant de la fréquente infidélité des citations faites de mémoire, ou données de la seconde main, qu'on peut le mettre en garde contre cette espece de surprise, trop souvent faite à sa bonne foi ou à sa paresse.

Mes recherches sur le tems précis où vivoit Callimaque ne m'en ayant rien appris de certain, j'eus recours aux Dictionaires; & si je n'y trouvai pas ce que je cherchois, je fus un peu surpris de rencontrer dans l'Encyclopédie, tome premier, pag. 618, ce que je n'y attendois pas : l'article est de Mr. Blondel, Architecte du Roi. Il dit : *Voyez la définition de ces différentes expressions, aussi bien que celle des arts qui dépendent de l'Architecture, tels que la Sculpture, Peinture, &c.* Je savois que ces deux arts, quelqu'ingénieux qu'ils soient, n'étoient pas les premiers de tous ; mais je ne savois pas qu'ils dépendissent

l'art qui le séduisirent; mais parce que c'étoit

---

de l'Architecture, & je crois que Mr. Blondel ne le sait pas plus que moi. Ainsi, quand on lira ces paroles, il ne faudra pas imputer un trait de vanité ridicule à un si habile Artiste, parce qu'il faut supposer aux hommes autant d'honnêteté que de connoissance du sujet qu'ils traitent, jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves suffisantes du contraire. Croyons donc que cet habile homme a voulu parler de la sculpture & de la peinture en ornemens.

La peinture ni la sculpture, en ce qu'elles représentent les divers objets de la Nature, n'ont jamais *dépendu* de l'architecture : mais quand leurs productions sont jointes à quelqu'édifice, & qu'elles en font partie, il faut bien qu'alors elles s'y accordent, & qu'à son tour l'architecture se prête à ces deux arts. Si un Architecte se proposoit, par exemple, de faire peindre l'Olympe dans le plat-fond d'un entre-sol, il faudroit ou qu'il renonçât à l'Olympe, ou qu'il relevât le plat-fond. N'accusons donc point un savant Artiste de s'être laissé emporter à trop de présomption, lorsque nous trouvons dans son discours un sens raisonnable. Qui est-ce qui ignore que la musique ne *dépend* point d'une petite chambre ? Cependant si on l'y exécute, il ne faut employer ni tambours, ni trompettes, ni aucun des instrumens qui pourroient faire un très-bon effet sur la vaste étendue de la mer. Voilà comment la peinture &

la ſtatue d'un philoſophe: afin que ce léger

---

la ſculpture peuvent *dépendre* de l'architecture, & voici comment l'architecture *dépend* de la peinture & de la ſculpture.

Quand on conſtruit une galerie pour placer des tableaux, il faut la ſituer au nord; il faut que ſes jours ſoient diſpoſés de la maniere la plus avantageuſe, pour que les tableaux ſoient bien vus; il faut que la compoſition & les ornemens de cette architecture ſoient fort ſimples, afin que leur effet ne faſſe aucun tort à celui des tableaux. Quand c'eſt une galerie pour placer des ſtatues, chacun ſait, ou doit ſavoir quelle ſimplicité l'Architecte doit y mettre, & comment il doit obſerver que les jours n'y viennent que du haut. Quand on fait une ſtatue pour une place publique, & que cette place, & même ſon projet, ne ſont faits qu'après la ſtatue, il ſeroit un peu difficile de prouver que cette ſculpture *dépendît* de l'architecture. On diſoit à Bouchardon, *votre ſtatue ſera peut-être trop groſſe ou trop petite pour la place;* il répondit: *Avant qu'on ait ſeulement choiſi le ſol de cette place, je ne ſerai plus*, & il faiſoit ſon modele; & ce modele, qui ne *dépendoit* pas de l'architecture de cette place, étoit beau.

Je demanderois volontiers à certains juges qui ſont les entendus, quel rapport néceſſaire une ſtatue peut avoir avec la grandeur de la place où elle eſt poſée. Eſt-ce le quart, le ſixieme, le dixieme, &c. Tout homme de bon ſens qui regarde une ſtatue équeſtre

ou autre, se met à la distance qu'il sent lui être nécessaire pour bien voir, & l'espace qu'il laisse derriere lui, doit lui être indifférent. Si la place lui paroît trop grande, ce n'est pas la faute d'une statue qui, par exemple, seroit du double de la grandeur naturelle. Faudroit-il que le Sculpteur fit une statue de trois ou quatre cent toises pour une place de trois ou quatre lieues, si on s'avisoit d'en construire une de cette étendue? Il y a des gens qui se logent dans la tête des regles de proportion extravagantes, sans pouvoir assigner aucune raison solide pour les prouver; & c'est ainsi qu'ils décident que la statue de Bouchardon est trop petite pour la place. S'ils savoient comment l'une & l'autre ont été faites, ils changeroient au moins l'objet de leur reproche. Mais, ni la statue ni la place n'en méritent.

Les mesures du quadre dans lequel doit être un tableau d'autel, celles d'une niche où doit être une statue, n'ont aucun rapport avec le génie du Peintre, & celui du Statuaire; & l'on ne voit pas qu'il en *dépende* plus que de la toile ou du marbre. Si on vouloit regarder cet accord avec des mesures, comme une dépendance, on trouveroit que l'Architecte dépend plus nécessairement du Peintre, lorsque dans la construction d'une coupole, il est *obligé* de pratiquer au-dessus de la corniche des jours pour éclairer la peinture de la coupole: mais où est l'homme assez bête pour en conclure, qu'en général l'*Architecture dépend de la Peinture?* Il est vrai qu'il y a des prêcheurs qui n'appellent jamais l'architecture que la

reine des arts ; & la raiſon qu'ils en donnent, c'eſt qu'elle aſſigne à chacun la place qu'il doit occuper dans un édifice. Ils n'apperçoivent pas qu'ils ne font de l'architecture que le Maréchal des logis. Qui eſt donc le Général de l'armée ? Eh ! Meſſieurs, c'eſt le génie qui préſide à tout : ainſi, laiſſons une ſottiſe inſolente & brutale à ce fou d'Abraham Boſſe, qui, chaſſé de notre Académie (*), a placé dans ſa *maniere de deſſiner l'architecture antique*, la ſtatue de l'architecture ſur un piédeſtal, ayant à ſes pieds les emblêmes de la peinture & de la ſculpture, avec cette modeſte inſcription : *La Reine des Arts.* Il n'avoit pas l'adreſſe de garder ces quatre mots pour la converſation avec ſes amis. Vous me direz ; Vaſari n'a-t-il pas écrit dans ſa préface, que la peinture & la ſculpture ſont *al ſervizio*, *e ornamento* de l'architecture ? Je vous répondrai que dans le ſens de décoration, cela eſt vrai. J'ajouterai auſſi, qu'une autorité trop vague, trop générale, quelle qu'elle ſoit, doit être reſtreinte, quand des faits ſans réplique la contrediſent.

Jean de Laët, Editeur de *M. Vitruvius - Polio*, Amſterdam 1649, a dit en latin, dans un Avertiſſement *ad benevolum lectorem* ; „ J'ai ajouté quelques „ petits traités ſur la peinture, la ſculpture & ſem„ blables arts ; non que d'eux-mêmes il leur ſoit per„ mis de faire partie de l'architecture, mais ſeule„ ment ils la parent comme leur ſouveraine, & ils „ lui

(*) Voyez Arrêt du Conſeil, du 24e. Décembre 1662.

„ lui obéissent comme ses servantes ". Il faut convenir qu'ici la dose est un peu plus forte, qu'elle passe la raillerie, & que son parfum a pu déranger des cerveaux faits comme celui d'Abraham Bosse. Mais il seroit difficile d'entendre tenir un propos semblable à nos Architectes actuels ; car vous noterez que c'est de la peinture & de la sculpture des Apelles & des Phidias que parle Jean de Laët (*).

L'Auteur très-estimable des Monumens de la Grece, seconde édition, fait quelques tentatives pour assimiler l'architecture à la poësie, quand il dit: *Souvent l'architecture, comparée à ces deux arts, n'offre, comme la peinture, qu'un seul tableau qui ne change point ; elle offre aussi quelquefois, comme la poësie, une succession de tableaux variés* (**). Si nous comparons cela aux grossieretés d'Abraham Bosse & de Jean de Laët, nous le trouverons modéré. Ce n'est pas que si Mr. le Roi eût un peu mûri son idée, il n'eût senti qu'il n'y a pas une parité assez entiere entre les tableaux du Poëte & ceux de l'Architecte, pour qu'il soit permis de *commer* ainsi, & de comparer des *nombres* à des *qualités*. Si le Poëte disoit; voyons ce que vos tableaux représentent ; quels caracteres, quels traits d'Histoire ou de Morale retracent-ils à mon esprit ? quelle instruction me don-

(*) *Denique subjunxi quosdam libellos de Pictura & Sculptura & similibus artibus, quæ licet per se Architecturæ partem non faciant, tamen illam comunt tanquam dominam, illique ancillantur.*

(**) Essai sur la théorie de l'Architecture. pag. xvij.

nent-ils? quelle passion s'empare de mon ame quand je les vois? J'ignore la réponse de l'Architecte; mais je crois que le Poëte seroit difficile à contenter.

Lui représenteroit-on que la grandeur, la puissance des nations est attestée par les beaux monumens de l'architecture, & que c'est beaucoup dire à l'esprit que de lui offrir ce tableau sublime? Hélas! vous confondez les idées, répliqueroit-il. Cette grandeur, cette puissance, n'en voyez-vous pas également le signe dans ces pyramides énormes, & dénuées de tableaux, que nous a transmis l'Egypte? D'ailleurs tous les arts du génie, & ceux d'agrément, lorsqu'ils sont perfectionnés, n'attestent-ils pas aussi la grandeur, la puissance & le luxe des nations? Ce n'est donc ni de cela, ni de tout ce que vous pourriez dire de semblable, qu'il s'agit entre nous: mais du caractere de vos tableaux successifs & variés, comparé au caractere des tableaux qu'offre la grande poésie. C'est à cela qu'il me faudroit une réponse nette & satisfaisante, & vous ne me la donnez pas.

Après avoir senti la supériorité de la poésie, disons un mot de la peinture. Mr. Le Roi compare aussi les successions variées de l'architecture aux tableaux peints, qui n'ont point de succession; & son objet, si je ne me trompe, est de faire penser que la peinture est un art plus borné que l'architecture. Puisqu'il le faut, j'oserai n'être pas de cet avis, & j'exprimerai mes doutes par quelques interrogations.

Quand vous voyez un tableau qui n'offre qu'un instant; si le sujet, traité par un grand maître, peint

un trait de morale, ne vous en donne-t-il pas une leçon ? Ne vous montre-t-il pas l'expression & le caractere des hommes qui ont avec vous un rapport immédiat ? Si c'est un trait de bienfaisance, votre ame ne dit-elle pas doucement, je voudrois l'avoir fait ? Si vous avez l'enthousiasme de la vertu, si l'occasion d'en faire un acte se présente, je vous demande comment vous pourrez ne pas imiter le tableau ? Lorsque dans la galerie de Versailles vous voyez *successivement* les conquêtes de Louis XIV. n'y trouvez-vous pas un sujet d'instruction & de méditation, pour peu que vous soyez Philosophe ? S'il faut marcher quelques toises, pour découvrir les différents tableaux d'un grand morceau d'architecture, n'appercevez-vous pas aussi en faisant quelques pas, différentes vues dans une coupole, dans un grand plafond, dans un fort grand tableau ? Ces vues, en même tems qu'elles sont pour vos yeux, une cause de variétés agréables, ne font-elles pas éprouver à votre ame plusieurs sensations toutes plus ou moins instructives ? Les beaux tableaux de l'architecture, vous en disent-ils autant ? vous instruisent-ils de même ?

Quittons l'interrogation; il ne s'agit plus de douter. Je veux comparer un grand & superbe morceau d'architecture à un petit tableau qui n'a qu'un instant. Vous avez élevé un des plus beaux monumens connus dans l'Europe; vous avez fait le péristyle du Louvre: du bas de la colonnade on a exposé le *testament d'Eudamidas*, & j'ai vu les deux ouvrages. Tout ce que votre art a de puissance & d'énergie s'est déve-

loppé à mes yeux. J'ai senti l'accord, l'harmonie d'un grand ensemble, & mes yeux ont été délicieusement affectés. L'idée morale est venue, & j'ai dit: le maître qui a fait construire une telle façade à son palais, doit être un homme puissant, un grand Prince: tout ici me l'annonce & m'en impose. Mais le *palais doré* de Néron s'est aussi présenté à ma mémoire, & je n'ai plus vu dans le péristyle du Louvre qu'un signe équivoque. Forcé d'abandonner l'idée d'une vaine illusion morale, il m'a fallu revenir uniquement aux belles conventions de l'art, & à la science du constructeur; mais ce dernier point, duquel je n'ai pu me départir, n'est pas celui dont il s'agit ici.

Je m'approchai du tableau de Nicolas Poussin; tableau presque noir & d'un foible coloris. Un homme vertueux, qui après avoir servi sa patrie, meurt sur un grabat; sa vieille mere & sa fille en pleurs au pied de ce lit modeste; il n'y a pas d'autre siege; un médecin, un écrivain du testament, voilà tout le faste de cette composition. Mais le sujet, que ne dit-il pas! Vous le connoissez. Cet héroïsme de confiance, d'amitié sainte & sacrée, que d'idées tendres, précieuses & sublimes n'imprime-t-il pas au fond d'une ame honnête & sensible! Cependant, ce n'est qu'un petit tableau, il ne change point de scene, elle est unique: je lui aurois sacrifié comme au Dieu inconnu; & si, au pouvoir qu'il a d'affecter profondément, il réunissoit le charme séducteur & vrai du beau coloris, j'aurois été frappé bien plus profondément encore.

Depuis que les hommes peignent, bâtiſſent & font des ſtatues, nous ſavons qu'on a ſacrifié à des images : mais nous n'avons pas encore appris qu'on ait adreſſé des vœux à l'Architecture. Pourquoi cela ? C'eſt que la Peinture & la Statuaire ſont relatives, & que l'imagination y rapporte un original, dont le type eſt dans la nature, & dans la ſuppoſition que des Etres céleſtes ont une forme humaine.

Mr. le Roy dit auſſi : *Pour imiter la proportion forte & mâle de l'Hercule, on a donné ſix diamêtres de hauteur aux colonnes, ſept pour imiter celle d'un homme plus ſvelte, comme ſeroit le Gladiateur, & huit pour imiter celle d'un jeune homme* (*). Il dit ailleurs, que peu après *Ion*, fils de *Xuthus*, les Grecs donnerent *plus* de ſix diamêtres à leurs colonnes, & qu'ils les firent *reſſembler à la force & à la beauté du corps de l'homme* (**). Vitruve écrit cela, mais il dit *ſix diamêtres ; dimenſi ſunt virilis pedis veſtigium, & cum inveniſſent pedem ſextam partem eſſe altitudinis in homine, ita in columnam tranſtulerunt.* lib. 4, cap. 1. Il ſe trompe, en ce que la longueur du pied humain n'eſt pas la ſixieme partie de la hauteur d'un homme, & que ceux d'alors étoient proportionnés comme nous le ſommes.

Suppoſons pour un inſtant, que les Grecs euſſent calculé leurs colonnes ſur la proportion des ſtatues indiquées par Mr. le Roy, il réſulteroit qu'ils ſe ſeroient trompé, puiſque l'Hercule & le Gladiateur

(*) Eſſai ſur la théorie de l'Architecture. page xvij.
(**) Ibid. page xiv.

n'ont pas quatre & demi de leur diamètre, & qu'il n'y a aucun jeune homme qui ait huit des ſiens. Il réſulteroit auſſi, ſelon Vitruve & Mr. le Roy, que tout homme qui auroit la taille d'une colonne, qui lui reſſembleroit, auroit *la force & la beauté du corps de l'homme.* N'imputons point cette inadvertence à notre Architecte François; Vitruve l'a entraîné: pour les premiers Grecs, je crois qu'ils n'y ont jamais penſé, & qu'on leur prête des ſuppoſitions qu'ils auroient eu bien tort d'imaginer.

Votre art eſt beau, très-beau; il eſt impoſant: on ne l'inſulte point, on ne l'injurie point; il n'a pas beſoin d'apologie, ſur-tout quand elle eſt appuyée ſur une baſe auſſi frêle que le roſeau. Pourquoi chercher où ils ne ſont pas, vos principes de décoration? Pourquoi vouloir qu'une colonne ſoit un homme, une femme, une fille, quand elle en eſt ſi différente? Et quand on a ſi bien raiſon d'ailleurs, pourquoi ſe donner gratuitement autant de tort? Michel-Ange prétendoit auſſi, qu'il falloit, pour être bon Architecte, ſavoir l'anatomie du corps humain: ce grand Artiſte qui la ſavoit ſi bien, avoit-il raiſon d'en appliquer la ſcience à l'architecture?

Voulez-vous ſavoir comment on s'exprime ſur nos trois arts, quand on a le ſentiment de leur objet? Comme l'Auteur de l'Hiſtoire philoſophique des deux Indes. *Le génie*, dit-il, *qui préſide au deſſein, éleva trois arts à la fois: je veux dire l'Architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la ſymmétrie, qui contribue au plaiſir des yeux; la Sculp-*

exemple ſoit auſſi connu, je le rapporte en paſſant (*k*).

---

ture, qui flatte les Rois & récompenſe les grands hommes; la Peinture, qui perpétue le ſouvenir des belles actions & les ſoupirs des ames tendres. (tom. 7, pag. 117.) Ces dernieres paroles ſemblent avoir été dites en face du *teſtament d'Eudamidas.*

Voilà nos arts & leur définition préciſe : mais ſi nous la contrediſions, ſi nous cherchions à l'éluder, nous aurions contre nous, la vérité, la raiſon, le ſens commun; trois adverſaires qui flétriſſent tôt ou tard, quiconque ſe glorifie de n'être pas leur ſectateur. N'oublions pas auſſi, que les Littérateurs ſe moqueroient de nous avec raiſon, ſi nous connoiſſions moins, qu'ils ne les connoiſſent, les principes & l'objet de nos arts.

(*k*) Porcius Caton biſayeul de Caton d'Utique, n'aimoit pas les Philoſophes. Mr. Poinſinet traduit, *ut obiter hoc quoque noſcatur tam inane exemplum*, par *afin qu'on n'aille pas ſe figurer autre choſe, & prendre Caton d'Utique pour un amateur de ſtatues;* & dans ſa note il dit: *Pline paroît cependant l'avoir pris pour tel au livre 7, où il s'écrie: Quanta morum commutatio!* &c. Le latin n'offre pas même la moindre trace de cette contradiction, & ſi on lit les deux paſſages dans le texte, on trouvera que n'ayant aucun rapport entre eux, ils ne peuvent ſe contredire. Dans le nôtre, Pline dit que Caton d'Utique réſerva ſeu-

36°. En parlant des ſtatues, il ne faut pas en oublier une dont l'Auteur eſt incertain. C'eſt un Hercule, qui eſt près de la Tribune aux harangues à Rome; il eſt revêtu de la fatale Tunique, ſon air eſt furieux, il paroît ſentir dans cette Tunique ſon dernier moment. Cette ſtatue eſt chargée de trois inſcriptions: la pre-

---

lement la ſtatue de Zénon : dans celui du livre 7, chap. 30, il dit que Caton, après ſon Tribunat militaire, revint avec un Philoſophe Grec, & qu'il en ramena un autre après ſa légation de Cypre. Aucun de ces deux Philoſophes n'étoit ſtatue; car Pline ajoute : *Il eſt mémorable que la même langue ait été proſcrite par l'un des deux Catons, & introduite par l'autre; Eamdemque linguam ex duobus Catonibus in illo abjeſſiſſe, in hoc importaſſe, memorabile eſt.* On peut voir que le verbe *importare*, qui dans cet endroit ſignifie *attirer*, *amener*, eſt relatif aux deux Philoſophes & à la langue grecque qu'ils parloient, ainſi point de contradiction. C'eſt peut-être le Pere Hardouin qui aura trompé Mr. Poinſinet, en diſant dans ſa note : *Zenonem. Vide lib.* 34, *ſect.* 19, *ſub finem*, *num.* 35. J'avois bronché plus d'une fois, en donnant trop de confiance au P. Hardouin; peut-être auſſi ne m'en ſuis-je pas encore entiérement affranchi: mais je comprends qu'il ne faut pas toujours ſe fier à ce ſavant Editeur, s'il induit un auſſi bon lecteur que Mr. Poinſinet à une telle mépriſe.

miere porte, que L. Lucullus l'a acquiſe à la République, du butin fait ſur les ennemis; l'autre, que le fils de Lucullus l'a conſacrée en conſéquence d'un décret du Sénat; la troiſieme, que Titus Septimus Sabinus, Edile Curule, l'a rendue au public, de privée qu'elle étoit: tant ce Simulacre étoit digne qu'on ſe diſputât l'avantage de l'avoir donné à la République.

SECTION VINTIEME.

De la différence des Airains, & de leur alliage. Du Pyropus. De l'airain de Campanie.

Revenons maintenant aux différentes eſpeces d'airain, & à leurs alliages. On trouve en Cypre le *coronaire* & le *régulaire*, qui l'un & l'autre ſont ductiles (*l*). Le coronaire applati en lames

(*l*) Le Pere Hardouin ſupprime une partie de la phraſe qui, ſans être une rédondance, comme le croit Pintianus, fait le ſens complet. Il ſemble donc qu'il faut, *In Cyprio Coronarium & regulare eſt, utrumque ductile. Coronarium tenuatur in laminas : taurorumque felle tinctum*, &c. Le Pere Hardouin met, *In Cyprio Coronarium tenuatur in laminas*, &c. & remarque dans ſon *index emendationum*, que les manuſcrits n'en contiennent pas davantage. Ce ſurplus n'eſt peut-être en effet qu'un développement, une

minces & teint avec du fiel de taureau, imite l'espece d'or dont on fait les couronnes des Histrions. En y ajoutant six scrupules d'or par once, il imite la flamme, lorsqu'il est battu en feuilles très-minces (*m*). *Le régulaire* se fait aussi des autres especes d'airain, ainsi que le *caldarium*: la différence entre ces deux especes est, que le *caldarium*, fragile sous le marteau, ne peut que se fondre; & que le *régulaire*, ainsi que tout l'airain de Cypre, est malléable, ou ductile comme d'autres l'appellent. Mais par le travail on peut corriger le *caldarium* & celui des autres mines; car tout airain soigneusement

---

explication qu'on aura placée dans le texte; car le manuscrit de Pétersbourg est, en cela, conforme au Pere Hardouin. Si ce peu de mots est une addition, elle ne me paroît ni d'*un sot glossateur*, ni *d'un copiste ignorant*, puisque loin de faire aucun tort à l'Auteur, elle rend son discours plus clair: mais il est bon d'en avertir. Quoiqu'il en soit, & au risque de me tromper, j'ai cru devoir, en cet endroit, abandonner le Pere Hardouin, même le manuscrit que je cite, & sans tirer à conséquence, traduire selon les éditions où le sens me paroît plus suivi & plus net. Mrs. Poinsinet & Brotier sont conformes au Pere Hardouin.

(*m*) C'est le *pyropus*, en françois *du clinquant*.

purifié au feu & recuit, devient malléable. Parmi les autres eſpeces, celle de la Campanie a la préférence: il y en a de ſemblable dans pluſieurs endroits de l'Italie; mais comme on y manque de bois, on ajoute huit livres de plomb (ſur cent livres de bronze) & on le fait bien recuire. C'eſt dans la Gaule, ſur-tout, où l'on fond le cuivre entre des pierres rougies au feu, qu'on peut remarquer quelle différence la maniere de fondre opere ſur le cuivre; car celle-ci le brule, & le rend noir & caſſant: d'ailleurs on ne le fait recuire qu'une fois; & plus il eſt recuit, meilleur il devient.

CHAPITRE IX.

IL n'eſt pas hors de propos non plus d'obſerver que par un grand froid, l'airain ſe fond mieux. Voici l'alliage dont on ſe ſert pour les ſtatues & pour les tables. On fond d'abord la maſſe du bronze; on ajoute à la fonte une troiſieme partie de ce métal qui ait ſervi: il a une qualité particuliere, qui lui vient du frottement qu'il a éprouvé, & de l'écurage qui ſemble l'avoir adouci; on mèle auſſi douze livres & demi d'étain par quintal de la maſſe. On appelle

cuivre à faire des moules, l'alliage d'une espece de cuivre très-tendre, parce qu'on y ajoute une dixieme partie de plomb & une vingtieme d'etain (a): en cet état, il imbibe mieux la cou-

---

(a) Je traduis par *étain & plomb* le *plumbum argentarium, vel album*, & le *plumbum nigrum* du texte, & je n'ai d'autre remarque à faire à l'occasion de ce passage, sinon que Blaise de Vigenere, qui je crois s'entendoit en métallurgie, trouve que Pline s'y entendoit fort peu. Voici ce qu'il dit dans son article *de la ferrumination ou soudure*; car à ce sujet, notre Auteur parle aussi d'étain & de plomb. „ Pline montre avoir eu quelque odeur de ces mê„ langes, mais grossiérement, & comme à travers „ quelque époisse obscure nuée. .. Pline se feroit fort „ abusé aussi-bien qu'en infinies autres choses où il „ s'est embarqué par un oui dire.... Pline nous en „ compte ici des merveilleuses & en peu de mots, „ s'étant contenté de ce qu'il a pu ouir superficielle„ ment d'infinies choses qu'il a atteintes comme en „ passant sans en avoir expérience.... Certes il écrit „ à la volée de tout ce qui lui vient en la fantaisie „ & qu'il s'imagine: ce qui nous apprend qu'il ne se „ faut pas toujours fier à tout ce que les Auteurs „ mettent; car la plupart du tems, c'est après les „ autres sans en avoir eu connoissance ".

Quoique cela ne soit pas de mon sujet, en apparence au moins, encore est-il bon de le montrer à

leur qu'on nomme *de Grèce.* L'espece la plus nouvelle est celle qu'on appelle *ollaria* (*b*), qui tire son nom de ce vase ; on y ajoute trois ou quatre livres d'étain sur cent livres de cuivre. Si l'on ajoute du plomb à celui de Cypre, il devient couleur de pourpre dans les couvertures des statues (*c*).

---

ceux qui pourroient croire que je suis particulier, bizarre, en ce que je ne veux pas fermer absolument les yeux, & juger sur parole. J'oubliois de dire que Vigenere parle ainsi à mesure qu'il donne ses preuves.

(*b*) De marmite.

(*c*) Mr. Poinsinet, sans y être autorisé par aucun manuscrit, ni par aucune édition, fait ici un changement au texte de Pline, & transforme en négation, l'affirmation qu'on y a toujours lue. Il fait dire à Pline : *Cyprio si* NON *addatur plumbum*, *colos purpuræ fit in statuarum prætextis* ; puis il traduit ainsi : *La couleur rouge des bandes des robes prétextes se fait avec du cuivre de Chypre pur &* SANS MÊLANGE *de plomb.*

Pour justifier ce changement, on peut dire que si Pline eût voulu qu'on ajoutât du plomb à ce cuivre, il en auroit spécifié la dose, comme il fait dans toute la section. Mais ne peut-on pas répondre aussi, que l'exactitude de Pline n'étant pas rigoureuse, & que cet Auteur ne se piquant pas d'être toujours semblable à lui-même, une telle raison, pour ajouter à son

SECTION VINGTUNIEME.

De la maniere de conserver l'airain.

Le bronze écuré contracte plus promptement le verd-de-gris, que quand on le laisse tel qu'il

---

texte, ne seroit pas déterminante? On peut sans doute apporter encore d'autres raisons: mais toujours est-il vrai que le texte parle de *statues*, & que la traduction de Mr. Poinsinet parle *des bandes des robes prétextes.*

Si ma traduction est aujourd'hui fort différente, c'est que je vois dans *statuarum prætextis*, les couvertures, les *nimbes* qu'on mettoit au-dessus des statues, principalement de celles des Dieux & des Empereurs. Après avoir dit (l. 16, c. 9.) l'usage que faisoient les paysans de différentes écorces d'arbres, & qu'au tems des moissons & des vendanges, ils en fabriquoient des vaisseaux pour le vin, & des paniers, Pline ajoute, *atque prætexta tuguriorum*, *ils en couvrent aussi les toits de leurs chaumieres.* C'est l'avant-toit, les bords avancés du toit, les égouts, les prominences, en un mot, le *prætectum:* & ces avances de toits, ces *sévérondes* étant faites d'un tissu d'écorces, elles furent aussi nommées *præ-texti.* Peut-être ce nom leur venoit-il par métaphore, des robes prétextes, peut-être aussi fut-ce le contraire. Servius Tullius, dit-on, se vêtit le premier de cette robe après avoir vaincu les Etrusques: mais avant lui, des

eſt, à moins qu'on ne le frotte d'huile. On dit qu'il ſe conſerve très-bien dans la poix liquide. Il y a longtems qu'on a employé l'airain pour les monumens qu'on veut rendre durables, par

---

payſans ne pouvoient-ils pas auſſi couvrir leurs cabanes d'un tiſſu d'écorces, & le nommer *prætextum?*

J'ai lu avec attention tout ce que dit Pline de la pourpre & de ſa teinture, & je n'y ai vu nulle part qu'il diſe que le cuivre de Cypre, ſoit qu'on y mêlât ou qu'on n'y mêlât pas du plomb, y fut employé. J'ai lu également la traduction de Mr. Poinſinet, où je n'ai trouvé non plus autre choſe que le coquillage nommé *pourpre*, le *buccin*, en un mot, que des poiſſons à coquilles qui fourniſſent cette teinture. Par cette raiſon encore, il ne m'eſt pas permis de traduire Pline de maniere à le faire tomber dans une contradiction que je ne lui trouve pas. Si j'euſſe cru qu'elle lui appartînt, je l'aurois obſervée comme j'en obſerve d'autres.

Au ſurplus, je trouve ici les Éditeurs, Commentateurs, Gloſateurs en défaut, ceux que j'ai vu du moins, & je ſuis réduit à moi ſeul. Chacun ſe tait ſur ce paſſage, ſoit qu'il ait paru clair, ou qu'on n'ait pas trouvé le moyen de l'éclaircir. La connoiſſance que je puis avoir des fontes en bronze, me le fait trouver abſurde, en traduiſant comme il y avoit à peu près dans ma précédente édition : *il prend une couleur de pourpre dans les robes prétextes des ſtatues.* Je n'approuve pas non plus une traduction qui

l'usage qu'on en fait en tables sur lesquelles on grave les constitutions publiques.

Le reste de ce Livre ne traite que de l'usage du cuivre en médecine, du plomb, de l'étain, du fer, &c. (*d*)

---

parle des tuniques de laine blanche bordées de pourpre, & que les tailleurs faisoient à Rome, quand le texte dit *statuarum prætextis.* Il m'a donc fallu recourir à mon Auteur, & voir si je ne pourrois pas l'entendre par lui-même; je ne sais si j'ai réussi. Mr. Poinsinet, que j'honore assurément, voudra bien être un de mes juges, & je l'en prie.

(*d*) Le chapitre 14 de ce livre, offre pourtant un passage qu'il ne faut pas omettre, parce qu'il ajoute à la preuve des foibles connoissances que Pline avoit dans l'art.

„ Cependant le fer reçût aussi de la part des hommes un honneur plus doux. Lorsque l'Artiste Aristonidas voulut représenter le repentir d'Athamas, „ après avoir, dans sa fureur, précipité son fils Léarque, il mêla du fer & du bronze, afin que la rougeur de la confusion fut exprimée par la rouille „ qui se distinguoit à travers l'éclat du bronze. Cette „ figure est encore aujourd'hui à Thèbes ".

Et tamen vita ipsa non desuit honorem mitiorem habere ferro quoque. Aristonidas artifex cum exprimere vellet Athamantis furorem Learcho filio præcipitato residentem pœnitentiâ, æs, ferrumque miscuit, ut rubigine ejus per nitorem æris relucente, exprimeretur

retur verecundiæ rubor. Hoc ſignum exſtat Thebis hodierno die. L. 34, c. 14, ſ. 40.

Ce procédé bizarre ne paroît pas avoir été ſuivi par tous les anciens Statuaires. En effet, ce devoit être un objet bien ridicule, bien déſagréable & bien choquant, que ce barbouillage de rouille & de bronze; & l'Ecrivain qui le rapporte, ſans y ajouter un mot d'obſervation, ne laiſſe aucun doute ſur ſon ignorance des vrais moyens du Statuaire pour rendre les expreſſions. Si ces moyens euſſent été préſens à l'eſprit de Pline, s'il les eût connus, il auroit dit: ce n'eſt-là qu'un effort impuiſſant & ridicule pour vouloir rendre ce que les vrais, les habiles Statuaires ſavent exprimer par l'action, la forme, les traits du naturel, & jamais par une prétendue rougeur, qui défigureroit la plus belle expreſſion, bien plus qu'elle n'aideroit à la repréſenter. D'ailleurs, la confuſion d'Athamas ne devoit pas être colorée dans ſes cheveux & quelques autres parties. Le fer non plus, ne prenoit pas ſon département tout juſte dans le moule, & n'alloit pas ſe loger, ni plus, ni moins, où l'Artiſte aſſignoit le ſiege le plus apparent de la confuſion.

Mais Pline ne dit pas que cette méthode ſoit bonne, il ſe contente de la rapporter ſans décider; il paroît même qu'il ne la loue pas, puiſqu'il dit: *cum exprimere vellet*, *lorſqu'il voulût repréſenter.* Si on faiſoit cette objection, Pline ſeroit un peu mieux convaincu d'ignorer ce qui produit les vraies beautés de l'Art, & l'on pourroit y répondre: liſez le paſſage dans le texte latin avec attention, & vous verrez

par ce qui précede & ce qui ſuit, que Pline parle avec complaiſance, avec ſatisfaction de cet emploi du fer, en l'oppoſant à l'uſage meurtrier qu'on en fait dans les combats: l'homme ſenſible à cette fureur deſtructive, eſt viſible: mais dans une circonſtance où le connoiſſeur devroit auſſi paroître; on ne l'apperçoit pas. Ainſi Pline approuve, parce que c'eſt-là ſa maniere d'approuver. Quand il dit que Pauſias *ſavoit* peindre un bœuf en racourci, il ne s'exprime pas autrement, *cum longitudinem bovis oſtendere vellet.* Quand il dit que Néaclès avoit placé une Epiſode pour faire entendre le lieu où s'étoit paſſé le ſujet qu'il repréſentoit, il ne s'exprime pas autrement, *factum volebat intelligi.* Quand il dit que Parrhaſius avoit repréſenté le peuple d'Athènes aſſemblé, il ne s'exprime pas autrement, *volebat namque varium..... oſtendere.* Il eſt donc certain qu'il parle ici comme un homme qui ne ſait pas que le bronze devient & reſte ſombre, & que le fer, s'il eſt travaillé après la fonte, eſt auſſi brillant que l'autre métal avec lequel il eſt fondu. Voyez à préſent ce que devient cette *rouille qui ſe diſtinguoit à travers l'éclat du bronze?* Ainſi les adreſſes du ſophiſme, non plus que les ignorans *examens*, ne réuſſiroient pas mieux ici qu'ailleurs, & la manie de vouloir faire de Pline un grand connoiſſeur, eſt, je crois, trop dévoilée pour en impoſer encore.

Fin des Notes ſur le XXXIV. Livre de Pline.

NOTES

SUR

LE TRENTE-CINQUIEME LIVRE DE PLINE, AVEC LA TRADUCTION.

SECTION PREMIERE.

Honneur de la Peinture.

NOus avons indiqué en partie, la nature des métaux & celle de leurs produits, qui constituent les richesses: l'enchaînement de la matiere nous a conduit à l'immensité de remedes qu'ils fournissent, & à l'ignorance de ceux qui les préparent, comme aussi aux travaux lents de la ciselure & de la Statuaire (*a*), & à la délica-

(*a*) Chez les Latins la *statuaire* est l'art de faire des statues de bronze; la *sculpture*, celui d'en faire de marbre; & la *plastice* ou *plastique* celui de modeler.

teſſe de la teinture. Reſte à parler des différentes eſpeces de terres & de pierres, dont le nombre eſt encore plus grand, & dont les Grecs ſurtout, ont traité en particulier dans beaucoup de livres. Pour nous, nous mettrons dans cette matiere une briéveté convenable à notre plan, ſans omettre pourtant rien de néceſſaire, ou de ce que produit la nature en ce genre.

CHAPITRE PREMIER.

PArlons d'abord de ce qui nous reſte de la Peinture, de cet art vraiment noble, autrefois que les rois & les peuples le recherchoient, & qu'il illuſtroit ceux qui étoient dignes de paſſer à la poſtérité. Mais aujourd'hui il eſt abſolument banni par les marbres, & même par l'or; cette manie eſt pouſſée ſi loin, que non ſeulement les murailles ſont toutes couvertes de marbre, mais qu'on le creuſe même pour y former en moſaïque & en ciſelure, des repréſentations d'animaux & d'autres objets. Les compartimens & les portions de montagnes renfermées dans les chambres à coucher, ne plaiſent déja plus: & nous commençons à peindre la pierre. C'eſt une invention du tems de Claudius; & c'eſt

ſous Néron que pour varier l'uniformité du marbre, on y a incruſté des taches qui n'y étoient pas, afin que celui de Synnade ſe diſtinguât par la couleur du pourpre, ainſi que la molleſſe voudroit qu'ils euſſent été produits. Ces ornemens ſont les tributs impoſés par le luxe, aux montagnes épuiſées: c'eſt ainſi qu'il ne ceſſe de fournir plus d'alimens encore aux incendies.

CHAPITRE II.

SECTION SECONDE.

Honneur des portraits.

PAr la Peinture on tranſmettoit à la poſtérité la reſſemblance la plus parfaite des grands hommes; cet uſage eſt entiérement paſſé. Ce ſont des boucliers de bronze que l'on conſacre à leur mémoire, des buſtes en argent dont à peine on peut diſtinguer les reſſemblances. On ſubſtitue même d'autres têtes aux ſtatues; ce qui a occaſionné bien des couplets ſatyriques: tant il eſt vrai, qu'on a plus d'égard à la matiere, qu'on ne prend de ſoin à ſe faire connoître ſoi-même. Et cependant les mêmes perſonnes forment des

galeries de tableaux anciens & de portraits étrangers. Pour eux, ils n'estiment que la matiere de leurs portraits que brise un héritier, ou que les voleurs dérobent; ils ne laissent ainsi aucune mémoire d'eux-mêmes, que celle de leurs richesses. Ils ornent d'images d'Athlètes leurs places d'exercices & les salles où il se parfument (*a*). Ils ont dans leurs chambres à coucher & portent avec eux le portrait d'Epicure; ils font des sacrifices en l'honneur de sa naissance, le vingtieme jour de la lune (*b*); & ils

---

(*a*) *Et ceromata sua exornant.* Au chap. 16, s. 47, Pline montre tout son mépris pour cette sorte d'exercice, quand il dit qu'en fortifiant le corps, il détruit les forces de l'esprit : *exercendo ... corpora, vires animarum perdidit.* Il savoit pourtant que le gouvernement romain, militaire & tyrannique, avoit besoin des forces du corps; & les premiers Romains qui s'exerçoient aussi beaucoup, n'avoient pas pour cela l'esprit plus énervé.

(*b*) *Natali ejus vicesima Luna.* De quelle lune? Epicure étoit né le dix du mois que les Grecs appelloient *Gamélion:* son anniversaire tomboit par conséquent chez les Romains vers la fin de Janvier & le commencement de Février. Il y auroit lieu de croire que Pline, plutôt que de consulter le testament d'Epicure, aura mal vu un passage de Cicéron, où

observent chaque mois des fêtes, qu'ils appellent *Icades*. Cela se fait sur-tout par ceux qui ne veulent pas être connus même pendant leur vie. Oui, cela est certain, l'oisiveté a perdu les arts; & parce qu'il n'y a plus d'ames qui puissent servir de modeles, on néglige même la représentation des corps. Nos ancêtres pensoient bien différemment : ce n'étoit pas des statues de bronze ou de marbre, faites par des Artistes étrangers, qu'on voyoit dans leurs vestibules; c'étoit les portraits de leurs ayeux (*c*). Les

---

l'Orateur en transcrit infidélement quelques mots. Voy. *de finib. bon. & mal.* l. 2, N°. 31; & Diog. Laërt. *vie d'Epicure.* Mr. Poinsinet met dans son texte françois, *la lune de Gamélion:* c'est, je crois, ce qu'il falloit placer dans une Note, puisque ce mot n'est pas dans le texte latin.

(*c*) Pline fait un double reproche aux Romains : celui d'avoir recours à des Artistes étrangers, & celui de ne plus mettre dans leurs maisons les portraits de leurs ayeux. Il explique trop bien lui-même la cause du second reproche, pour qu'il soit besoin d'y ajouter un mot d'observation, si ce n'est l'éloge que mérite son zéle pour la vertu.

Mais a-t-il autant raison sur l'autre article, & faut-il blâmer une nation qui n'ayant pas de bons Artistes, en appelle d'étrangers, ou acquiert leurs pro-

buſtes en cire étoient rangés par ordre ſur des tablettes, ils accompagnoient les funérailles de leurs deſcendans; & quand un homme mouroit, il étoit entouré de toute ſa famille qui avoit vécu avant lui. Les fleurons généalogiques s'entrelaçoient avec des portraits. Les archives ſe rempliſſoient de manuſcrits & des monumens

---

ductions ? Pour bien juger ce reproche de Pline, il faudroit premiérement ſavoir s'il y avoit à Rome, ſoit une Académie, ſoit quelqu'autre cauſe d'émulation; ſi la nation favoriſoit le progrès des arts, ou n'en tenoit aucun compte. Si une Académie, au cas qu'elle exiſtât, avoit uniquement pour objet l'éducation convenable à des Peintres & à des Sculpteurs.

Avec ces préliminaires, nous pourrions excuſer ou blâmer les Romains de n'avoir pas eu de fort bons Peintres & d'excellens Statuaires; car le peu que nous en connoiſſons de nationaux, ne fait pas régle. Ne louons ou ne blâmons jamais un pays ſans bien ſavoir ce qui s'y paſſe; & ſi des Ecrivains mendians, mendiés, ſalariés, nous en diſent des merveilles, rabattons-en toujours beaucoup: ne donnons pas plus de croyance à des imputations trop défavorables.

Mais Pline, dira-t-on, qui n'étoit ni mendiant, ni mendié, ni ſalarié, devoit ſavoir ce qui ſe paſſoit dans ſon pays, & nous ne voyons nulle part qu'il ait voulu le calomnier. Hé bien, croyons donc que

des actions qu'un homme avoit faites pendant sa magistrature. On voyoit au dehors des portes & à l'entrée des maisons, les images des nations vaincues; leurs dépouilles y étoient suspendues, sans qu'il fut permis à un acquéreur de les en détacher. Ainsi les maisons-mêmes, après avoir changé de maître, triomphoient encore. C'étoit-là un aiguillon à la gloire, parce que les murs reprochoient tous les jours à un maître lâche, qu'il usurpoit le triomphe d'autrui.

---

son reproche n'est pas sans fondement, & que s'il a vu ramper les beaux-arts dans la nation qu'il habitoit; s'il a connu la cause de cette inertie, il a pu même en ne s'expliquant pas nettement, sévir contre les torts d'un Empire, dont le Souverain & quelques riches dépensoient beaucoup en tableaux & en statues des Grecs; parce qu'ils n'employoient pas les vrais moyens de former des Artistes nationaux.

Pline a donc raison; & je crois qu'il l'auroit davantage, s'il eût indiqué d'autres causes du mauvais état des arts à Rome, que l'*oisiveté*, *la mollesse; ita est profectò: artes desidia perdidit.* Ils étoient dans leur plus grande force en Grece, lorsqu'elle ne le cédoit pas en mollesse aux Romains. Voyez aussi les progrès qu'ils firent depuis dans le pays de Pline, & dans un tems où les ames n'y étoient ni plus grandes, ni plus vertueuses que dans l'ancienne Rome.

On voit avec quelle indignation l'orateur Meſſala défendit qu'on mêlât un portrait étranger à ceux des Lævinus ſes parens. C'eſt par une raiſon ſemblable, que l'ancien Meſſala fit ſes livres ſur les familles Romaines, lorſqu'ayant paſſé dans le veſtibule de Scipion Pomponianus, il eût apperçu que par adoption teſtamentaire, & à la honte du nom d'*Africain*, les *Salution* (c'étoit le ſurnom de Pomponius) s'étoient inſinués dans la famille des Scipions. Mais ſans offenſer les Meſſala, qu'il ſoit permis de dire que les *Salution*, en s'appropriant ces images étrangeres d'hommes illuſtres, rendoient une ſorte d'hommage à leurs vertus; ce qui eſt beaucoup plus honnête que de mériter que perſonne ne daigne s'approprier ainſi les leurs.

Je ne dois pas omettre une invention nouvelle. On ne ſe contente pas de conſacrer dans les bibliothéques, en or, en argent ou en bronze, la figure de ceux dont l'eſprit immortel parle encore dans ces mêmes lieux; on va même juſqu'à imaginer celles qui n'exiſtent plus; & des reſſemblances qui n'ont pas été conſervées, produiſent nos regrets, comme il eſt arrivé à l'égard d'Homère. Il n'y a pas, je crois, une plus grande preuve de bonheur que celle qui fait toujours déſirer à chacun de ſa-

voir comment nous étions. Asinius Pollion est le premier à Rome qui en établissant une bibliothéque, ait consacré au service public l'esprit des grands hommes. Je ne saurois dire si les Rois d'Alexandrie & de Pergame, qui formerent à l'envi des bibliothéques, ont commencé les premiers. Que la passion des portraits ait autrefois dominé, c'est ce que prouvent & Atticus, l'ami de Ciceron, par l'ouvrage qu'il donna sur cette matiere (*d*), & Marcus Varron,

---

(*d*) Il est certain que ces trois mots, *Atticus ille Ciceronis*, désignent Atticus, l'ami de Cicéron. J'avois donc eu tort de croire le Pere Hardouin, & de suivre moins le texte que la note de cet Editeur. J'ai eu plus de tort, quand, après la premiere faute, j'ai dit avec trop de confiance, que Mrs. de la Nauze & de Jaucourt avoient mal entendu ce passage. Voici la Note du Pere Hardouin, édition de 1723. *De imaginibus quæ solerent in Bibliothecis collocari. Volumen illud a Cicerone scriptum, cui nomen fecit* Atticus, *penitus intercidit.* Cette fausse interprétation n'auroit pas dû tenir contre le texte; mais enfin, dans cet instant elle y a tenu, & j'en fais l'aveu, ne croyant pas qu'il suffise de m'être corrigé. Je suis même bien plus content de l'avouer aujourd'hui, que si j'avois sû ne la pas commettre alors. Mr. Poinsinet a fait & laissé la même faute que j'avois com-

qui par une très-heureuse découverte, inséra dans la multitude de ses livres, non seulement les noms de sept-cens hommes illustres, mais encore en quelque sorte leurs portraits. C'est

---

mise, & c'est le Pere Hardouin qui nous trompa tous deux.

Le passage qui occasionne cette Note est fort différent dans le manuscrit de Pétersbourg, & je ne crois pas qu'il soit connu des Savans. Je ne juge, ni de sa valeur, ni de la préférence qu'on doit lui accorder ou lui refuser; je le mets seulement sous les yeux du lecteur que ces sortes de variantes peuvent intéresser, & je tâche d'en rendre le sens en françois.

„ An priores cœperint Alexandriæ & Pergami re-„ ges, qui Bibliothecas magno certamine instituere, „ non facile dixerim. Imaginum amore flagrasse quos-„ dam, testes sunt & Atticus ille Ciceronis, edito de „ sua senectute volumine, & M. Varro benignissimo „ invento, & insertis in voluminibus suorum fœcun-„ ditatum, non *nominibus* tantum septingentorum il-„ lustrium, sed & aliquo modo imaginibus: non pas-„ sus interire figuras, aut vetustatem ævi contra ho-„ mines valere, sacrorum inventores. Quin etiam „ Diis invidiosi, quando immortalitatem non solum „ dedit, verum etiam in omnes terras misit; ut præ-„ sentes esse ubique credi possent ".

„ Je ne saurois dire si les Rois d'Alexandrie &

ainſi qu'il a ſauvé leurs figures de l'oubli, & les a garanties des ravages du tems. Inventeur d'un bienfait envié même des Dieux, il aſſure à ces perſonnages l'immortalité, mais il les envoye auſſi par toute la terre, afin qu'ils ſoient

---

„ ceux de Pergame, qui formerent à l'envi des Bi„ bliotheques, ont commencé les premiers. Que „ quelques-uns d'eux aient été paſſionnés pour les „ portraits, c'eſt un fait qu'Atticus, l'ami de Cicéron, „ atteſte dans l'ouvrage qu'il a donné ſur ſa vieilleſſe; „ & Marcus Varron, par une très-heureuſe décou„ verte, ayant inſéré dans les volumes de ſes fécon„ dités, non ſeulement les noms de ſept cent per„ ſonnages illuſtres, mais encore en quelque ſorte „ leurs portraits: il n'a pas ſouffert que leurs figures „ périſſent, ou que le laps du tems prévalût contre „ des hommes inventeurs des choſes ſacrées. Et, ce „ qui donne même de la jalouſie aux Dieux, il ne „ leur procure pas ſeulement l'immortalité, mais il „ les envoye auſſi par tout le monde, afin qu'on puiſſe „ les croire préſens par-tout ".

Les Savans connoiſſent les éditions & les manuſcrits, c'eſt pourquoi je ne rapporte aucune autre leçon. J'obſerve ſeulement que le Pere Hardouin, au lieu du *inventione muneris etiam Diis invidioſus* de quelques imprimés, corrige ſelon des manuſcrits, non d'après ſes conjectures, *inventor muneris etiam Diis invidioſi.*

préſents, & qu'on puiſſe les poſſéder partout. (*e*)

(*e*) Cette invention étoit vraiſemblablement des deſſeins à la plume, qui repréſentoient les perſonnes dont Varron parloit, comme j'en ai vus dans les anciens manuſcrits de Térence, pour les maſques & les actions des acteurs. Cependant, avec plus de clarté, Pline nous eût épargné peut-être de vaines conjectures. Si le dictionaire Encyclopédique, ce monument immortel, eût traité les articles *Deſſein* & *Gravure* avec cette légereté, les Amateurs futurs des beaux-arts n'auroient aucun remerciment à faire aux Auteurs de ces articles. Ils auroient eu beau dire *que c'eſt une très-heureuſe découverte enviée même des Dieux; inventor muneris etiam Diis invidioſi :* c'eſt principalement, leur diroit-on, à cauſe que cette invention eſt employée ſi à propos qu'il falloit au moins la nommer, & laiſſer à un écolier de rhétorique la petite & fauſſe idée de la jalouſie des Dieux. Il ſemble que quand on écrit pour la poſtérité, il faut la reſpecter aſſez pour ne pas lui dire les choſes à demi, ne pas la laiſſer deviner mal à propos, ni l'induire à ſe tromper.

On voit bien que Pline, ſans faire un article d'Encyclopédie, ſans retarder la rapidité de ſa marche, eût pu ſacrifier cette jalouſie des Dieux à quelques mots qui euſſent dit comment ces protraits étoient faits. Mr. Poinſinet donne ici une note contraire à la mienne, mais que je ne crois pas fort juſte, en ce

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quand les portraits furent mis sur des boucliers, & quand ils furent exposés en public.

VArron n'a conservé que des portraits d'étrangers. Appius Claudius, qui fut Consul avec Servilius l'an 259 de la fondation de Rome,

---

qu'elle dit que *ces sortes de portraits étoient sans doute de petites médailles dont l'assemblage composoit un médailler.* Si Pline avoit eu cette pensée, auroit-il autant exageré l'*invention ?* en auroit-ce été une? Depuis longtems les médailles, ainsi que les pierres gravées, n'avoient-elles pas le droit de rendre les Dieux jaloux, en *disséminant* par toute la terre les images des hommes célebres? Ou c'étoit des traits à plume qu'on pouvoit copier, ou des portraits moraux, comme Suétone & d'autres en ont faits depuis: mais il n'est guere vraisemblable que ce fussent de petites médailles, sans quoi il faudroit dire que Pline manque ici de jugement. Puisqu'il ne nous en a rien appris, renfermons-nous dans le silence, & par occasion jettons un coup d'œil sur ce qui est dit de nos gravures dans le septieme tome de l'Encyclopédie.

fut le premier (à ce que je trouve) qui établit l'usage de consacrer des boucliers chargés des portraits de sa famille; car il plaça ses ancètres dans

---

Mr. le Chevalier de Jaucourt *s'est* CRU OBLIGÉ *de nommer les illustres Graveurs*, *& de jetter*, EN PASSANT, *quelques fleurs sur leur tombe.* C'est dommage que les fleurs lui aient manqué pour quinze ou vingt de nos bons Graveurs morts avant l'année 1757, date de ce volume, ou qu'il n'ait point *passé* proche de leur tombe: car à cette époque de 1757, Mr. de Jaucourt s'arrête, & dit: *Il y a d'illustres Graveurs qui vivent encore dont nous ne pouvons parler*, *mais dont les ouvrages feront passer les noms à la postérité.* Cependant parmi les Graveurs François dont la tombe n'a pas été ornée de fleurs, sont *Dorigni*, *Pesne*, *Cochin* le pere, *Chereau*, *Desplaces*, *Morin & Duchange*, lesquels, en vérité, méritoient des fleurs tout aussi bien qu'*Abraham Bosse*, qui pourtant avoit du mérite.

C'est encore dommage qu'on trouve au mot *Mellan*, " *Les Graveurs ordinaires* ont presque autant „ de tailles différentes qu'ils ont de différens objets „ à représenter.... *Mellan* imitoit toutes choses avec „ de simples traits mis auprès les uns des autres, „ sans jamais les croiser en quelque maniere que ce „ soit ". Cela est vrai jusqu'à un point; mais les *Gérard Audran*, les *Edelinck*, & d'autres qui n'é-

dans le temple de Bellone; & l'on se plut à les considérer dans un endroit élevé, & à lire les titres de leurs dignités. Beau spectacle, pourvu que les enfans dont on voit les images en petit,

---

toient pas des *Graveurs ordinaires*, s'y prenoient autrement, & n'en imitoient que mieux *toutes choses*. Il ne falloit donc pas qualifier ces grands Artistes de *Graveurs ordinaires*.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le très-bon article *Gravure* par Mr. Watelet, & qui n'est point fait *en passant*, contredit, en établissant les meilleurs principes, cet éloge peu réfléchi du travail de *Mellan*. Il est à croire qu'on ne s'en étoit pas apperçu avant l'impression. *La maniere de graver de Mellan & d'autres qui lui ressemblent*, dit notre savant Amateur, *est libre & facile; elle a un mérite réel; on peut le blâmer aussi d'un peu d'affectation dans le tournoiement des tailles; il étoit bien aise qu'on lui sût gré de l'habitude qu'il avoit acquise. Il vaudroit mieux qu'il n'en eût point fait parade, & qu'il ne l'eût employé que dans les endroits où elle étoit nécessaire.* On sent ici l'homme sûr de ce qu'il dit, l'Amateur qui en opérant lui-même, ne balbutie point. Lisez l'article *Gravure*, & vous sentirez tout ce que vaut l'article *Graveur*. Vous serez sur-tout fâché d'y trouver au commencement; *si les Anciens eussent connu l'art de graver, il seroit sans doute échappé quelques empreintes de tant de rares productions de*

offrent ensemble comme une espece de nid de la postérité d'un grand homme: personne alors ne regarde ces boucliers sans plaisir & sans s'y intéresser. (*a*)

SECTION QUATORZIEME.

Quand ils furent placés dans les maisons

Après Appius Claudius, M. Æmilius, collégue de Lutatius dans son Consulat, en plaça de semblables, non seulement dans la Basilique

---

leur génie; nous aurions du moins quelques images des grands hommes que nous admirons, ce patrimoine de la postérité, & qui la touche si fort. Sans compter les médailles & les belles pierres gravées, les statues & les bustes antiques ne transmettent-ils pas ce patrimoine à la postérité, d'une maniere bien plus réelle qu'une estampe sur du papier, qui, quelque bien qu'elle soit, ne peut jamais représenter les objets que d'une seule vue?

(*a*) Quoique ces monumens consacrés à la mémoire des hommes illustres, fussent nommés *clypei* comme les boucliers militaires, ils n'avoient cependant d'autre usage que celui de représenter ceux qui avoient bien mérité de la République & de leur famille. C'étoient des tableaux, des médaillons, des écussons représentatifs. Si le nom de *boucliers* leur

Emilienne, mais encore dans sa propre maison : cet usage est vraiment militaire ; car les boucliers des Héros qui combattirent à Troye, étoient ornés de figures, & c'est de-là (*b*) qu'ils ont été nommés *Clypei*, & non pas, comme la subtilité mal adroite des Grammairiens l'a voulu, de *cluendo* (*c*). C'est de la valeur qu'est venu l'usage de graver sur le bouclier le por-

---

fut conservé, c'étoit peut-être à cause de leur ressemblance avec les boucliers Militaires, ou que les boucliers étoient les plus anciens tableaux en gravure ou en bas-relief. Quand Tacite dit : *Cum censeretur clypeus, auro & magnitudine insignis, inter auctores eloquentiæ*, il n'entend pas qu'on dût consacrer à Germanicus un bouclier militaire parmi les Orateurs : celui dont il parle est un de ceux dont Pline fait ici mention ; la toge & l'épée y avoient un droit égal. On a quelquefois distingué ces boucliers médaillons, des boucliers militaires, & par l'ortographe, & par le genre ; on a dit *clypeum armorum* & *clupeum imaginis* ; *clypeus scutum* & *clupeum imago*. Les Grecs nommoient ceux dont il est ici question, *πίνακες*, *tabulæ*, *tableaux*. Voy. *Antiq. explic.* tom. 4, pag. 63, supplément. Voy. aussi *Mém. de l'Acad.* tom. 1.

(*b*) Du mot grec *γλύφειν*, *graver.*

(*c*) Avoir de la réputation.

trait de celui qui s'en servoit. Les Carthaginois ont fait en or ces boucliers & ces portraits, & ils les portoient avec eux dans le camp. Il est certain que Q. Marcius, qui vengea en Espagne les Scipions, lorsqu'il fit les Carthaginois prisonniers, en trouva un semblable d'Asdrubal, qui resta au-dessus de la porte du temple de Jupiter Capitolin, jusqu'au premier incendie qui le consuma (*d*). On a remarqué que nos ancêtres étoient là-dessus de si bonne foi, que l'an de Rome 575, sous le consulat de L. Manlius & Q. Fulvius, M. Aufidius, entrepreneur des réparations du Capitole, avertit le Sénat que des boucliers, qui depuis nombre d'années

---

(*d*) Pline n'a pas vu ce bouclier; Tite-Live ne l'a pas vu non plus, mais il a mieux approfondi l'histoire Romaine; il est plus exact & plus voisin du premier incendie qui consuma le Capitole. Il dit que ce bouclier étoit d'argent: *In ea fuisse clypeum argenteum pondo centum triginta octo, cum imagine Barcini Asdrubalis*, &c. Dec. 3, l. 25, c. 39. Il n'est donc pas certain, *certe*, que ce bouclier fut d'or. Petite erreur sans doute; mais c'est en allant ainsi d'erreur en erreur, qu'on laisse un ouvrage informe, sur-tout quand on n'est pas savant dans le fond du sujet qu'on a entrepris de traiter, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs.

n'étoient compris dans l'inventaire que comme de bronze, étoient d'argent.

SECTION CINQUIEME.

Des commencemens de la Peinture. De la Peinture monochrone (d'une seule couleur.) Des premiers Peintres.

Les commencemens de la Peinture sont incertains, & c'est une discussion étrangere à l'objet de cet ouvrage. Les Egyptiens assurent qu'elle fut inventée chez eux, six mille ans avant qu'elle eût passé en Grèce; mais il est évident que c'est une vaine jactance (*e*). Les Grecs di-

(*e*) Platon étoit loin de regarder la très-haute antiquité de la peinture chez les Egyptiens, comme une fable: voici ce qu'il dit. *Si on veut y prendre garde, on trouvera chez eux des ouvrages de peinture ou sculpture faits depuis dix mille ans, (quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre) qui ne sont ni plus, ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, & ont été travaillés sur les mêmes regles.* Plat. de legib. l. 2. Ces regles étoient sévérement prescrites par les loix du pays, qui défendoient aux Peintres & aux Statuaires de rien innover dans l'art, ni d'imaginer de nouveaux sujets ou de nouvelles attitudes, en un mot, de s'écarter en

ſent, les uns qu'elle fut inventée à Sicyone, les autres chez les Corinthiens; mais tous conviennent que ſes commencemens furent d'enfermer dans une ligne l'ombre d'un homme. Voilà quel a été ſon premier état: ſon ſecond, après qu'elle fut devenuë plus difficile, a été de peindre chaque tableau d'une ſeule couleur; & on la nomma *Monochromaton*: cette maniere

---

rien de ce qu'elles avoient ſtatué: ainſi Platon étoit fondé à dire qu'il n'y avoit ni diminution, ni augmentation dans les progrès. Mais ce morceau eſt curieux, en ce qu'il nous apprend auſſi qu'il y avoit de la peinture plus de 9000 ans avant le ſiege de Troye, contre l'avis de Pline, qui va nous dire dans un inſtant, qu'il ne paroît pas que l'art exiſtât avant cette époque. Retranchez raiſonnablement tout ce qu'il vous plaira de la date de Platon, il reſtera encore aſſez pour prouver l'exiſtence de la peinture avant la guerre de Troye. Des voyageurs croyables, & qui ont ſéjourné pluſieurs années en Egypte, y ont vu des Divinités peintes ſur les murs de quelques anciens monumens; & ces peintures plus ou moins bien conſervées, ſont de la plus haute antiquité.

Peut-être cette inertie des Egyptiens dans les arts, & qui étoit ſi propre à en arrêter les progrès, avoit-elle une raiſon politique; en ce cas, nous ne devons pas la blâmer. Mais je penſe qu'en nous reſtreignant aux ſeules vues de l'art, nous n'irons pas juſqu'à dire

de peindre ſubſiſte encore. On dit que la Peinture linéaire fut inventée par Philoclès, Egyptien, ou par Cléanthes, Corinthien (*f*); les

---

avec Mr. le Comte de Caylus : *jamais les Egyptiens ne ſe ſont écartés des à plombs. Tous les peuples ſages ont été fort éloignés d'un pareil défaut.* Recueil d'antiquités, 1er. vol. p. 49. Certainement les Statuaires Egyptiens alloient droit devant eux ; on le voit dans leurs ſtatues, & ſi bien ſtatues, qu'elles n'ont en général ni mouvement, ni action, ni expreſſion. A la vérité, elles ſont toutes d'à-plomb : mais tous les peuples *ſages* ou non, qui ſe ſont mêlés de peinture & de ſculpture, ont fait leurs figures d'à-plomb, ſans la roideur Egyptienne, quand le ſujet ne requieroit pas une action plus décidée. Mr. de Caylus ayant fait ſa remarque à l'occaſion d'une aſſez mauvaiſe tête de ſinge, & le ſinge n'inſpirant pas volontiers le ton ſérieux, je ſupprime le commentaire.

(*f*) Il dit ailleurs, l. 7, c. 56, que ſelon Ariſtote, ce fut Gyges qui inventa la peinture en Egypte : *Giges Lidus picturam in Ægypto inſtituit, ut Ariſtoteli placet.* Seroit-il croyable que la peinture ayant été exercée en Egypte fort longtems avant qu'elle le fut en Grèce, elle n'y parvint cependant que dans l'état informe de la ſilhouete, du patron, du ſimple contour tracé autour d'une ombre, après tant d'années d'invention ? Eſt-il croyable qu'alors, Ardicès & Téléphane, Peintres Grecs, n'en fuſſent encore

premiers qui l'exercerent furent Ardicès de Corinthe & Téléphane de Sicyone, sans se servir encore d'aucune couleur; ils jettoient cependant

---

qu'à marquer quelques traits dans l'intérieur du contour? On aura plus sujet d'être surpris, si, comme le dit Aristote, Euchir, parent de Dédale, est le premier auteur de la peinture en Grèce; il vivoit plus d'un siecle avant la guerre de Troye. Mais voici de quoi surprendre un peu davantage. Diodore nous apprend, l. 1. f. 2, qu'il y avoit des statues colossales en Egypte au tems d'Osymandias, c'est-à-dire, plus de deux mille ans avant Pline, & près de mille ans & plus, dans un pays, sans qu'on se soit avisé d'y faire de la peinture; car notez bien qu'on n'a pas dû commencer la sculpture par des colosses.

Que la peinture & la sculpture des Egyptiens aient été plus ou moins foibles, c'est de quoi il ne s'agit pas dans ce moment. Que cette date de mille années soit plus ou moins précise, en un mot, que le *quicquid Græcia mendax audet in historia* de Juvenal, soit plus ou moins applicable à Diodore & à la chronologie de son tems, c'est ce que nous ne sommes pas obligés de savoir précisément ici. Il ne nous faut qu'une présomption, même un peu vague, que la peinture existoit avant le siege de Troye; & nous l'avons si forte, qu'elle équivaut à une preuve. Ainsi, quels que furent les premiers inventeurs de l'un & de l'autre art, soit chez les Egyptiens, soit chez les

des traits dans l'intérieur du contour. De-là vint la coutume d'écrire sur le tableau, le nom

---

Grecs, soit ailleurs, il paroît certain que Pline se contredit, qu'il consulte légérement ses Auteurs, & qu'il confond plus souvent les objets qu'il ne les distingue. Quand il lisoit & copioit un Auteur, il ne se rappelloit pas toujours ce qu'il avoit lu dans un autre, & les extraits alloient comme ils pouvoient. Il n'avoit pas non plus réfléchi sur les possibilités de l'art dans ses progrès, quand il a donné, comme on le verra, une époque trop récente à la peinture, ne la faisant pas exister avant la guerre de Troye.

J'ai dit qu'on n'a pas dû commencer la sculpture par des colosses, & je crois cette opinion fondée sur la nature de l'esprit humain, & sur ce que nous a conservé l'histoire. Elle nous apprend qu'en Egypte on faisoit très-anciennement des colosses, & que dans les mêmes tems, on y exécutoit aussi des statues de médiocre grandeur. S'il en faut croire Diodore de Sicile, on voyoit au tombeau du Roi Osymandué de fort belles figures colossales, & j'ai appris que pour en faire, le début n'est pas un colosse.

Les premieres tentatives dans les arts d'imitation, auront été, si je ne me trompe, de faire une plante, un animal, un homme, tels qu'on les voyoit dans la nature. Des siecoles se seront écoulés, l'art aura fait des progrès. Mais quand le faste des Rois sera devenu gigantesque, & qu'ils auront cru que le co-

de ceux qui étoient repréſentés (*g*). Le premier qui inventa l'art de colorer les figures avec des teſſons de pots d'argile broyés, fut, dit-on, Cléophante de Corinthe. Nous ferons voir bientôt que cet Artiſte, ou un autre de même non, fuyant l'oppreſſion de Cypſelus, tyran de Corinthe, ſuivit en Italie, au rapport

---

loſſal étoit un ſigne impoſant de leur grandeur & de leur puiſſance, les carrieres auront à peine ſuffi à l'immenſité des édifices. Alors il aura bien fallu que pour donner au palais un aſpect plus impoſant encore, la repréſentation du Souverain y fut proportionnée. L'effigie du Monarque étoit au moins de 80 pieds.

Je crois que les Statuaires ne débuterent pas plus par des coloſſes, que les Poëtes par des poëmes épiques. Homère eut des prédéceſſeurs qui tous ne faiſoient pas des Iliades, & les coloſſes ont été précédés par des ſtatues de moindre grandeur; c'eſt la marche de l'eſprit humain. D'abord ignorant & timide, puis viennent les hardieſſes, les écarts même de l'imagination qui emportent le génie à tous les extrémes. C'eſt à ce terme qu'ayant connu ſa force, l'eſprit humain revient ſur lui-même. Le goût s'épure, il a des criſes, &, comme tout ce qui eſt créé, ſes pas vers le dépériſſement ſont plus ou moins rapides.

(*g*) Cet uſage étoit encore obſervé dans les tableaux de Polygnote, qui vraiſemblablement en avoient auſſi beſoin, puiſque l'art étoit encore dans ſon en-

de Cornelius Népos, Demarate, pere de Tarquin l'ancien, Roi des Romains.

SECTION SIXIEME.

Antiquité des Peintures en Italie.

Car la Peinture étoit déja parfaite, même en Italie. Il est certain qu'il existe encore au-

---

fance: *ut illa prope rudia*, dit Quintilien, (Instit. Orat. l. 12, ch. 10.) Pline dit, à la section suivante, qu'il n'y a point d'art qui ait atteint si promptement à sa perfection. Assurément il se trompe; car en ne prenant l'origine de l'art qu'à Cléophantes de Corinthe, on trouvera que 400 ans après lui, au tems de Polygnote, l'art étoit presqu'au berceau; *ut illa prope rudia.* Il semble que voilà, contre l'opinion de Pline, une croissance qui n'est rien moins que prompte. Il avoue lui-même ailleurs, par une contradiction, qu'avant Apollodore, qui vivoit 40 ou 50 ans après Polygnote, *aucun tableau ne méritoit de fixer les regards.* C'est peut-être cette médiocrité des tableaux d'alors qui avoit fait dire à Théophraste, que Polygnote fut l'inventeur de la peinture. (Voyez Pline, l. 7, ch. 56.)

Ainsi, malgré le foible & unique témoignage de Pline, & malgré la paillardise, *e libidine accensus*, de l'Empereur Caligula, ou de celle du Lieutenant.

jourd'hui des Peintures plus anciennes que notre ville dans le temple d'Ardée: & j'avoue qu'il n'y en a pas que j'admire autant que celles-là, qui depuis tant de fiecles qu'elles font dans la coupole du batiment, ont confervé toute leur fraicheur. Lanuvium offre également

---

Général Pontius, on pourroit douter de la *très-grande beauté* des peintures d'Ardée, de Lanuvium & de Cœré, dont il va parler.

De favans antiquaires ont pourtant affuré le public de la fupériorité de ces peintures. Ils n'ont pas apperçu qu'ils n'étoient fondés que fur deux foibles témoignages, celui du très-peu connoiffeur Pline qui n'en parle que de fon chef, & celui d'un débauché, quel qu'il foit, qui aimoit les nudités; c'eft ce que le lecteur eft prié d'obferver. Le talent de compiler eft affurément fort beau: mais celui de penfer a bien auffi fon mérite.

L'Auteur de *l'origine des loix, des arts & des fciences*, Paris 1778, a fait une note fur le paffage qui occafionna la mienne en 1773. On me permettra de la tranfcrire, afin qu'on ait fous les yeux la preuve qu'un homme qui a fu faire cet ouvrage, n'a pas héfité, quelques années après le mien, de juger Pline à-peu-près comme je l'avois jugé.

„ Les paffages d'Ariftote & d'Elien, que je cite, „ font très-clairs & très-précis. On n'en peut pas dire

une Atalante & une Hélène: elles ſont nues, peintes au premier coup, par un même Artiſte, & d'une très-grande beauté; la premiere a l'air d'une vierge: elles n'ont pas été endommagées, quoique le temple ſoit en ruines. L'Em-

---

„ autant de celui de Pline. Sa phraſe eſt louche, ſui-
„ vant l'ordinaire de cet Ecrivain bel eſprit. On a
„ même voulu donner à ce paſſage un ſens totale-
„ ment contraire à celui que j'ai cru devoir adopter.
„ On veut faire dire à Pline que les portraits peints
„ par les Artiſtes dont il parle, étoient ſi reſſem-
„ blans, que pour faire connoître à la poſtérité les
„ perſonnages qu'ils repréſentoient, on avoit écrit
„ leurs noms au bas de ces tableaux, de même que
„ nous en uſons aujourd'hui au bas des portraits en
„ taille-douce.

„ Mais cette explication ne me paroît point être la
„ penſée de Pline. Je pourrois d'abord citer en ma
„ faveur le ſuffrage de tous les Interprètes & Com-
„ mentateurs de cet ancien écrivain. Ils ont tous en-
„ tendu le paſſage en queſtion dans le ſens que je
„ lui donne. Cependant, ſans avoir recours à des
„ autorités qui peuvent ſouvent paroître douteuſes,
„ je crois qu'on doit, dans cette occaſion, interpré-
„ ter Pline par Ariſtote & par Elien. Ce principe po-
„ ſé, le paſſage de cet Auteur confirme le fait que
„ j'ai avancé ſur l'ignorance & l'impéritie des pre-
„ miers Peintres. Je conviendrai en même tems, que

pereur Caligula, épris d'une passion impudique pour ces figures, avoit entrepris de les faire enlever, mais la nature de l'enduit ne le permit

---

„ cette explication paroît, en quelque sorte, mettre „ Pline en contradiction avec lui-même: mais on peut „ répondre que ce n'est pas le seul exemple qu'on „ en trouve dans ses écrits. C'est au surplus le défaut „ de tous les Auteurs qui ont affecté de ne parler „ que par énigmes & par sentences". (pag. 172, tom. 5.)

Nous voyons par cette note, qu'il ne manque pas de gens qui veulent tordre le sens de Pline, même quand il est clair. De là, je croirois que l'Auteur n'avoit pas besoin, autant qu'il le dit, d'Aristote & d'Elien pour expliquer les paroles de Pline, attendu que celui-ci, ayant exposé la foiblesse des premiers essais de la peinture, ajoute: *ideo adscribere institutum*, *de là vient la coutume d'écrire les noms.* N'est-ce pas dire, les ressemblances étoient si imparfaites, qu'on fut obligé d'écrire, au bas du tableau, le nom de la personne représentée? Quand d'autres Auteurs, Elien par exemple, ne nous apprendroient pas qu'on écrivoit alors, *ceci est un bœuf*, *ceci est un cheval*, *ceci est un arbre*, au bas des représentations informes qu'on en faisoit, un texte aussi clair que celui de Pline, suffiroit pour le deviner. Ne prodiguons pas les répréhensions, nous en avons besoin pour la quantité d'endroits où notre Auteur en mérite.

pas (*h*). Il subsiste à Cæré des Peintures encore plus anciennes, & quiconque les examinera avec

(*h*) Le manuscrit de Pétersbourg dit en parlant de l'Atalante: *Sed altera ut virgo nominis quidem taciti. Pontius legatus princeps eas tollere conatus e libidine accensus, si tecti natura permisisset.* "Mais „ à la vérité, on tait le nom de la premiere, qui „ ressemble à une vierge. Pontius, Lieutenant-géné- „ ral, épris d'une passion impudique pour ces figures, „ essaya de les enlever : mais la disposition du toit „ ne le permit pas".

Il importe peu lequel des deux textes est celui de Pline: mais ne pourroit-on pas justifier celui-ci? 1°, Il y eut deux Atalantes également fabuleuses : peut-être cachoit-on le nom de celle-ci, par quelque mystere de religion, & que le gros des fideles devoit ignorer quelle Atalante c'étoit. Selon la traduction de Mr. Poinsinet, c'est *Hélene qui étoit représentée avec toute l'innocence virginale*, c'est-à-dire, *avant l'époque de ses enlévemens*. Mr. Brotier dit au contraire, que cette innocence appartenoit à l'Atalante, *virgo autem fuit Atalanta*. Je l'avois cru & je le crois encore, parce qu'Hélene fut célebre par des avantures qui n'étoient rien moins que virginales, tandis que les deux Atalantes étoient connues par leur chasteté, leur goût pour les forêts, la chasse & la retraite. Ces considérations décident le mot *altera*, qui doit sans contredit se rapporter à l'Atalante, comme le note Mr.

attention, conviendra qu'il n'y a point d'art qui

Brotier. Autrement l'Artiſte auroit manqué de ſens, ou Pline auroit pris une figure pour l'autre : mais ni le Peintre Grec, ni l'Ecrivain Romain ne me paroiſſent repréhenſibles.

2°. On ſait qu'il y eut pluſieurs Pontius chez les Romains ; pourquoi l'un d'eux n'auroit-il pas voulu faire, & par le même motif, ce que l'autre texte attribue à Caligula ? Pourquoi ne feroit-ce pas un C. Pontius Nigrinus qui fût Conſul ſous le regne de cet Empereur, l'an de Rome 790 ? Pline qui mourut 42 ans après ce conſulat, avoit dû connoître ce C. Pontius, & ſavoir ce qui s'étoit paſſé dans ſa lieutenance ou ſa légation ; l'édition de Rome dit, *Pontius legatus Caii Principis*. Il y eut auſſi un Pontius Téléſinus, Conſul ſous Néron. Toutes les éditions ſe contrediſent ici plus ou moins. Mais quoi qu'aucune ne liſe *Pontius legatus princeps*, il ne s'en ſuit pas que Pline n'ait pu l'écrire. Quand Balbus repréſente à Cotta qu'il tient le premier rang à Rome, il dit, ou Cicéron dit pour lui, *civis princeps*. (Nat. Deor. 2, 67.) Ainſi cette maniere de s'exprimer eſt latine, employée dans un autre ſens que celui d'*Empereur*.

3°. Il eſt poſſible que la conſtruction du toit ne permît pas d'en enlever la peinture, puiſqu'elle étoit dans la coupole. *Similiter*, dit Pline, après avoir parlé des peintures du temple d'Ardée, leſquelles

qui ait atteint si promptement à la perfection,

étoient aussi dans la coupole, & je ne crois pas que ce *similiter* puisse être mieux entendu que par *semblablement*, peint aussi dans la voûte. Selon le Pere Hardouin & d'autres textes, le temple de Lanuvium étoit en ruines; le manuscrit ne le dit pas. Mais supposons qu'il le fut, n'étoit-ce pas une raison de plus pour rendre comme impossibles des travaux qui auroient achevé de tout détruire?

J'ai traduit *cominus picta* par *peintes au premier coup*, (à fresque) & je crois le sens assez juste, selon le latin, selon le discours, selon le technique de l'art, & selon la pensée de Pline, auquel je ne voudrois pas faire dire une absurdité, quand il ne me paroît pas qu'il en dise. Dupinet traduit, *peintes l'une près de l'autre*, & Durand, *peintes d'une telle sorte qu'elles doivent être regardées de près.* Ils ne connoissoient pas l'Art, & ne pensoient pas non plus à ce latin de Virgile: *Quid dicam, jacto qui semine, cominus arva insequitur*; (Geor. l. I.) car ils auroient vu qu'il est des circonstances où *cominus* doit être rendu par *aussi-tôt*, *d'abord*, *à l'instant même*, *sur le champ*. Mr. Brotier interprête comme Durand, puisqu'il dit, *ut cominus aspiciantur*. Mais je ne saurois croire que les peintures d'une coupole dussent être regardées de près, sur-tout dans ces tems reculés, où les beautés de détail n'étant pas encore les

puisqu'il paroît qu'il n'existoit pas encore du tems de la guerre de Troye. (*i*)

---

plus rare partie d'un tableau, ne devoient pas être regardées de près.

(*i*) On voit, en lisant toute la Section sixieme, que l'admiration de Pline retombe bien plus sur la beauté que sur l'ancienneté des peintures d'Ardée, de Lanuvium & de Cæré, & je suis loin de l'en blâmer, si en effet ces peintures étoient d'une grande beauté, & que ce ne soit pas là un trait de cette vanité que les Romains en général étendoient à toutes leurs sciences & à tous leurs arts: en un mot à tout ce qui étoit fait en Italie. Mais ce seroit un assez fort argument contre ce que Pline dit ailleurs de la foiblesse où l'art étoit encore longtems après que ces peintures furent faites.

Pline dit ensuite que la peinture n'existoit pas encore au tems de la guerre de Troye. Cependant Ulysse avoit un manteau de pourpre, sur lequel étoit représenté un chien qui étrangloit un faon de biche. Helene, selon l'expression d'Homère, brodoit en laine & en soie de différentes couleurs, les combats des Grecs & des Troyens. Il n'y a guere d'apparence que les Dames eussent connu l'art de nuancer leurs couleurs, s'il n'existoit pas de peinture avant leur broderie. Il y avoit des statues dans la ville de Troye; puisqu'au rapport de Pausanias, Menelas en emporta le simulacre de la Déesse Praxidice. Et

Théano ne prit-elle pas des mains d'Hécube un tapis qu'elle posa sur les genoux de la statue de Minerve? Il y avoit chez les Phéaciens des statues d'or, représentant de jeunes garçons qui tenoient des flambeaux pour éclairer un sallon. Homère qui chantoit traditionnellement, n'eût pas admis ces différens ouvrages, si leur existence imparfaite encore chez les Troyens, ne l'y eût autorisé. Il auroit pu même les omettre, ainsi que plusieurs autres choses dont il ne parle pas, quoiqu'on sache qu'elles existoient.

Que le Poëte ait exageré, qu'il ait attribué aux arts d'alors ce qui n'étoit vrai que des arts de son tems; nous ne trouverons pas cependant les Troyens assez barbares dans les autres usages, pour être entiérement privés de celui des beaux-arts; ou bién, il faudroit dire qu'il est absolument faux qu'ils eussent aucune sculpture, soit religieuse, soit politique, ou soit même purement de luxe. Nous verrons plus bas que Pline lui-même assure le contraire, & ce qu'il dit ne suppose pas une nation qui en seroit encore à tailler grossiérement une piece de bois, pour lui donner à peu près figure humaine.

Sans vouloir nous engager dans l'obscurité des tems fabuleux, sans sortir des faits les plus généralement reconnus pour les moins incertains, nous observons que la Troade fut gouvernée par plusieurs Rois antérieurs à Teucer; que Dardanus, son successeur avoit fait bâtir un temple magnifique dans la ville de Samothrace; qu'il y avoit mis plusieurs statues de Dieux, (c'étoient, si vous voulez, les Dieux Cabires);

qu'il apporta ſon culte & ſes uſages, lorſqu'il vint régner dans la Troade; & qu'enfin, après pluſieurs générations, Tros fonda la ville de Troye. Diſons toujours avec les Hiſtoriens, que ce peuple étoit fort religieux; qu'il étoit guerrier, commerçant; qu'il paſſoit pour être un des plus civiliſés peuples de la terre; & que ſous le regne de ſes Rois, il ſe diſtingua par ſa magnificence & par de ſuperbes édifices. Tout cela ſuppoſe beaucoup d'induſtrie & pluſieurs ſortes d'arts: mettez-y la perfection au degré qu'il vous plaira; ce n'eſt pas mon affaire.

Quand j'entends aſſurer qu'il n'y avoit pas de peinture avant la guerre de Troye, parce que Pline le dit & qu'Homère n'en parle pas, j'imagine entendre ſoutenir, qu'au tems des Troyens il n'y avoit pas encore de cavalerie, car Homère, dit-on, n'en parle pas non plus: ſilence qui n'avoit pas empêché Séſoſtris d'avoir vingt-quatre mille hommes de cavalerie dans ſon armée, environ quatre cens ans avant la guerre de Troye, & Oſimandias d'en avoir *vingt mille* dans la ſienne, trois ou quatre cens ans avant Séſoſtris. (Voy. Diodore de Sicile, l. 1, ſ. 2.) Il eſt à croire que les Troyens, guerriers & commerçans, devoient avoir auſſi de la cavalerie.

Si les Phrygiens, les Lyciens & les Myſiens, qui ſe joignirent aux Troyens contre les Grecs, avoient de la cavalerie: ſi les Lydiens, leurs voiſins, étoient les meilleurs cavaliers qu'il y eût en Aſie, ne doit-on pas croire que les Troyens en avoient auſſi? Voyez, ſur ſon exiſtence avant les Troyens, l'article *Equita-*

tion, dans le dictionaire Encyclopédique; & revenons à notre sujet.

Il ne faut qu'ouvrir Pausanias, pour savoir que la Grèce étoit remplie de statues, faites bien avant le siege de Troye. Celles d'un certain ordre sont fort anciennes, & je trouve dans le second livre d'Apollodore que Danaüs en consacra une à Minerve : c'étoit trois cens ans environ avant le siege de Troye. Or il n'est guere à présumer que la peinture ayant tant d'analogie avec la sculpture, il n'y eût pas aussi des tableaux du même tems : ces deux arts ont dû prendre naissance à peu près ensemble. Je soumets cette conjecture aux Savans, aux Artistes éclairés, à tous ceux qui savent appercevoir la marche naturelle & progressive des deux arts. Que l'un & l'autre aillent toujours d'un pas égal, cela dépend des circonstances religieuses ou politiques; c'est-à-dire, de l'encouragement & de l'emploi qui sont plus ou moins également accordés à chacun d'eux.

Dédale étoit Statuaire un siecle ou deux, dit-on, avant la guerre de Troye. Euchir, parent de Dédale, fut, selon Aristote, l'inventeur de la peinture en Grèce. Pline, sans réfuter cette opinion, la rapporte, l. 7, c. 56; & vous avez vu dans une note précédente jusqu'où Platon l'a fait remonter en Egypte: vous avez vu aussi jusqu'où Diodore y fait remonter la sculpture. Il y a des Savans qui assurent que Tharé, pere d'Abraham, étoit Sculpteur six cens ans avant Dédale.

Selon la description que fait Diodore du tombeau

d'Osimandias, ou Osimandué, il paroît que la peinture existoit fort longtems avant le siege de Troye. Un plafond peint en bleu dans ce monument, & parsemé d'étoiles, peut bien faire croire qu'on employoit aussi la couleur pour représenter les hommes & les animaux. Sur un des murs intérieurs de ce tombeau, on voyoit une assemblée de Sénateurs, & au milieu d'eux le chef de la justice, avec ses attributs: ailleurs, un triomphe & des sacrifices. Quoique Diodore ne dise pas précisément que ces sujets fussent peints, il ne dit rien non plus qui fasse croire qu'ils ne l'étoient pas; car plus haut, quand il parle d'autres sujets représentés sur des murs, il avertit que c'étoient des bas-reliefs. Je n'en veux cependant inférer que cette conjecture que je soumets encore aux Savans. Tout cela paroît donner à la peinture beaucoup plus d'antiquité que ne le dit Pline.

Quoiqu'il en soit, les Troyens avoient des statues consacrées, & des brodeuses de la premiere distinction: or on sait bien que les Dames d'un certain rang n'exercent guere un art qu'il n'y ait des maîtres pour l'enseigner; & s'il y a des maîtres, cet art est devenu commun. Si on brode à la Chine, c'est que, bien ou mal, on y peint. Qu'est-ce qui ne sait pas que la broderie & la tapisserie sont le reflet & l'écho de la peinture? J'ai vu en Hollande quelques tableaux Chinois représentant des sites agréables. Ils sont moins fautifs en perspective que le commun des peintures de ce pays. Mais quoiqu'on les regarde comme de bons ouvrages, il me semble qu'on pourroit les

comparer à nos plus médiocres tableaux en ce genre.

Homère dit que les douze vaisseaux que commandoit Ulysse, en allant à Troye, étoient peints en vermillon, & Pline, l. 33, c. 7, rapporte ce témoignage d'Homère. Selon Hérodote, cet usage étoit fort ancien, & même ne se pratiquoit plus de son tems. Il semble que le vermillon, n'ayant jamais été une des couleurs les plus communes, même en Grèce, ceux qui en faisoient une si grande consommation pour embellir leurs vaisseaux, devoient encore avoir l'usage de quelques autres couleurs; & conséquemment qu'ils pouvoient peindre bien ou mal, comme à la Chine. Il sembleroit aussi que par-tout où l'on teint des étoffes en couleurs diverses, on doit faire des représentations colorées ou coloriées, quand on y en fait en sculpture.

La ville de Babylone fut fondée, dit-on, plus de mille ans avant la destruction de Troye: il y a toute apparence que dix ou onze siecles furent suffisans pour porter fort loin le luxe chez les Babyloniens. Ecoutons Pline: *C'est sur-tout à Babylone qu'on a le mieux tissu à l'aiguille les couleurs diverses de la peinture; & ces broderies en prirent le nom de Babyloniennes. Colores diversos picturæ intexere Babylon maximè celebravit, & nomen imposuit*, l. 8, c. 48. Il ne nous manque sur ce fait qu'une date plus ou moins précise, & peut-être verrions-nous que de l'aveu même de Pline, la peinture existoit avant le siege de Troye.

Voilà des présomptions suffisantes pour croire qu'il

y avoit de la peinture alors. Pline vient de dire au chap. 3, sect. 4, *que les boucliers des héros qui combattirent à Troye, étoient ornés de figures.* S'il y avoit sur ces boucliers des bas-reliefs bons ou mauvais, il y avoit à Troye de la peinture bonne ou mauvaise. Et si l'on peut s'en rapporter au savant Grammairien Servius Honoratus, qui vivoit sous Constantin, on ne doutera pas de l'existence de la peinture avant le siege de Troye. Il dit dans son Commentaire sur le second livre de l'Enéïde, v. 396, *Neptune étoit peint sur les boucliers des Grecs, & Minerve sur ceux des Troyens : in scutis Græcorum Neptunus ; in Trojanorum fuerat Minerva depicta.*

Le bouclier d'Achille si bien sculpté, & même coloré *dans Homère*, est, selon quelques Ecrivains, la preuve de l'excellence de la peinture avant le Poëte ; car Homère, dit-on encore, ne représentoit pas les objets tels qu'ils étoient de son tems ; mais comme ils avoient été dans les tems anciens. Ne pourroit-on pas dire que les ornemens de ce bouclier, ouvrage de Vulcain, n'avoient pas plus de réalité chez Homère, que ceux de l'Egide de Jupiter dont se couvrit Minerve pour aller au secours des Grecs. On voyoit sur cette égide la Terreur, la Discorde, la Rage, la tête de la Gorgone, &c. Le merveilleux de ces ouvrages étant dûs à l'art de Vulcain, il n'en faut pas conclure qu'il y eût alors des Artistes mortels assez habiles pour en faire autant ; & il ne leur faut pas chercher d'autres Graveurs qu'Homère. C'est lui, c'est son imagination qui, malgré les notes de

Madame Dacier, a pu faire de ce bouclier un tableau mouvant. Si d'ailleurs il a donné dans sa description l'idée du plus bel ouvrage en ce genre; c'est que ce grand Poëte, qui en trouvoit le germe encore foible, ne touchoit à rien qu'il ne vivifiât; c'est qu'il savoit prédire la perfection d'un art qui de son tems même étoit encore imparfait: ainsi Homère est créateur de son riche bouclier d'Achille, comme il l'est de sa redoutable égide de Jupiter.

De ce qu'il a coloré le bouclier d'Achille, s'ensuit-il que *le coloris fut connu & pratiqué avant lui*, ainsi que le dit l'article *Coloris* de l'Encyclopédie? Homère a *coloré*, mais n'a pas *colorié* le bouclier. On peignoit sans doute avant lui, mais si le grand art de colorier eût été connu, vous eussiez vu le Poëte, laissant le *jaune*, le *noir* & le *noirâtre*, mêler sa magie à celle des grands coloristes, & vous donner, soit là, soit ailleurs, des idées sublimes de cette partie de la peinture.

Homère avoit une connoissance profonde de tous les arts. Cela doit être certain, puisque Madame Dacier l'a dit, & que pour l'assurer, cette Dame avoit sans doute une égale connoissance de tous les arts: autrement, pouvoit-elle juger de celle d'Homère? On est, dit-on, un peu revenu sur ce point. C'est peut-être qu'on est las de s'en occuper. Si j'eusse vécu parmi ces Gladiateurs à outrance, j'aurois humblement supplié nos Daciers de m'instruire sur un fait particulier. Cette voie n'étant plus praticable, j'ai cherché non seulement dans leurs commentaires,

mais auſſi dans ceux que j'ai pu trouver ailleurs, & je n'y ai pas vu l'ombre de l'inſtruction qu'il me falloit. Il eſt à croire que je ne ſuis pas le ſeul trompé dans cette recherche, puiſqu'aujourd'hui la vénération pour certains Commentateurs eſt ſi foible qu'on n'héſite plus à les qualifier de *troupe d'eſprits froids & puérilement ſubtils.* (Diſcours ſur Homère, par par Mr. de Rochefort, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.)

Comme le fait dont il s'agit dépend de la pratique d'un art, au défaut des Commentateurs, je m'adreſſe à ceux qui doivent en avoir la connoiſſance. Je prie donc les Statuaires, les Orfèvres, les Fondeurs, & tous ceux qui travaillent les métaux, de me dire ce qu'ils entendent par les paroles ſuivantes; & s'ils pourroient faire un ouvrage d'après ce qu'elles énoncent.

" Vulcain arrange ſes ſoufflets autour de vingt „ fourneaux.... ils lui donnent le feu fort ou foible, „ ſelon qu'il en a beſoin. Il jette des barres d'airain & d'étain avec des lingots d'or & d'argent „ dans ces fournaiſes embraſées; il place une grande „ enclume ſur ſon pied, prend d'une main un peſant marteau, & de l'autre de fortes tenailles; il „ commence à travailler au bouclier qu'il fait d'une „ grandeur immenſe & d'une étonnante ſolidité.... „ Il met cinq doubles de métal l'un ſur l'autre; & „ ſur le dernier il épuiſe en une infinité d'ouvrages „ miraculeux, les merveilles de ſon art avec une ſcience „ toute divine ". Trad. de Madame Dacier.)

S'il n'eſt là queſtion que de la maniere dont un Dieu s'y prenoit pour faire un bouclier, c'eſt une exception à nos moyens, & le Dieu forgeron pouvoit même s'en tirer à merveille ſans tant d'apprêts. Mais puiſque le Poëte entre dans les détails de la main-d'œuvre, je perſiſte dans ma queſtion, elle eſt ſimple: pourroit-on faire un bouclier en s'y prenant comme le Dieu Vulcain s'y prenoit ?

Au ſurplus, je crois qu'avec du génie il a été plus aiſé de bien décrire une compoſition, ſuppoſée de ſculpture, quand on ſculptoit encore mal, que de bien exécuter le même ouvrage quand l'art eût atteint ſa perfection. Celui du Poëte créateur ou deſcripteur, eſt de dire en termes harmonieux: *De jeunes hommes & de jeunes filles, d'une admirable beauté, danſent en ſe tenant par la main. Les filles ſont habillées d'étoffes très-fines, & ont ſur la tête des couronnes de fleurs. Les jeunes hommes ſont vêtus de belles robes d'une couleur très-brillante, & portent des épées d'or, ſuſpendues par des baudriers d'argent. Cette troupe danſe, tantôt en rond, avec tant de juſteſſe & de rapidité, que le mouvement d'une roue que la main du potier eſſaye, n'eſt ni plus égal, ni plus rapide; tantôt ils ſe mêlent, & ſans ſe confondre, ils forment divers labyrinthes, & plient à leur gré leurs pieds dociles: l'admiration ſe peint dans les traits des aſſiſtans. Deux ſauteurs ſe diſtinguent au milieu du cercle: ils entonnent des airs, & s'élevent d'un vol rapide.*

Voilà l'art du Poëte quand il a penſé. Croyez-

vous que celui du Peintre & du Sculpteur puiſſe vous préſenter auſſi facilement les ſituations & les expreſſions diverſes de ce tableau charmant? Croyez-vous qu'il n'y ait pas plus de difficulté à peindre une belle robe ou à la ſculpter, qu'à dire *une belle robe?* Repréſente-t-on *de jeunes filles d'une admirable beauté* auſſi aiſément qu'on le dit ou qu'on l'écrit. Quand le Peintre ou le Statuaire ont penſé, ils ſont loin d'avoir fait. *En général*, dit Mr. de Voltaire, *les imaginations des Peintres, quand elles ne ſont qu'ingénieuſes, ſont plus d'honneur à l'eſprit de l'Artiſte qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compoſitions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux* (de l'imagination). *Il eſt tout autrement difficile d'être bon Coloriſte & Deſſinateur élégant que grand arrangeur de mots & rimeur exact*, dit l'Abbé du Bos, ſect. 11.

Mais la poëſie, cette inſpiration divine, comme on l'a dit ſi ſouvent, cet enthouſiaſme, ce feu céleſte, le premier art du génie, l'ame des nôtres, aura nos premiers hommages. Sa vaſte étendue, ſon élevation ſublime, les grands reſſorts qu'elle fait mouvoir, ſont ſa ſupériorité; & les mots ne ſont pour elle que des ſignes aiſés. *Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.* Ce qui n'empêche pas que les bons vers ne ſoient difficiles à faire.

Je n'ajoute plus qu'un mot. Avant Homère il y eût des Poëtes & des Hiſtoriens du ſiege de Troye. Des Critiques ſavans & judicieux conviennent qu'il a conſulté les ouvrages de ſes prédéceſſeurs; on l'a

même accusé d'avoir pris l'Iliade dans la bibliotheque de Memphis. Oserions-nous assurer qu'il n'aura pas trouvé dans quelques écrits contemporains la peinture & la sculpture établies chez les Troyens ? Si ces ouvrages perdus existoient encore, peut-être aurions-nous des lumieres assez certaines pour changer en certitudes nos conjectures, fondées, comme on voit, sur quelques raisons.

Si l'histoire de la guerre de Troye, par Darés Phrygien, n'est pas supposée, on y trouve la peinture existante alors & sans conjectures. Il y avoit, dit-il, une tête de cheval peinte sur la porte de Secenne. On sait que Darés étoit à Troye, & qu'il écrivit ce qu'il avoit vu. Jean Vossius, *de origine & progressu idolatriæ*, rapporte aussi quelques autorités pour combattre l'assertion de Pline; mais ce Savant n'a peut-être pas voulu trop s'engager; car ce qu'il dit ne répond que foiblement au titre de son chapitre : *Picturam antiquiorem esse temporibus Iliacis ; contra quam a Plinio proditum est.* l. 3. cap. 45.



CHAPITRE IV.

SECTION SEPTIEME.

Des Peintres Romains.

CEt art fut aussi honoré de bonne-heure chez les Romains; car c'est de lui que l'illustre maison de Fabius a tiré son surnom de *Pictor*, & le premier qui le porta, peignit le temple du Salut, l'an de Rome 450 (*a*). Cette Peinture a subsisté jusqu'à notre tems, que le temple fut brûlé sous le regne de Claude. Peu après on a célebré la Peinture du temple d'Hercule, dans le marché aux bœufs: ouvrage du

(*a*) Je ne crois pas qu'il faille traduire *Ædes salutis* par *le temple de la santé*, comme on le voit souvent traduit: voici ma raison. Ce fut dans une bataille contre les Samnites que Bubulcus étant Consul, voua ce temple. Il ne s'agissoit pas là de santé seulement, mais du salut de Rome. La victoire remportée, Bubulcus fut Censeur, fit bâtir le temple; & lorsqu'il fut créé Dictateur, il en fit la dédicace. Fabius l'orna de sa peinture. *Ædem salutis, quam Consul voverat, Censor locaverat, Dictator dedicavit.* (Liv. Dec. 1. l. 10. cap. 2.)

Poëte Pacuvius; il étoit fils de la sœur d'Ennius. La peinture des décorations de théatre augmenta la gloire de cet art à Rome. Après cela il ne se trouva plus entre les mains des gens au dessus du commun, à moins qu'on ne veuille citer de notre tems, Turpilius, Chevalier Romain, natif de Vénetie, dont il existe encore de beaux ouvrages à Vérone. Il a peint de la main gauche; on n'en connoît pas d'exemples avant lui (*b*). Antistius Labéon, Prêteur &

(*b*) Ou nous sommes bien moins sensibles aux moyens méchaniques & manuels de peindre que ne l'étoit Pline, ou il étoit bien moins familier que nous avec ces mêmes moyens. Jouvenet qui toute sa vie avoit peint comme un autre de la main droite, & qu'une paralysie obligea de peindre de la gauche un plafond pour la ville de Rouen, & son beau & dernier tableau du *magnificat* est beaucoup plus étonnant que Turpilius; *& l'on n'en a fait mention dans Paris que pour ne pas oublier cette petite singularité de la vie d'un grand Artiste*, dit fort judicieusement Mr. de Jaucourt d'après Mr. le Comte de Caylus. Voici l'autre partie de son observation. " Pline „ paroît admirer cette particularité, mais l'habitude „ fait tout pour le choix des mains, & il ne faut „ pas une grande Philosophie pour faire cette ré„ flexion. D'ailleurs cette habitude entre pour beau-

Proconſul de la Province Narbonnoiſe, & qui vient de mourir fort âgé, ſe vantoit des petits tableaux qu'il peignoit; mais cela lui valut du ridicule

---

„ coup moins qu'on ne l'imagine dans un art que „ l'eſprit ſeul conduit, & qui donne ſans peine le „ ſens de la touche, en indiquant celui de la ha„ chure, & qui produit enfin des équivalens, pour „ concourir à l'expreſſion générale & particuliere". *Encyclop.* tom. 12. pag. 277.

Eſt-il bien vrai que Pline paroiſſe admirer cette particularité ? Le *læva is manu pinxit*, *quod de nullo ante memoratur*, ne pourroit-il pas être une ſimple remarque ? Pline alors n'auroit parlé que d'une choſe aſſez indifférente, ſans l'admirer, & qu'il auroit pu ſupprimer. Mais il paroîtra un peu étonnant qu'après s'être donné des peines pour faire de Pline *un grand Connoiſſeur*, on renverſe d'un trait de plume une grande partie de ſes connoiſſances, & qu'on donne la même atteinte à ſa Philoſophie. Je n'avois pas encore fait attention que je me ſuis habitué, ſans trop ſavoir comment, à travailler auſſi de la main gauche; cette Note m'en fait ſouvenir: comme je travaille preſque également de la droite, je ne vois rien non plus dans cette pratique de fort ſingulier. On dit auſſi qu'Holben ne peignoit que de la main gauche. On en a dit autant de Nicolas Mignard; à peine l'a-t-on remarqué.

ridicule & du mépris (*c*). Je ne dois pas omettre une délibération remarquable entre des personnes du premier rang, au sujet de la Peinture. Q. Pédius, petit-fils de Q. Pédius, qui ayant été Consul, avoit obtenu le triomphe, & que César étant Dictateur avoit institué son héritier, conjointement avec Auguste, étoit muet. Messala, l'orateur, parent de la grand-

(*c*) Nous avons aussi nos Labéons, & l'on se moque également de leur vanité ridicule & de leurs mauvais ouvrages; quand ils sont passables, on connoît la main qui les a baptisés. L'intention de Pline n'est pas de dire qu'on se moquoit du Proconsul seulement, parce qu'il peignoit, puisque le but de la section est de louer la peinture, & de remarquer que des personnages très-distingués l'ont exercée; que même l'illustre famille de Fabius en a tiré son nom de Pictor, sans en rougir. Mais comme sans doute Labéon n'étoit qu'un barbouilleur qui se vantoit trop de son mérite en peinture, il étoit, avec raison, l'objet de la risée. D'ailleurs, il avoit des idées républicaines qui, n'étant plus de saison, le faisoient haïr des puissans, lesquels ne manquerent pas de donner un bon ridicule aux foiblesses paternelles qu'on lui voyoit pour sa maigre peinture. Supposons donc qu'il étoit Peintre médiocre, voici le sens, si je ne me trompe, du raisonnement de Pline. Un homme se vantoit un

mere de l'enfant, fut d'avis qu'il falloit lui enseigner la Peinture; ce qu'Auguste approuva. Mais l'enfant, qui avoit déja fait de grands progrès, mourut. Je pense que la considération particuliere pour cet art à Rome, augmenta par le moyen de M. Valerius Maximus Messala, qui le premier exposa un tableau à côté du

---

peu trop d'avoir du mérite dans un art où il ne pouvoit pas acquérir de gloire, & pour cette raison, il fut ridicule & méprisé: *ea res in risu & contumelia erat.* On blâmoit la vanité des Zeuxis & des Parrhasius: vanité toujours blâmable, fut-elle jointe aux plus grands talens. Quand elle n'est que le résultat de la médiocrité, qui peint pour satisfaire un goût étranger à son état, elle n'est que méprisable & ridicule, comme dans Labéon: voilà, je crois, le sens de Pline; car si Labéon eût peint comme Apelles, qui auroit ôsé le mépriser, même à Rome?

Mr. de la Nauze a entendu le passage un peu différemment; peut-être a-t-il raison: mais il y ajoute ce petit commentaire, p. 298, tom. 25, Mém. de l'Académ. *L'on aimoit, l'on estimoit les ouvrages de l'art, & l'on méprisoit ceux qui en faisoient leur occupation, ou même leur amusement.* Cela n'est pas assez prouvé pour le réduire ainsi en axiome injurieux, & l'on pourroit y faire une foule de réponses accablantes pour le commentateur, lequel Mr. de Jaucourt a cependant copié tout cruement dans l'Ency-

Palais d'Hostilius, l'an 490 de la fondation de la ville: ce tableau représentoit la bataille où il défit, en Sicile, Hiéron & les Carthaginois. L. Scipion en fit autant, & plaça dans le Capitole le tableau représentant sa victoire en Asie. On rapporte que son frere, Scipion l'Afriquain, en fut piqué: il avoit raison, puisque

---

clopédie, tom. 12. pag. 274. Par exemple, on pourroit dire qu'au siecle d'Auguste où vivoit Quintus Antistius Labéon, où les sciences & les arts étoient caressés, récompensés, honorés; dans ce siecle célebre, une des époques de la grandeur de l'esprit humain, on ne méprisoit pas à Rome *ceux qui faisoient leur occupation ou leur amusement des ouvrages de l'art.* Que les Artistes eurent ensuite dans Adrien un rival dangereux. Qu'il en couta la vie à l'Architecte Apollodore, pour s'être un peu moqué des peintures & de la mauvaise architecture dont ce Prince *tiroit vanité;* car il faut à la manie de tout savoir, des flatteurs en raison du personnage qui en exige. Que si un Artiste a pu mépriser les productions d'un Souverain, c'est qu'elles étoient mauvaises: quoiqu'Aurélius Victor nous dise par ignorance ou par flatterie, en parlant de cet Empereur, *pictor, fictor ex ære vel marmore proxime Polycletos & Euphranoras*, (Epito. cap. 14.) & que Spartien assure, chap. 14, qu'Adrien étoit *picturæ peritissimus.* Enfin on pourroit dire que Marc-Aurele, dont les amuse-

ſon fils avoit été fait priſonnier dans le combat. L. Hoſtilius Mancinus, qui s'étoit jetté le premier dans Carthage lors de l'aſſaut, offenſa pareillement Scipion Æmilien, en expoſant dans la place publique, un tableau qui repréſentoit le plan de cette ville & les attaques, & en ſe

---

mens n'étoient ni mépriſables, ni mepriſés, à moins que ce ne fut par des Fauſtine, des Verus, des Commode, peignit, & qu'il étudia la peinture ſous Diognète, bon Peintre, dit-on, & grand Philoſophe.

On pourroit cependant ajouter, que la morgue & la pédanterie ſont mépriſables. Que l'envie trop marquée d'humilier ceux qui connoiſſent mieux que nous la matiere que nous traitons, eſt mépriſable. Que ceux dont les productions peuvent élever l'ame à la vertu, pourroient bien être haïs de ces ames que la vertu fait rougir : mais que dans aucune ſociété policée, elles n'oſeroient dire qu'elles les *mépriſent*, ſans ſe montrer elles-mêmes doublement mépriſables. Que ceux qui exercent un art de génie, ne ſont mépriſables qu'autant qu'ils ſe le ſont rendus par leurs mœurs, & par l'uſage malhonnête qu'ils font de leurs talens.

Mais Pline ſe moque ici d'un homme vain, qui faiſoit mal ce qu'il ne ſavoit pas. (c'eſt bien pis quand on parle mal de ce qu'on n'entend pas.) Il ſemble que Pline n'eſt pas repréhenſible : mais ne l'eſt-on pas d'inſulter les Artiſtes? Si les Peintres euſſent été mé-

tenant auprès pour en expliquer le détail au peuple: complaisance qui lui valut le Consulat à l'élection suivante. Aux jeux scèniques, donnés par Claudius Pulcher, la Peinture des décorations causa une grande surprise, lorsque les

---

prisés par la raison qu'ils étoient Peintres, il n'y a guere d'apparence qu'un Proconsul, un Prêteur, un homme d'ailleurs d'un profond savoir, se fut *glorifié*, *gloriabatur*, d'être Peintre, & Pline auroit manqué à la premiere regle du sens commun & du raisonnement, en n'avertissant pas aussi que Turpilius étoit méprisé. Quoique ce Turpilius ne fut pas du premier Ordre de l'état, il étoit du second, de celui des Atticus & des Cicéron. Si l'Ordre équestre avoit perdu de son premier lustre sous les Empereurs, il étoit cependant assez distingué pour n'être pas confondu dans les dernieres classes; & si on l'accordoit à trop de gens, si on n'en honoroit pas toujours ceux qui l'auroient mérité, c'est qu'on abuse de tout (*), & qu'on ne fait pas tout ce qu'on devroit faire: mais il pouvoit être quelquefois la récompense des talens distingués. Ainsi Mr. de la Nauze devoit être plus conséquent & plus poli. Voyez au chapitre dix de ce

(*) *Vercelli, surnommé Sodome à cause de ses débauches & du genre de quelques-unes de ses Peintures, fut fait Chevalier par Léon X, pour avoir peint une Lucrece, toute nue, & bien indécente. Comme il étoit mauvais Peintre, Jule II. fit abattre les mauvais ouvrages qu'il avoit faits à Rome.*

corbeaux, trompés par l'image, volerent à la ressemblance des tuiles (*d*).

SECTION HUITIEME.

Quand les tableaux étrangers commencerent à être estimés à Rome.

Lucius Mummius, à qui sa victoire dans l'Achaïe valut le surnom d'Achaïque, fit le pre-

---

livre, N°. 8, l'opinion que les Grecs avoient des Peintres & des Sculpteurs; voyez ce qu'ils firent pour Polygnote, & comparez ces faits aux expressions de notre Littérateur.

(*d*) Sans nous arrêter à ce que Pline dit plus haut de la perfection de la Peinture en Italie, dès le tems de Tarquin l'ancien, il semble que l'art n'étoit pas assez nouveau à Rome lorsque Caïus Claudius Pulcher donna les jeux publics, pour que l'effet des décorations peintes dût causer une grande surprise. Dès l'an 450, on décoroit les temples de peintures, & particuliérement le temple du salut qui devoit être un des plus fréquentés. En 490, le peuple voyoit des tableaux de batailles exposés dans la place publique. Plutarque dit, que Marcellus enseigna le premier aux Romains à estimer & à admirer les beautés & les graces des chef-d'œuvres de la Grèce, (les tableaux & les statues) qu'ils ne connoissoient pas auparavant; Marcellus fut tué l'an de

mier estimer à Rome les tableaux étrangers. Car ayant remarqué qu'à la vente du butin, le Roi Attale avoit donné six cens mille sesterces

---

Rome 545. En 563, L. Scipion mit au Capitole un tableau de sa victoire en Asie. En 573, le peuple voyoit les combats des gladiateurs, représentés dans le temple de Diane, où C. Terentius Lucanus fit placer ces peintures. En 585, Métrodore peignit à Rome le triomphe de Paul-Émile; triomphe où le peuple voyoit deux cens cinquante chars conduisant des tableaux & des statues. En 599, Pacuvius exerçoit la peinture à Rome. En 606, Hostilius Mancinus exposa publiquement, dans un tableau, les attaques de Carthage. Enfin, en 653, Sopolis, Dionysius, & Lala Cyzicénienne, peignoient à Rome. Le peuple Romain devoit donc être un peu fait à la peinture, lorsque l'an 654, Edilité curule de Pulcher, il voyoit les peintures d'un théatre, parce que 204 années suffisent pour familiariser un peuple avec un art déja exercé chez lui.

En Grèce, au tems des Parrhasius, des Zeuxis & des Apelles, on avoit fait des contes à-peu-près semblables à celui de ces corbeaux, que Pline & d'autres ont eu soin de rapporter. Ce n'étoit donc pas tant la nouveauté de l'objet, que la niaiserie de la populace qui lui causoit cette *surprise*; disposition qu'elle a dans tous les tems; ou bien, ce n'est aussi qu'un conte. Ainsi la *surprise* doit être, qu'un hom-

d'un tableau d'Ariſtide qui repréſentoit Bacchus ; la grandeur de la ſomme en l'étonnant, lui fit ſoupçonner qu'il y avoit dans ce tableau un mérite qu'il ne connoiſſoit pas : en conſéquence, malgré les plaintes d'Attale, il reprit

---

me ſenſé s'amuſe à tenir froidement régiſtre des badauderies de la populace : un connoiſſeur s'en ſeroit bien gardé, & ne ſe ſeroit pas aviſé non plus, en parlant férieuſement d'un art, de compiler des contes ridicules.

Si c'étoit la premiere fois que le peuple Romain voyoit les décorations peintes, ce n'étoit pas la premiere fois qu'il voyoit de la peinture ; il ſavoit que ſon objet eſt d'imiter le naturel. Comment donc ceux d'entre ce peuple, qui avoient du ſens & du goût, pouvoient-ils être ſurpris que l'art atteignît ſon but dans un genre d'imitation auſſi aiſé ? Pour la populace, tant qu'on voudra ; elle eſt en général auſſi bête que les corbeaux, ſoit qu'elle blâme, ſoit qu'elle approuve.

Il y avoit 44 ans que tous les tableaux de Corinthe étoient à Rome : il y en avoit 65 que tous ceux de Syracuſe y avoient été apportés par Marcellus ; *ſigna, tabulaſque, quibus abundabant Syracuſæ Romam devexerit*, Liv. l. 5, Dec. 3. Il y avoit même 176 ans, ſelon Florus, qu'après la défaite de Pyrrhus, Curius Dentatus y en avoit apporté un grand nombre ; *Si pompas, aurum, purpura ſigna, tabulæ Ta-*

le tableau & le plaça dans le temple de Cérès: ce fut, je crois, le premier tableau étranger & public à Rome. Je trouve qu'ensuite l'usage devint commun d'en exposer dans la place publique; ce qui a fourni à l'orateur Crassus cette

---

rentinaque deliciæ, l. 1, c. 18. Voilà des faits que Pline auroit dû rapporter avant les tableaux de Corinthe; il n'auroit pas dit, le Bacchus d'Aristide fut, je crois, le premier tableau étranger & public à Rome; peut-être l'ignoroit-il, ou bien il ne se le rappelloit pas. Toujours est-il certain, de son aveu, que l'usage des tableaux fut établi publiquement à Rome en 608, après la destruction de Corinthe; & quoique l'art ne fut pas encore vraiment cultivé chez les Romains au tems de ces corbeaux, le public ne pouvoit-il pas avoir une connoissance, grossiere à la vérité, mais que la vue des tableaux étrangers devoit au moins & nécessairement lui avoir donné?

Il y auroit cependant ici une raison particuliere pour ne pas croire que cette peinture eût pu tromper ou les corbeaux, ou d'autres oiseaux: les décorations de ce théatre, intérieures ou extérieures, étoient sans doute faites pour être vues & jugées dans bas; la perspective devoit y être observée, de maniere que les lignes, qui de cette vue produisoient l'illusion, l'ôtassent lorsqu'elles étoient vues d'en haut; or c'étoit vraisemblablement par le haut, que les corbeaux venoient sur ces tuiles peintes. Si on les suppose assez bons observateurs de la perspective, on

plaisanterie (*e*), lorsque sous les anciennes boutiques pressé par un témoin qu'il récusoit, & qui lui disoit: *dites donc Crassus, qui vous pensez que je sois? semblable à celui-ci*, répondit-il, en montrant dans un tableau un Gaulois qui tiroit la langue d'une maniere très-désagréable. Il y avoit aussi dans la place, le tableau de ce vieux pasteur avec son bâton, au sujet duquel l'Ambassadeur des Teutons, à qui on demandoit combien il l'estimoit, répondit, qu'il ne voudroit pas de l'original vivant, quand on le lui donneroit pour rien.

SECTION NEUVIEME.

Quand la peinture fut distinguée, & par qui elle devint publique à Rome.

Mais ce fut Jules César, qui étant dictateur,

---

trouvera qu'ils devoient la voir renversée, & par conséquent s'en éloigner: & s'ils y venoient, c'étoient des bêtes qui ne s'appercevoient pas de l'invraisemblance, à qui une grossiere apparence suffisoit, ou ils y venoient par hazard. On l'a dit tant de fois, & on l'a si bien prouvé, qu'il est honteux de le répéter; l'effet de certaines peintures sur les animaux, n'est rien moins qu'un titre de perfection.

(*e*) Cicéron & Quintilien disent que c'étoit l'Orateur C. Julius César.

mit les tableaux principalement en honneur dans le public, par la consécration qu'il fit devant le temple de Vénus Génitrix, d'Ajax & de Médée. Après lui ce fut Marcus Agrippa, homme qui avoit plus de rudesse dans le caractere, que de luxe: au moins a-t-on de lui un discours très-beau & digne du plus distingué des citoyens, sur l'avantage de rendre publiques toutes les statues & tous les tableaux; ce qui auroit certainement mieux valu, que de les reléguer, par une espece d'exil, dans les maisons de campagne. Malgré sa sévérité, il ne laissa pas cependant que d'acheter des Cycicénes, des tableaux d'Ajax & de Vénus, trois mille deniers (*f*). Il avoit aussi fait encadrer dans des marbres, à l'endroit le plus chaud de ses ther-

(*f*) Mr. Brotier dit 300000 deniers, *tres centena millia denarium*, qu'il évalue à 228437 livres. Les 3000 deniers, selon le P. Hardouin, feroient aujourd'hui 24000 livres. Quand je pouvois consulter le manuscrit de Pétersbourg, l'édition de Mr. Brotier ne paroissoit pas encore; & quand j'ai pu voir cette édition, je n'étois plus en Russie. Je suis fâché de n'avoir pas noté la leçon manuscrite, que j'ai entiérement oubliée, j'aurois pris mon parti entre le P. Hardouin & Mr. Brotier.

mes de petits tableaux, qu'on a enlevés depuis peu, quand on a reparé le bâtiment.

SECTION DIXIEME.

Qui furent ceux qui exposerent leurs victoires peintes.

L'Empereur Auguste a rendu publics plus de tableaux que personne. Il a mis dans la partie la plus apparente de la place qui porte son nom, deux tableaux représentant la guerre & le triomphe. Il a placé aussi dans le temple de César, Castor & Pollux, la victoire, & les autres tableaux dont nous parlerons en faisant mention des Artistes. Il a aussi fait encadrer dans les murs de la salle qu'il a consacrée dans la place d'assemblée, deux tableaux; l'un représente une Némée assise sur un lion, & tenant une palme (*g*); près d'elle est un vieillard de-

(*g*) Mr. de Caylus & des Commentateurs croient que c'étoit *une figure de la forêt de Némée* que représentoit le premier de ces trois tableaux. Cependant, comme une ville, une riviere, une contrée, une Déesse, fille de Jupiter & de la Lune, portoient aussi ce nom, il seroit difficile, sur le témoignage de Pline, qui ne s'explique pas, de décider que ce tableau représentât *la forêt de Némée.* On seroit plus

bout avec ſon bâton; au deſſus de ſa tête eſt ſuſpendu un tableau repréſentant un char à deux chevaux: Nicias a écrit ſur ce tableau, qu'il l'avoit peint à l'*éncautique*; car telle eſt l'expreſſion qu'il employa. On en voit un autre où, ſauf la différence de l'âge, la reſſemblance d'un fils encore jeune, avec ſon pere déja vieux, eſt un objet d'admiration. Au deſſus d'eux vole un aigle, qui étouffe un ſerpent dans ſes ſerres. Philocharès en y mettant ſon nom, prouva qu'il étoit auteur de cet ouvrage (*h*). Combien eſt

---

fondé à croire que cette fille de Jupiter, ayant donné ſon nom à la forêt, c'étoit plùtôt la Déeſſe qui étoit repréſentée que la forêt. On le croiroit auſſi par l'expreſſion ſimple de *Nemea*, au lieu de *Nemea Silva*, dont il ſe feroit ſervi, s'il eût entendu la forêt; comme ailleurs, en parlant de celle d'Hercynie, il dit *Hercynia Silva.* Ne dit-il pas *Sila Silva*, *Caledonia Silva?* Il paroîtroit donc comme certain, que ſi c'eut été la forêt perſonnifiée, il eût dit également *Nemea Silva.*

(*h*) Mr. Poinſinet dit ſur ce paſſage: " On n'a„ voit point compris juſqu'ici que *le char* à deux „ courſiers, & *l'aigle* tenant un ſerpent, étoient deux „ emblêmes. On en faiſoit des tableaux particuliers. „ Je penſe avoir démontré la mépriſe ".

Il faut aſſurément que Mr. Poinſinet, dans le cours

immenfe, à n'en juger que par ce feul tableau, le pouvoir de l'Art, puifque le Sénat & le peuple Romain confiderent depuis tant de fiecles, à caufe de Philocharès, deux perfonnages auffi

---

de fon travail, n'ait pas jetté les yeux fur la traduction de Durand, quoiqu'elle foit bien connue dans la Littérature; car il y auroit lu ce que je tranfcris. *Une Némée affife fur un lion, & tenant une palme à la main. A côté d'elle eft un vieillard avec fon bâton, par deffus la tête duquel eft une victoire en éloignement, qui fend les airs fur un char à deux chevaux, &c. L'autre fujet eft encore plus admirable. C'eft un pere déja avancé en âge, avec fon fils adolefcent, qui lui reffemble fi fort, qu'en les confidérant l'un près de l'autre, &c. Au-deffus du pere & du fils eft un aigle dans les airs, qui tient un dragon entre fes ferres*, page 20 & 21.

Puis dans fa note, il dit qu'en lifant avec le manufcrit de Dalechamp, *cujus fupra caput, in tabula, biga dependet*, on trouvera que ce char faifoit partie de ce tableau. Il en dit à-peu-près autant de l'aigle, & il entend que c'étoient-là deux emblêmes appartenant chacun à un des deux tableaux. Mais je crois que Mr. Poinfinet qui, non plus que moi, n'admet pas la particule *in*, & qui lit *bigæ*, auroit pu traduire; *au-deffus de fa tête eft fufpendu un tableau repréfentant un char à deux chevaux*; car les mots *tabula* & *dependet*, doivent avoir une fignification qu'il faut

communs que Glaucion & son fils Aristippe! Tibere, Prince qui n'étoit rien moins qu'obligeant, a aussi placé dans le temple d'Auguste, les tableaux dont nous parlerons bientôt.

---

exprimer, & je me suis cru obligé de le faire, sans quoi j'aurois traduit vaguement aussi; *au-dessus est représenté un char à deux chevaux.*

L'Auteur de la préface de Pline, quel qu'il soit, dit : *Il n'y a, je pense, que trois peintures dont l'inscription*, il a fait, *dise qu'elles sont achevées ; j'en parlerai en leur lieu. Tria non amplius, ut opinor, absolutè quæ traduntur inscripta :* ille fecit; *quæ suis locis reddam.* Pour que l'annonce soit exacte, il faut trouver dans Pline trois peintures inscrites ainsi: voyons si nous ne les avons pas, & quelles elles sont. Nicias n'a écrit que sur le tableau du char à deux chevaux, qu'il l'avoit peint à l'encaustique. Philocharès écrivit sur celui du vieillard & de son fils, qu'il étoit *fait:* plus loin, on verra ce que Lysippe écrivit aussi sur sa peinture à Ægine. Voilà, si je ne me trompe, les trois inscriptions promises dans la préface, & la promesse me paroît exactement remplie. Remarquons bien que Pline ne dit pas; Nicias écrivit sur le tableau de la Némée : mais il dit spécialement que ce fut sur celui du char à deux chevaux : *cujus supra caput tabula bigæ dependet. Nicias scripsit se inussisse : tali enim usus est verbo.*

Que cette explication soit juste ou fausse, j'ignore

CHAPITRE V.

SECTION ONZIEME.

De l'Art de peindre.

EN voilà bien aſſez ſur la dignité d'un Art qui expire. Nous avons parlé des couleurs ſimples dont les premiers Peintres ſe ſont ſervi, quand nous avons traité des couleurs métalliques. En parlant des Artiſtes nous dirons qui ſont ceux qui ont introduit les différentes eſpeces de peintures d'une ſeule couleur; ceux qui en ont inventé de nouvelles; dans quel tems, & quelles elles ont été: parce que le plan de notre ouvrage exige que nous parlions d'abord

---

que juſqu'ici elle ait été faite : mais ſi par hazard j'avois raiſon, j'aurois à mon tour démontré plus d'une mépriſe. Ceux qui voudroient me démontrer auſſi la mienne, exciteroient ma reconnoiſſance en proportion du deſir que j'ai d'entendre Pline, & ce deſir n'eſt pas foible. N'y a-t-il que deux tableaux? Y en a-t-il trois? Je ferai de l'avis qui me paroîtra le plus conforme au texte de Pline, puiſque je n'ai aucune raiſon de m'en éloigner, & qu'au contraire, j'en ai pluſieurs pour y tenir.

d'abord de la nature des couleurs. Enfin, l'Art s'eſt diſtingué; il a inventé la lumiere & les ombres: les couleurs par cette différence, ſe faiſant alternativement reſſortir l'une l'autre. Il reçut enſuite un éclat autre que la lumiere (*a*);

(*a*) Le mot du texte eſt *ſplendor*, & je ne crois pas qu'il ſignifie le *clair-obſcur*, ainſi qu'on le prétend. Voyons ailleurs le ſens que peut avoir cette expreſſion. Pline dit en parlant d'une ſorte de vaſes appellés *murrhina*; *ſplendor his ſine viribus: nitorque verius, quam ſplendor*, l. 37, c. 2. *Leur éclat eſt foible; c'eſt plutôt un léger poli qu'un éclat.* On voit que *ſplendor* dit plus que *nitor*, & que ce mot n'exprimeroit pas ce qu'on entend par *clair-obſcur*; puiſqu'il ne s'agit d'autre choſe que des couleurs qui ſe marient dans les vaſes murrins, & de leurs réflexions nuancées, comme on les voit dans l'arc-en-ciel; ce qui n'eſt pas le *clair-obſcur*. S'il en étoit queſtion dans notre paſſage, voici comment Pline auroit raiſonné: *Le clair-obſcur eſt placé entre la lumiere & l'ombre; inter lumen & umbram.* Cette maniere de parler de l'art, n'en montreroit aſſurement pas une grande connoiſſance. Il eſt donc certain qu'en ſe conformant aux avis les plus généralement reçus, on feroit dire à Pline une auſſi forte abſurdité que celles qu'il dit ailleurs, ou je ſuis bien trompé; mais il n'en dit point ici.

J'ai admiré les peines de pluſieurs Écrivains qui

& parce qu'il eſt entre elle & l'ombre, il fut appellé *ton.* Pour la réunion des couleurs, en les paſſant de l'une à l'autre (*b*) elle fut nommée *Harmonie.*

CHAPITRE VI.

SECTION DOUZIEME.

Des couleurs naturelles & des couleurs factices, outre les métalliques.

LEs couleurs ſont, ou foncées, ou éclatantes. Elles le ſont ou par leur nature, ou par leur mèlange. Les couleurs éclatantes ſont fournies à l'Artiſte par celui qui fait peindre; comme le vermillon, l'azur, le cinnabre, la chryſocolle, l'*Indicam*, le *Purpuriſſum* (*a*): Les autres

---

ont voulu en expliquant ce paſſage, y trouver le *clair-obſcur* tel que nous le connoiſſons; & j'ai vu que ce qui feroit fort aiſé à comprendre, ſi on y alloit ſimplement, devient difficile & forcé en proportion des préjugés qu'on y apporte.

(*b*) Par le moyen des demi-teintes, & de la réunion des tons.

(*a*) La Note de Mr. Poinſinet ne me paroît guere ici conforme au texte qu'il donne lui-même. Il met

couleurs ſont foncées. De quelque eſpece qu'elles ſoient, les unes ſont naturelles, les autres factices. Les naturelles ſont la *Sinopis*, la terre rouge, le blanc d'Egypte, le *Melinum*, la craie rouge, l'orpin. Les autres ſont factices : les unes

---

très-bien la virgule entre *indicum* & *purpuriſſum*, & dans ſa note, il raiſonne comme s'il n'y avoit point de virgule. De plus, il fait dire à Pline : *purpuriſſum*, *indicum*, *purpuriſſum*, leçon tout-à-fait particuliere, & que je n'ai vue dans aucune édition, (à commencer par la plus ancienne celle de Rome, 1470) ni dans le manuſcrit de Pétersbourg. Ne faudroit-il pas appuyer au moins de quelque autorité les changemens de cette eſpece, quand on les fait au texte d'un Auteur ? Je crois auſſi qu'il ne ſuffit pas de dire : *on a mal à propos retranché juſqu'ici du texte de Pline le premier* purpuriſſum, *qu'on regardoit comme ſurabondant & comme un double emploi ; en quoi les Critiques ou les Copiſtes ſe ſont trompés :* & qu'il faudroit ajouter la preuve qu'ils ont fait ce retranchement ; c'eſt-à-dire, indiquer un texte au moins où il ne ſoit pas : peut-être y en a-t-il, & que je l'ignore. Au cas cependant que la répétition ſe trouvât, il faudroit, je crois, prouver alors qu'elle-même n'eſt pas une faute de copiſte. Mais ſi on ne connoit point ailleurs ce double *purpuriſſum*, je craindrois que l'accuſation d'avoir gâté le texte, ne fut gratuite.

tirées des métaux dont nous avons parlé, les autres de matieres plus viles, l'ochre, la céruſe brulée, la ſandaraque, le *Sandyx*, le *Scyricum*, l'*Atramentum*.

SECTION TREIZIEME.

De la Sinopis.

La *Sinopis* fut trouvée d'abord dans le Royaume de Pont, & c'eſt de la ville de Sinopi qu'elle reçut ſon nom. Elle naît auſſi en Egypte, aux iſles Baléares, & dans l'Afrique. Mais la meilleure ſe tire des cavernes, dans l'iſle de Lemnos & dans la Cappadoce. La plus excellente ſe trouve attachée à des pierres. L'intérieur de la maſſe eſt d'une ſeule couleur: le dehors eſt tacheté; les anciens Peintres s'en ſervoient pour accorder, temperer la lumiere (*b*).

(*b*) *Hacque uſi ſunt veteres ad ſplendorem.* Voilà encore le mot *ſplendor* expliqué fort naturellement, puiſqu'il s'agit de l'emploi d'une couleur qui fait le paſſage entre la lumiere & l'ombre. Si ce mot ſignifie plus haut le clair-obſcur, il faudroit donc traduire ici : *on employe cette couleur pour ſon clair-obſcur ;* car l'acception eſt la même. Quelques-uns de nos Ecrivains ſont un peu loin d'entendre Pline, qu'ils nous prêchent avec tant d'aſſurance ; & Dieu ſait

On employe trois eſpeces de *Sinopis*, celle d'un rouge vif, celle d'un rouge pâle, & une autre qui tient le milieu. Le prix de la meilleure eſt trois deniers les dix livres : on s'en ſert ou avec le pinceau, ou pour colorer le bois. Celle qui vient d'Afrique vaut huit *as* la livre: on l'appelle *cicerculum* (*c*). La plus rouge de toutes s'emploie avec avantage à faire des compartimens. Celle qui eſt d'une couleur plus foncée & plus ſombre, eſt du même prix: elle ſert pour les baſes des compartimens. Employée comme médicament, ſeche ou liquide, elle eſt un adouciſſant, & on s'en ſert avec avantage, ſoit en emplâtres, ſoit en cataplaſmes: elle eſt bonne contre les ulceres ſitués dans les endroits humides, comme de la bouche & du fondement. En clyſtere, elle arrête la diarrhée: priſe en potion, au poids d'un denier, elle arrête les pertes des femmes: calcinée, elle guérit les petites puſtules qui viennent aux yeux, ſur-tout employée avec du vin.

ſur quoi ſont fondées leurs inſtructions. Mr. Poinſinet me paroît avoir bien traduit, & bien expliqué dans ſes notes le mot *ſplendor*.

(c) Gris-brun.

SECTION QUATORZIEME.

De la rubrique. De la terre de Lemnos.

Quelques-uns ont prétendu que la *Sinopis* étoit une terre rouge de la seconde sorte: car ils donnoient la préférence à celle de Lemnos, qui approche le plus du vermillon, & qui a été fort vantée par les anciens, ainsi que l'Isle où elle naît. On ne la vendoit que cachetée, ce qui la fit appeller *Sphragis* (*d*). On la mêle avec le vermillon pour le falsifier. Elle est fort estimée en médecine: car employée en liniment, elle appaise les fluxions & les douleurs des yeux; elle arrête l'écoulement des fistules lacrimales; on la fait boire dans du vinaigre à ceux qui crachent le sang; on la prend en potion contre les maladies des reins & de la rate, contre les regles trop abondantes des femmes, & contre les poisons & les piquures des serpens de terre & d'eau: c'est pourquoi elle est un des antidotes les plus en usage.

SECTION QUINZIEME.

De la terre d'Egypte.

Entre les autres especes de terre rouge, cel-

(*d*) Cachet. La terre sigillée.

les d'Egypte & d'Afrique ſont très-utiles aux ouvriers, parce qu'elles abſorbent mieux les couleurs. Ces terres naiſſent auſſi dans les mines de fer.

SECTION SEIZIÈME.

De l'Ocre.

De cette terre rouge, calcinée dans des pots neufs enduits de lut, on fait l'ocre: plus la chaleur du fourneau a été violente, meilleure elle eſt. Toute terre rouge eſt ſicative; auſſi l'employe-t-on en emplâtres, & contre le feu ſacré (*e*).

SECTION DIX-SEPTIEME.

Du Leucophorum.

Une demi-livre de Sinopis de Pont, mêlée & broyée pendant douze jours avec dix livres de ſile brillant, & deux livres de meline de Grèce, produit le Leucophorum: c'eſt un mordant pour attacher l'or ſur le bois.

(*e*) Ce que nous appellons populairement le feu St. Antoine, l'éréſipele.

SECTION DIX-HUITIEME.

Du Paratonium.

Le *Paratonium* (le blanc d'Egypte) tire son nom du lieu où il se trouve en Egypte. On dit que c'est une écume de la mer, rendue solide par le limon; effectivement, on y trouve des fragmens de coquillages. On le fait aussi en Crète & à Cyrènes. On le falsifie à Rome avec de la craie de Cimoles cuite & épaissie (*f*). Le prix du meilleur est un denier les six livres. De toutes les couleurs blanches c'est la plus onctueuse & la plus durable pour les enduits, à cause de son poli.

SECTION DIX-NEUVIEME.

Du Melinum.

Le *Melinum* est blanc aussi: le meilleur vient de l'isle de Mélos. Il s'en trouve aussi à Samos; mais les Peintres ne s'en servent pas, parce qu'il est trop gras. Ceux qui le tirent, se couchent sur la terre, pour en chercher les veines entre les pierres. Son usage en médecine est le même que celui de la craie rouge; appliqué sur

(*f*) De la terre cimolée.

la langue, il la desséche; il diminue & fait tomber les cheveux; il vaut un petit sesterce la livre. La céruse est une troisieme couleur dans la classe des blancs; j'en ai parlé à l'article du plomb. Il y avoit une terre naturellement céruse, dont les anciens se servoient pour peindre les navires. Elle fut trouvée à Smyrne, dans les terres de Théodote. Actuellement toute la céruse se fait avec du plomb & du vinaigre, comme nous l'avons dit.

SECTION VINGTIEME.

De la céruse brûlée.

Le hazard fit trouver l'*Usta* dans l'incendie du Pirée, par de la céruse brûlée dans des boëtes de fard. Nicias dont nous avons parlé plus haut, a le premier employé l'*Usta*. On regarde actuellement comme la meilleure celle d'Asie, qu'on appelle *Purpurea*. Elle vaut six deniers les dix livres. On la fait aussi à Rome, en brûlant du *sile* en pierre, qu'on éteint avec du vinaigre. Sans l'*Usta*, on ne peut ombrer.

SECTION VINGT-UNIEME.

De la terre d'Erétrie.

La terre rouge, nommée *Erétria*, tire son

nom de la contrée qui la produit. Nicomaque & Parrhaſius l'ont employée ; elle eſt rafraichiſſante & émolliente. Employée cuite pour les bleſſures, elle fait revenir les chairs ; elle eſt ſur-tout utile pour deſſécher, pour les douleurs de tête, & pour reconnoître s'il y a du pus dans une partie : car ſi après l'avoir employée en liniment, délayée avec de l'eau, elle ne deſſéche pas, on en conclut qu'il y a du pus renfermé.

SECTION VINGT-DEUXIEME.

De la Sandaraque.

Juba dit, que la *Sandaraque* & l'*Ocre* ſe font dans l'iſle Topaze, ſituée dans la mer rouge. C'eſt de-là qu'on nous l'apporte aujourd'hui. Nous avons dit comment on faiſoit la *Sandaraque*. On en fait auſſi de falſifiée, avec de la céruſe calcinée dans un fourneau. Sa couleur doit être une couleur de flamme ; elle vaut cinq *As* la livre.

SECTION VINGT-TROIZIEME.

De la Sandyx.

Cette couleur, calcinée avec une partie égale

de terre rouge appellée *Rubrica*, forme la *Sandyx*. Je vois cependant par ce vers, que Virgile a cru que la *Sandyx* étoit une herbe :

Sans nos soins la Sandyx teint l'agneau qui la paît.

La livre vaut moitié moins que la Sandaraque : il n'y a point de couleurs plus pesantes.

SECTION VINGT-QUATRIEME.

Du Syricum.

Le *Syricum* est aussi une couleur rouge factice, avec laquelle nous avons dit qu'on falsifioit le *Minium*. Il se fait avec la Sinopis & la Sandyx mêlés ensemble.

SECTION VINGT-CINQUIEME.

De l'Atramentum.

Je rangerai l'*Atramentum* parmi les couleurs factices, quoiqu'il soit une terre, & qu'il ait deux origines; car il découle de la terre comme une concrétion saline, ou bien, pour le faire, on se sert d'une terre qui doit être couleur de soufre. Des Peintres ont fait du noir avec des charbons corrompus, qu'ils tiroient des tombeaux; mais toutes ces especes sont nouvelles & difficiles à se procurer. On l'obtient plus

commodément du noir de fumée, qu'on tire de la résine ou de la poix brûlées. On a construit pour cela des laboratoires, qui ne permettent pas à la fumée de s'échapper. On en tire également de très-estimé, du bois de pin. On le falsifie avec le noir de fumée des fourneaux & des bains, & on s'en sert pour écrire. Il y en a qui font brûler de la lie de vin desséchée: ils prétendent que si la lie est d'un bon vin, le noir qui en provient ressemble au noir de l'Inde. Polygnote & Micon, Peintres très-célebres à Athènes, en ont fait de marc de raisin on l'appelle *Tryginon* (*g*). Apelles en a fait avec de l'ivoire brûlé, qu'on nomme *Elephantinum* (*h*). On en apporte aussi de l'Inde, qu'on appelle *Indicum*. J'en ignore la composition. Les teinturiers en font aussi d'une efflorescence noire, qui s'attache à leurs chaudieres d'airain. On le fait aussi de bois de pin brulé, dont on broye les charbons dans un mortier. Les séches fournissent un noir admirable; mais celui-là n'est pas factice. Tout noir se perfectionne au soleil; celui pour écrire, en y mêlant de la

(*g*) Plein de lie.

(*h*) Noir d'ivoire.

gomme; celui à peindre les murailles, en y mêlant de la colle. Le noir diſſout dans le vinaigre eſt le plus tenace.

SECTION VINGT-SIXIEME.

Du Purpuriſſum.

Des autres couleurs, qui à cauſe de leur cherté étoient fournies par ceux qui faiſoient peindre, comme je l'ai dit, la plus précieuſe eſt le *Purpuriſſum*, qui ſe fait avec de la craie à polir l'argent: on la teint en même-tems que les étoffes de pourpre, & elle prend la couleur plus vite que les laines. La meilleure eſt celle, qui jettée la premiere dans la chaudiere bouillante, ſe ſature des ſucs encore dans toute leur force. La ſeconde en qualité, eſt celle qu'on jette dans le même bouillon, après en avoir retiré la premiere; & ainſi de ſuite. La qualité des dernieres diminue toujours en proportion que le bouillon devient moins chargé de couleur: c'eſt pourquoi l'on préfere celle de Pouzzol à celle de Tyr, de Gétulie, ou de Laconie, d'où viennent les pourpres les plus précieuſes. La cauſe de cette préférence eſt, que dans la teinture d'*Hyſginum* on met plus de garence. Le plus commun *Purpuriſſum* vient de Canuſe: il vaut

depuis un jusqu'à trente deniers la livre. Ceux qui peignent, mettent sur une couche de *Sandyx*, du *Purpurissum* avec du blanc d'œuf, & donnent ainsi à leur couleur l'éclat du vermillon. S'ils veulent faire du Pourpre, ils mettent sur une couche de bleu, du *Purpurissum* broyé avec du blanc d'œuf.

SECTION VINGT-SEPTIEME.

De l'Indicum.

Après cette couleur, l'*Indicum* est la plus estimée. Il vient de l'Inde, & c'est un limon adhérent à l'écume des roseaux. Quand on le broye, il est noir; mais en le délayant, il donne un bleu pourpre admirable. Une autre espece est l'écume de la pourpre, qui surnage sur les chaudieres des teinturiers. Ceux qui la falsifient, colorent de la fiente de pigeons, ou de craie de Sélinuse avec de l'*Indicum;* ou bien ils teignent de la craie annulaire avec du verre pilé (ou pastel). On l'éprouve sur les charbons. Celui qui est pur, produit une belle flamme couleur de pourpre, & sa fumée une odeur de mer. Quelques-uns par cette raison, croyent qu'on le tire des rochers. Le prix de l'*Indicum* est de dix deniers la livre; dans la médecine

il appaiſe le ſpaſme & les convulſions, & il deſſéche les ulceres.

SECTION VINGT-HUITIEME.

De l'Arménium.

L'Arménie nous envoie une couleur qui en porte le nom. C'eſt une pierre qui ſe teint comme la chryſocolle. La meilleure eſt celle qui en approche le plus, en tirant un peu ſur le bleu. Elle valoit trente *Nummes* la livre; mais on a trouvé en Eſpagne un ſable qui reçoit la même préparation: ce qui a fait tomber cette couleur à ſix deniers. Elle differe du bleu par un peu de blancheur, qui la rend plus claire. Son uſage en médecine eſt ſeulement pour nourrir les poils, & principalement ceux des paupieres.

SECTION VINGT-NEUVIEME.

Du verd Appien.

On a trouvé depuis peu deux autres couleurs; elles ſont à très-bas prix: l'une eſt un verd nommé *Appianum*, qui imite la chryſocolle, comme s'il n'y en avoit déja pas aſſez de contrefactions. On la fait auſſi avec une craie verte; elle vaut un ſeſterce la livre.

SECTION TRENTIEME.

De l'Annulaire.

L'*Annulaire* eſt un blanc dont on ſe ſert en Peinture pour la carnation des femmes. On le fait d'une craie, à laquelle on mêle des verroteries, que le peuple porte à ſes anneaux, ce qui lui a fait donner le nom d'*Annulaire.*

CHAPITRE VII.

SECTION TRENTE-UNIEME.

Quelles couleurs ne prennent pas ſur l'humide.

DE toutes les couleurs le *purpuriſſum*, l'*indicum*, le bleu, le *melinum*, l'orpin, l'*appianum*, la céruſe, veulent être employées ſur un enduit ſec, & ne prennent pas ſur l'humide. On teint les cires avec ces mêmes couleurs pour les peintures à l'encauſtique ; non ſur les murailles humides, qui ne ſouffrent point cette eſpece de peinture, mais ſur les vaiſſeaux de guerre, & même à préſent ſur ceux de tranſport. Puiſque nous environnons les dangers de peintures agréables, qu'on ne s'étonne point ſi nous peignons auſſi les

les buchers : on veut que ceux qui vont chercher les combats & la mort, y ſoient conduits pompeuſement (*a*). A la vue de cette variété d'un

(*a*) Il faut qu'un navire ſoit peint ou goudronné, pour en empêcher la pourriture. Pourquoi ne feroit-il pas orné de quelque choſe d'agréable ? Si l'objet de l'art eſt en partie d'orner les palais, les temples, les théatres ; pourquoi ne le feroit-il pas auſſi d'orner les vaiſſeaux ? Quand on loue des payſages peints ſur des murailles, doit-on obſerver en moraliſte un peu trop rigoureux la peinture d'un vaiſſeaux ? Si vous n'admettez que le néceſſaire à la rigueur, pourquoi tant exalter & reſpecter même la peinture des Anciens, *eoque venerabilior apparet antiquitas*, & ſurtout parce qu'ils ne l'employoient pas ſur des murailles ; ce qui, en paſſant, eſt, comme on voit, une contradiction ? Mais Pline aime à moraliſer & à déclamer quelquefois aſſez mal à propos, en beau ſtyle cependant ; car *pericula expingimus* eſt une belle & poëtique métaphore. Au ſurplus c'eſt ſon affaire : l'Artiſte s'occupe eſſentiellement de tout ce qui a, plus ou moins, quelque rapport à l'art. Si ce qui ne paroît pas s'y rapporter, l'occupe auſſi quelquefois, c'eſt par occaſion qu'il s'y arrête, ou peut-être encore, parce qu'il croit y appercevoir un fil d'analogie, qui, par ſa ténuité, peut échapper à d'autres. Son erreur alors, ſi c'en eſt une, aura ſon utilité,

ſi grand nombre de couleurs, que l'antiquité devient admirable !

SECTION TRENTE-DEUXIEME.

Avec quelles couleurs les anciens peignoient.

C'eſt avec quatre couleurs ſeules qu'Apelles, Echion, Mélanthius, Nicomaque, ces Peintres célebres, dont chacun des tableaux valoit toutes les richeſſes des villes, ont fait ces ouvrages immortels; ſavoir, pour les blancs, avec la meline; pour les jaunes, avec l'attique; pour les rouges, avec la ſinopis de Pont; & pour les noirs, avec l'*Atramentum* (*b*). Aujourd'hui

---

par les ſoins qu'on prendra de la relever, ſi elle en vaut la peine.

(*b*) Ne nous arrêtons pas au blanc, au jaune, au rouge & au noir; on a tant fait de raiſonnemens abſurdes à ce ſujet, que ce ſeroit trop abuſer du tems que d'y répondre. Il ſuffit de dire que les Titien, les Rubens, & tous les grands coloriſtes, ont pleinement répondu, par leurs ouvrages, à Pline & aux Peintres dont il exalte ſi haut les quatre couleurs.

Mais que dirons-nous des tableaux dont un ſeul ne pouvoit être payé que par les richeſſes des villes: *cum tabulæ eorum ſingulæ oppidorum venirent* (emerentur) *opibus?* Nous dirons que ſans vouloir donner

que le pourpre est si commun, qu'on en peint les murailles; que l'Inde nous apporte le limon

---

atteinte au sublime talent d'Apelles, d'Echion, de Mélanthius & de Nicomaque, il paroît évident que Pline se livre à une exagération qu'on ne passeroit pas même à un Poëte. Car si nous prenons le plus cher des tableaux dont il marque le prix, & que nous comparions à ce prix, non *les richesses des villes*, mais celles d'un riche habitant de quelque ville que ce fut, où l'on achetoit des tableaux, nous verrons combien est puérile & ridicule cette estimation extravagante. Il ne m'est pas possible d'en juger autrement, puisque je n'ai pas l'idée d'un tableau qui puisse valoir *les richesses des villes*, que je ne conçois point cette manière de raisonner, & que j'aime à entendre ce que je lis.

Quand les paroles de quelque Auteur que ce soit, sont bien entendues, & qu'elles ne présentent alors qu'un sens absurde, on peut hardiment s'assurer que cet Auteur a dit une absurdité. C'est toujours ainsi que je me fais un devoir d'examiner Pline. Et si par fois il arrive que je me trompe, c'est que je suis tout comme un autre, tantôt plus, tantôt moins sujet à l'erreur.

L'exagération de Pline a été renouvellée depuis peu. Le Baron *della Brusca* possède à Catane, (ville considérable de la Sicile, & dans laquelle on compte 35000 ames) une fort belle pierre gravée représent

de ses fleuves, le sang corrompu des dragons & celui des éléphans (*c*), on ne voit plus de

---

tant Vénus dans la forge de Vulcain ; & le comte *Gaëtani*, dans son enthousiasme pour cette pierre, disoit : *elle vaut seule autant que tout Catane ensemble.* Pline en a-t-il plus raison ? Le *Voyage en Sicile*, page 139, ajoute à ce récit : *mais comme le nom de l'Artiste ne s'y trouve point, ce morceau n'est pas absolument de la valeur dont le comte* GAETANI *l'estime.*

Mr. Poinsinet trouve aussi que l'exagération de Pline est trop forte, puisqu'il l'adoucit en traduisant : *dont chaque tableau étoit évalué le revenu d'une ville.* Le *revenu* ne rend point *opibus*, & *d'une ville* ne rend pas non plus *oppidorum*, si je ne me trompe. Mais de quelque maniere que nous traduisions, l'enthousiasme de Pline sera toujours autant de moins sur son jugement.

(*c*) Mon objet *ici* n'étant pas d'examiner Pline sur autre chose que sur ses connoissances dans l'art, je ne fais aucune recherche touchant ce qu'il dit des couleurs. Mais l'article du pourpre, fait avec le sang des dragons ou serpens, & celui des éléphans, est trop bien une pure fable pour ne pas le remarquer, sans cependant s'y arrêter ; parce qu'elle est connue de tout le monde. Pline donne une pareille origine au cinnabre (l. 33, c. 7.) Chacun sait que le cinnabre naturel est un minéral, & que la sandaraque,

peinture eſtimée. Tout a donc été meilleur quand la matiere étoit moins abondante. Cela eſt, parce que, comme nous l'avons dit, on s'attache à préſent au prix des matieres, & non pas à celui du génie.

ſandaracha, eſt une gomme qui découle du cédre & du génévrier.

Du tems d'Apelles, dit-il, la peinture étoit meilleure que de ſon tems. Mais eſt-ce en Grèce ou en Italie? Si c'eſt en Grèce, l'art y floriſſoit avant qu'elle fut conquiſe, & les Romains, au tems d'Apelles, n'en étoient pas encore au rudiment. Si c'eſt en Italie, l'obſervation ſur ce que *tout étoit meilleur quand la matiere étoit moins abondante*, manque de juſteſſe. Les Romains n'ayant jamais cultivé la peinture autant que les Grecs, & leur génie, peut-être, n'y étant pas auſſi propre qu'à l'architecture ; car ils eurent au moins leur Vitruve, ils ne devoient pas faire des tableaux qui fuſſent autant eſtimés. Ces cauſes pourroient bien être plus vraies que la petite lamentation de Pline n'eſt à propos.

Il ſe pourroit auſſi que les Peintres nommés dans le texte, n'euſſent pas été réduits à quatre couleurs, & même qu'ils employaſſent le pourpre; car, ainſi qu'on le verra dans une diſſertation particuliere, Polignote l'employoit cent ans auparavant. Cette couleur étoit chere; mais Alexandre qui en avoit apporté

SECTION TRENTE-TROISIEME.

Quand furent exposées les représentations des combats de Gladiateurs.

Je ne passerai pas sous silence une folie de notre siecle en fait de Peinture. Néron s'étoit fait peindre d'une proportion colossale, de 120 pieds, sur de la toile: chose inconnue jusqu'alors (*d*). Quand ce tableau fut achevé dans les

---

5000 quintaux de Suse, n'en refusoit pas sans doute à son peintre Apelles.

Disons encore qu'à prendre la peinture un demi siecle seulement avant Pline, & aux ouvrages de Timomaque, il y auroit là une inattention très-répréhensible. Car ce Timomaque est mis par notre Auteur au rang des plus grands Peintres qu'il y ait jamais eu; & vous verrez qu'il le fait contemporain de Jules César. Ce grand Peintre étoit-il seul alors? Et quoique la matiere fut plus abondante, il paroît selon Pline lui-même, que l'ouvrage n'en étoit pas plus mal, & qu'on voyoit encore *de la peinture estimée.*

(*d*) Voilà beaucoup de froideur & d'aridité, lorsqu'il s'agit de transmettre à la postérité *une opération de l'art vraiment surprenante, au-dessus de l'esprit humain, & qu'aucun de nos modernes, excepté Michel-Ange seul & le Correge, n'auroit osé entreprendre.* Je prie le lecteur d'avoir un peu de

jardins de Maïa, il fut brûlé par la foudre avec

---

patience, & de ne pas me traiter de visionnaire avant d'avoir entendu ce que j'ai à lui dire; car j'ai mes garans.

Mr. le Chevalier de Jaucourt, après avoir rapporté le latin de ce passage, dit, article *Portrait : Ce fait extrêmement singulier & unique dans l'Histoire, a fourni à Mr. de Caylus quelques réflexions que je trouve trop curieuses pour les passer sous silence.* J'ignore le sens que Mr. de Jaucourt donne ici au mot de *curieuses;* car personne ne sait mieux ses opinions que soi-même; mais j'assure que le passage de Mr. le Comte de Caylus est plus curieux qu'on ne pense. Il est un peu long; mais comment s'en faire une idée juste, si on ne l'a pas sous les yeux? Je suis donc obligé de le transcrire tout entier, & suis fâché de sa longueur que mes observations n'abrégeront certainement pas.

„ Ce fait, dit Mr. de Caylus, nous indique les „ grands moyens d'exécution que les Artistes d'alors „ pouvoient avoir. Si ce colosse a été bien exécuté, „ & s'il a eu ce qu'on appelle de l'*Effet*, comme on ne peut presque pas en douter; puisque „ Néron l'exposa à la vue de tout le peuple, on „ doit regarder ce morceau non seulement comme un „ chef-d'œuvre de peinture, mais comme une chose „ que peu de nos modernes auroient été capables „ de penser & d'exécuter. Michel-Ange seul l'auroit „ osé, & le Corrège l'auroit peint; car aucun de

la plus grande partie des jardins. Un de ses

„ nos modernes n'a vu la peinture en grand comme
„ ce dernier. Les figures colossales de la coupole de
„ Parme qu'il a hazardées le premier, en font une
„ preuve; car il n'est pas douteux qu'un pareil ou-
„ vrage de peinture ne soit plus difficile que tous les
„ colosses de sculpture : chaque partie dans ce der-
„ nier genre conduit nécessairement aux proportions
„ de celle qui l'approche. D'ailleurs, la sculpture
„ porte ses ombres avec elle, & dans la peinture il
„ faut les donner, il faut les placer, & pour ainsi
„ dire les créer successivement; il faut enfin avoir
„ une aussi grande machine tout à la fois dans la
„ tête; il est absolument nécessaire qu'elle n'en sorte
„ point, non seulement pour les proportions & le
„ caractere, mais pour l'accord & l'*effet*. L'esprit a
„ donc beaucoup plus à travailler pour un tableau
„ d'une étendue si prodigieuse que pour tous les
„ colosses dépendans de la sculpture. Cette immense
„ production de l'art fut exposée dans les jardins
„ de *Marius*: c'est une circonstance qui ne doit rien
„ changer à nos idées; car elle ne prouve pas que
„ ces espaces réservés dans Rome ne fussent plus
„ étendus que nous ne le croyons : le terrein étant
„ aussi cher, & les maisons aussi proches les unes
„ des autres, la distance nécessaire pour le point de
„ vue de ce tableau n'étoit pas fort grande. La regle
„ la plus simple de ce point de vue donne une dis-

affranchis, donnant à Antium le ſpectacle des

„ tance égale à ſa hauteur; ajoutons-y deux toiſes „ pour faire encore mieux embraſſer l'objet à l'œil, „ & nous n'aurons jamais que vingt-deux toiſes; ce „ qui n'eſt pas fort conſidérable, ſi l'on penſe que ces „ jardins de *Marius* étoient publics, & ſi l'on ſup- „ poſe, avec quelque apparence de raiſon, que l'on „ aura choiſi le terrein le plus eſpacé.

„ Cet ouvrage ſurprenant, mais ridicule en lui-même, „ fut conſumé par la foudre, comme ſi l'entrepriſe étoit „ trop audacieuſe pour la peinture. Pline fait ſouvent „ des exclamations pour des choſes aſſez médiocres; „ cependant il ſe contente de rapporter tout ſimple- „ ment un fait auſſi ſingulier qu'étonnant: ce n'eſt pas „ qu'il l'ait trouvé aſſez grand par lui-même, pour „ n'avoir pas beſoin d'être appuyé & relevé; il ſem- „ ble au contraire qu'il l'a trouvé tout ſimple. Pour „ moi j'avoue que cette opération de l'art me paroît „ au-deſſus de l'eſprit humain.

Je ſuppoſe que ce diſcours, lu en 1752 à l'Académie des Belles-Lettres, a été lu à celle de Peinture & Sculpture huit ou neuf ans plus tard: ſuppoſition d'ailleurs indifférente, mais néceſſaire pour l'uſage que j'en vais faire. Je ſuppoſe encore qu'un des Membres, après cette lecture, fit la réponſe ſuivante.

„ Mrs. j'ai admiré, comme chacun de vous, le „ diſcours de Mr. le Comte de Caylus. Cet Amateur „ diſtingué ne ceſſe de répandre des lumieres ſur les

Gladiateurs, orna, comme on ſait, les galeries

„ Arts; ſes obſervations lui fourniſſent perpétuelle-
„ ment des vues qu'il a l'attention de vous commu-
„ niquer avant de les rendre publiques. Cet homma-
„ ge n'eſt point un vain cérémonial Académique;
„ l'objet de Mr. le Comte eſt plus réel: il veut non
„ ſeulement vos ſuffrages, mais encore vos avis.
„ D'ailleurs, une des vues principales de vos Aſſem-
„ blées eſt de *ſe communiquer les lumieres dont cha-
„ cun eſt éclairé, n'étant pas poſſible qu'un particu-
„ lier les puiſſe toutes avoir, ni pénétrer ſans aſſiſ-
„ tance dans la difficulté des Arts ſi profonds & ſi
„ peu connus:* ce ſont les termes de vos premiers
„ Statuts, art. 9; je puis donc riſquer quelques ob-
„ ſervations ſur une ſeule partie du diſcours que nous
„ venons d'entendre.

„ Je ſuppoſe ainſi que Mr. le Comte de Caylus,
„ que ce coloſſe étoit *un chef-d'œuvre de peinture*;
„ & ſi bien *un chef-d'œuvre* que Michel-Ange & le
„ Corrège euſſent été ſeuls en état de l'entreprendre.
„ Car il ne faut pas douter de la ſupériorité d'un ou-
„ vrage *que Néron expoſa à la vue de tout le peuple*;
„ & cette expoſition eſt ſans doute une preuve de
„ ſes grandes connoiſſances en peinture; car, dit
„ Suétone, *Nero pingendi fingendique non mediocre
„ habuit ſtudium.* Nous ne devons pas croire non
„ plus que le délire de cette ame atroce, qui vouloit
„ ſe montrer de 120 pieds de haut, l'ait emporté ſur

publiques de peintures, qui repréſentoient les

„ la diſtinction d'un foible ou d'un bon ouvrage,
„ Mais ſi le coloſſe étoit ſi merveilleux, n'en réſulteroit-il pas que Pline auroit été un mince obſervateur de l'appeller *une folie en fait de peinture*, ſans dire un mot de ſa beauté merveilleuſe? Voici encore un autre embarras. Pline ſe plaint que vers le tems où il vivoit *on ne voyoit plus de peinture eſtimée*; que même depuis pluſieurs ſiecles, le génie de la peinture ne faiſoit plus que de foibles efforts. S'il étoit certain que Pline ait eu les vraies connoiſſances de l'Art, auroit-il manqué de faire, au moins en paſſant, une exception de cette *merveilleuſe opération de l'Art?* N'auroit-il pas vu dans ce *chef-d'œuvre* autre choſe qu'un *foible effort de génie?* Je fais ces deux queſtions pour m'inſtruire, & très-aſſurément c'en eſt ici le lieu.

„ Je paſſe à une autre obſervation. Mr. le Comte de Caylus a fait ſentir, en abrégé, les grandes difficultés qu'il y a de bien exécuter une coupole, qu'il a comparée avec des coloſſes en ſculpture. Ne feroit-ce pas comparer deux objets qui n'ont point de rapport? Une coupole qui, par exemple, contiendroit cent figures, ne reſſembleroit pas, au moins pour la compoſition, à la ſtatue la plus coloſſale; & en ce ſens la figure de Néron peinte dans les jardins de Maïa, ne paroît pas avoir beaucoup de rapport avec la coupole de Parme.

portraits des Gladiateurs & de tous leurs valets.

„ Quant *aux proportions où*, *dans la sculpture*, „ *chaque partie conduit nécessairement à celle qui* „ *l'approche*; cela est vrai pour une statue nue: „ mais si elle est drapée, si c'est un groupe, si c'est „ un grand bas-relief, j'y vois les proportions de la „ *machine* générale que le Sculpteur doit avoir *tout* „ *à la fois dans la tête*, indépendamment des pro- „ portions particulieres que le Peintre observe com- „ me le Sculpteur, en faisant les études nues de „ toutes les figures. Et si la coupole contient plus „ d'objets que le bas relief, je n'y vois pour le com- „ positeur qu'une différence du plus au moins, mais „ toujours fondée sur les mêmes principes qui font „ agir les mêmes ressorts. La *machine* étant plus com- „ pliquée, plus étendue dans une coupole, il est „ certain qu'en proportion, l'esprit a plus à travailler „ que pour un ouvrage en sculpture de moindre vo- „ lume: auquel cas, l'esprit d'un Peintre a moins à „ travailler que celui d'un Sculpteur, quand ce der- „ nier fait un plus grand ouvrage. Voici, je crois, „ comment il faudroit établir cette proposition: les „ Statuaires qui exécutoient des colosses de 30, 40, „ 50, 70 coudées de hauteur, avoient tout à la fois „ dans la tête une aussi grande *machine* que le Pein- „ tre qui exécutoit la figure de Néron de 120 pieds „ de hauteur, & *il étoit absolument nécessaire que* „ *cette machine n'en sortit point*. Le Statuaire Zéno- „ dore faisoit aussi le colosse de Néron de 120 pieds

Depuis plusieurs siecles on a dans cette ville

„ de haut, selon Suétone, & j'ose croire que ce
„ colosse étoit aussi difficile à sculpter, que l'autre
„ l'étoit à peindre.

„ Mr. le Comte de Caylus a dit, *que la sculpture*
„ *porte ses ombres avec elle; que dans la peinture,*
„ *il faut les donner, il faut les placer, & pour ainsi*
„ *dire les créer successivement.* Qu'il en soit ainsi de
„ la peinture, c'est une vérité certaine: aussi n'est-ce
„ pas cette proposition qui me paroît difficile à con-
„ cevoir; c'est son rapport avec une autre proposi-
„ tion que je vais exposer. Je prie la Compagnie de
„ les comparer ensemble, & de me communiquer
„ ses lumieres.

„ Vous vous souvenez, Messieurs, que dans une
„ séance du mois de Février 1759, Mr. le Comte de
„ Caylus lut un discours sur la sculpture: comme il
„ est imprimé, que je l'ai lu plusieurs fois, & pres-
„ que retenu tout entier, voici un endroit de ce dis-
„ cours qui m'embarrasse un peu aujourd'hui. *La pein-*
„ *ture choisit celui des trois jours qui peuvent éclairer*
„ *une surface; la sculpture est à l'abri du choix: elle*
„ *les a tous, & cette abondance n'est pour elle qu'une*
„ *multiplicité d'études & d'embarras; car elle est*
„ *obligée de considérer & de penser toutes les parties*
„ *de sa figure, & de les travailler en conséquence;*
„ *c'est elle-même, en quelque façon, qui s'éclaire;*
„ *c'est sa composition qui lui donne ses jours, & qui*
„ *distribue ses lumieres; à* CET ÉGARD, LE SCULP-

(Antium), un goût décidé pour la Peinture.

„ TEUR EST PLUS CRÉATEUR QUE LE PEINTRE.
„ *Mais cette vanité n'est satisfaite qu'aux dépens de*
„ *beaucoup de réflexions & de fatigues*, *tandis que*
„ *le Peintre a toutes les oppositions de la couleur*,
„ *les accidens & les effets de toute la nature à son*
„ *commandement*, *pour produire l'accord & l'har-*
„ *monie ; parties qui concourent le plus à l'agrément*,
„ *c'est-à-dire ; aux charmes de la vue.*

„ Je vois la contrariété des deux opinions : mais
„ je n'apperçois pas le moyen de les concilier. Dans
„ la premiere, la difficulté de produire les ombres
„ est du côté de la peinture ; ici, elle est du côté
„ de la sculpture. Je crois en effet que le Sculpteur
„ *donne lui-même ses ombres*, *les place* ; *les crée*
„ *réellement*, puisque ce n'est que par son intelli-
„ gence à placer les saillies, que les ombres sont
„ produites à propos. Je crois aussi qu'il faut *beau-*
„ *coup de réflexions* pour placer les saillies, de ma-
„ niere que l'ouvrage produise des ombres avanta-
„ geuses, de quelque côté qu'il soit éclairé, & que
„ le moindre, *pour ainsi dire*, produiroit un mauvais
„ *effet* à certains jours ".

Je suppose qu'ici l'Académicien réitéra la priere qu'il venoit de faire à la Compagnie, de vouloir bien lui fournir un moyen de concilier ces deux contradictions ; qu'il se fit alors une rumeur sourde dans la salle ; que les voisins de Mr. le Comte de Caylus voulurent interrompre l'Académicien ; qu'il pria qu'on

Ce fut C. Terentius Lucanus qui le premier y fit peindre & exposer des combats de Gladia-

---

voulut bien l'écouter encore, n'ayant plus que pour un instant à parler ; qu'on fit silence, & qu'il continua ainsi.

„ Mr. le Comte de Caylus dit que la circonstance „ de l'emplacement du colosse *ne doit rien changer* „ *à nos idées.* Les idées que nous nous sommes faites „ jusqu'ici, sont qu'un emplacement choisi pour ex- „ poser un objet *à la vue de tout le peuple* étoit suf- „ fisant. Cependant, Mr. de Caylus assure que cette „ même *circonstance ne prouve pas que les espaces* „ *fussent plus étendus que nous ne le croyons.* J'avoue „ que le rapport de cette conclusion avec son prin- „ cipe, ne me paroît pas évident ; d'ailleurs, il n'y „ a rien eu d'établi sur *ce que nous croyons* ; & si, „ par exemple, le raisonnement eût été celui-ci : „ *l'ouvrage de 120 pieds de haut étant exposé à la* „ *vue du public, cette circonstance prouve que les jar-* „ *dins de Maïa étoient fort vastes* ; je crois qu'une „ telle maniere d'exposer le fait, eût peut-être mieux „ répondu aux *idées* que les premieres paroles sem- „ blent annoncer.

„ Mr. le Comte de Caylus observe ensuite, que le „ terrein étant fort cher à Rome, & les maisons fort „ proches les unes des autres, les jardins de *Ma-* „ *rius* étoient trop petits pour que la figure de Néron „ fut vue à une distance convenable. Cela paroît

teurs. Il en donna pendant trois jours dans la place publique, trente paires à ſon ayeul, qui l'avoit

---

„ d'autant plus étonnant, qu'à Rome, au tems de „ Néron, les jardins étoient immenſes. Ils renfer- „ moient des villages, des champs, des viviers, des „ potagers, des vergers, des palais, des terres la- „ bourables; c'eſt au moins ce que nous apprennent „ les anciens Hiſtoriens, & ce que ſignifie chez eux „ le pluriel *Horti*. Dire que Néron fit placer ſon co- „ loſſe dans un lieu trop petit, par la raiſon que le „ terrein étoit cher, & les maiſons proches les unes „ des autres, n'eſt-ce pas auſſi contredire un peu „ trop le témoignage hiſtorique, lorſqu'il nous mon- „ tre ce deſpote effréné, qui renverſoit tout dans „ Rome, pour bâtir froidement ſa maiſon dorée, „ laquelle tenoit depuis le palais impérial juſqu'au „ mont Eſquilin? Il paroît donc vraiſemblable que „ ce coloſſe étoit placé de maniere à pouvoir être vu „ fort à ſon avantage; l'expreſſion dont Pline ſe ſert, „ n'en laiſſe aucun doute: il ne dit pas que cette „ peinture étoit dans *le jardin*, mais il dit, *dans les* „ *jardins de Maïa*, *in Maïanis hortis*; ce qui eſt „ très-différent, & qui démontre qu'il y avoit là plus „ de 22 toiſes de reculée.

„ La foudre qui punit l'entrepriſe trop audacieuſe „ de la peinture, eſt ſans doute une idée fort juſte, „ dont on trouve des exemples dans Pline. Elle con-

l'avoit adopté: il en plaça le tableau dans le bois consacré à Diane.

„ duiroit à penser aussi, que les jardins où étoit placé „ ce colosse avoient une étendue trop *audacieuse*, „ puisqu'ils furent presque entiérement brûlés du mê„ me coup de foudre. Mais le sujet de cette discus„ sion n'est pas du ressort de notre Académie".

Enfin, je suppose qu'après ce petit discours, on eût beaucoup disputé; qu'on eût perdu de vue l'état de la question; que les avis se fussent partagés, mais que Mr. de Caylus les eût tous réunis, en disant à l'Académicien qui avoit parlé : *c'est ainsi qu'en employant la franchise honnête, en se mettant au-dessus de la petite crainte de déplaire aux esprits faux, on peut accroître les connoissances de l'art. En mon particulier, je vous fais mon remerciment : je m'étois trompé tout haut, vous me rectifiez de la même maniere; cela est dans l'ordre, & j'en profiterai. Je demanderois seulement que la contradiction où je suis tombé, en donnant sur un même objet, tantôt la préférence à la peinture, tantôt à la sculpture, ne fut pas jugée à la rigueur. Ces deux opinions ont été produites dans des tems différens, & vous savez, Messieurs, mieux que personne, que sans cette chaîne de principes fixes & invariables qui vous sont réservés, il n'est guere possible d'éviter les contradictions.* Et Mr. le Comte de Caylus étoit capable de parler ainsi dans l'Académie.

CHAPITRE VIII.

SECTION TRENTE-QUATRIEME.

De l'antiquité de la Peinture ; de l'excellence de trois-cens-cinq ouvrages, & des Artistes qui les ont faits.

JE vais à présent parcourir avec la plus grande briéveté, les hommes célebres dans cet Art ; car une telle discussion n'entre point dans mon plan : c'est pourquoi il suffira d'en nommer quelques-uns en passant, & à l'occasion des autres. Pour les ouvrages distingués, soit existans, soit perdus, il convient d'en parler sommairement. L'exactitude des Grecs ne se soutient point dans cette partie : ils n'ont placé les Peintres que plusieurs Olympiades après les Statuaires & les Sculpteurs (*a*). Ils placent dans la 90e. Olym-

(*a*) Le mot du texte est *toreutas*, qu'on entend ordinairement par *Graveurs* ou *Ciseleurs*. Mais je croirois que Pline ne lui donne ici d'autre signification que celle de *Sculpteurs :* la suite de son raisonnement paroît le démontrer, puisqu'il nomme Phidias & Colotès, pour prouver qu'on peignoit long-tems avant que ces Artistes fussent célèbres dans la

plade, le premier Peintre dont ils parlent, quoiqu'il ſoit de tradition que Phidias avoit d'abord été Peintre, & qu'il peignit à Athènes, l'Olym-

---

ſculpture, & même qu'on faiſoit des tableaux qui ſe payoient au poids de l'or. Quoiqu'on ne trouve pas ici le mot *Sculptores*, que Pline emploie ordinairement pour déſigner les Artiſtes qui travaillent le marbre, & les autres matieres qui ne ſe fondent point, il n'entend pas, ſi je ne me trompe, les Ciſeleurs; parce que la ciſelure, proprement dite, n'entre point en parallele avec la peinture, & que c'eſt des deux arts qui ont entre eux le plus de rapport, qu'il doit parler. Pourquoi donc n'y a-t-il pas *ſculptores?* Je crois en voir la raiſon. C'eſt qu'en ſuppoſant qu'il ait écrit *toreutas*, il regarde peut-être les Sculpteurs ſous un point de vue particulier, & non comme travaillant le marbre, mais comme exécutant & compoſant des bas-reliefs de quelque métal que ce ſoit.

Pline dit au livre 34, N°. 1 & 2, que Phidias & Polyclète exerçoient *artem toreuticen.* S'il eût entendu qu'ils étoient ſimplement Graveurs ou Ciſeleurs, il les eût nommés, quand il marque au livre 33, les meilleurs Artiſtes en ce genre, & qu'il appelle *cælatores.* Quoique le nom de *toreutas* convienne aux Ciſeleurs, & que les Grecs les appellaſſent ainſi, peut-être ce mot avoit-il, comme bien d'autres, pluſieurs ſignifications, & qu'on l'employoit pour déſigner celui qui compoſoit un bas-relief, com-

pien (Périclès). On convient auſſi que dans la 83e. Olympiade, ſon frere Panænus peignit

---

me pour celui qui le ciſeloit, quand ce n'étoit pas le même Artiſte qui faiſoit tout. Les Grecs nommoient auſſi *anaglyptes* celui qui faiſoit des bas-reliefs ciſelés : dans ce ſens, Pline auroit pu donner également ce nom aux plus grands Statuaires, lorſqu'il les enviſageoit comme faiſant de ces ouvrages.

Cependant, ſi on vouloit qu'il ne fût queſtion ici que des ſimples Ciſeleurs, je penſe qu'on imputeroit une faute de plus à notre Pline, & qu'il ne me paroît pas avoir commiſe. Pouvons-nous croire qu'au dixieme chapitre de ce livre, N°. 8, il entende la ciſelure à l'excluſion de la ſculpture, lorſqu'il dit que l'art dont il parle, n'étoit exercé chez les Grecs par aucun eſclave, & cela 100 ans environ, après que Phidias eût produit le ſublime Jupiter Olympien? J'ai rapporté, ſur ce paſſage, l'autorité d'un manuſcrit, peut-être aſſez à propos; & comme j'ai donné mes raiſons, les Savans pourront les juger. En un mot, les Myron, les Alcamene, les Polyclete, les Scopas, les Praxitèle, avoient auſſi parus; leur illuſtration venoit-elle principalement de la ciſelure? Ce que je puis dire de mieux, c'eſt que les éditions varient tant & ſi bizarement ſur ce *toreutas*, que je n'ai aucune certitude de ſa légitimité, & que je pourrois bien n'avoir fait là qu'un Commentaire à la *Matanaſius*; car qui peut m'aſſurer que dans ſon

en Elide, le dedans du bouclier de la Minerve faite par Colotès, éleve de Phidias, & qui l'avoit

---

manuscrit original, Pline n'avoit pas écrit *sculptores*, ainsi qu'il conviendroit, au lieu de *toreutas*, ou de quelque autre mot que ce soit.

Quand on voit l'étonnante variété des manuscrits & des imprimés de cet Auteur, & combien il a souffert d'altérations, l'espérance de l'entendre parler lui-même est considérablement diminuée. Cependant, comme des hommes très-habiles, dans cette partie, ont successivement rectifié des milliers de passages, & qu'ils y ont réussi, en proportion des connoissances qu'ils avoient des sujets, & du plus ou moins de leurs préjugés, il se peut que dans la partie des beaux-arts, ils aient encore laissé quelque chose à faire. C'est pourquoi je ne veux pas toujours donner tort à Pline, quand il me paroît l'avoir, sur-tout quand il ne s'agit que d'un mot. Mais si le vice est dans le raisonnement, quelques mots qu'offre le texte, ou si les manuscrits & les imprimés s'accordent, je n'hésite pas à croire que Pline est répréhensible. Le scepticisme alors ne seroit-il pas lui-même répréhensible ?

Puisque je prends si souvent la liberté d'attaquer Pline, c'est bien le moins que je cherche à le justifier toutes les fois que j'en ai l'occasion; ce n'est pas ici la seule. Ne perdons pas de vue son plan, dans les trois livres que j'examine. Il écrit premierement

aidé dans le Jupiter Olympien (*b*). Ne convient-on pas également, que Candaule, Roi de Lydie, le dernier des Héraclides, & qui fut

---

de la *Statuaire*, puis de la *Peinture*, puis de la *Sculpture*. Il paroît donc fort naturel que selon l'ordre établi dans sa tête, il ait dit en parlant des Grecs : *ils n'ont célébré les Peintres que plusieurs Olympiades après les Statuaires & les Sculpteurs*. Quelques éditions, celle de Rome par exemple, au lieu de *ac toreutas*, porte *auctores*, qui ne produit là qu'un sens absurde : mais voyez combien cet *auctores* est voisin du mot qui doit être à sa place, & comme il est facile que la corruption ait été faite. Pour peu qu'une ou deux lettres fussent en partie effacées, ou mal formées dans un manuscrit, un copiste mal habile aura bientôt fait du mot *Sculptores*, le mot *Auctores*. Si le manuscrit que j'ai entre les mains n'étoit pas mutilé dans cet endroit, qui sait si je n'y trouverois pas le mot convenable, comme ailleurs j'y ai trouvé ce qu'on n'a pas dans les imprimés, & où la méprise ne peut pas avoir également lieu? Mr. Brotier interprête, *les Graveurs*, *les Ciseleurs*.

(*b*) Mr. de Jaucourt, après avoir parlé de ce bouclier, ajoute : *si ce mélange de peinture & de sculpture, dans un même ouvrage, révolte aujourd'hui notre délicatesse..... gardons-nous bien d'étendre nos reproches jusqu'à l'Historien ; ce seroit le blâmer de son attention à nous transmettre les anciens usa-*

souvent appellé Myrsile, paya au poids de l'or un tableau de Bularque, représentant le combat des Magnésiens? tant la peinture étoit déja ho-

---

ges, & d'une exactitude qui fait son mérite & sa gloire.

Mr. de Jaucourt me permettra de lui observer : 1°. que s'il s'agissoit des loix fondamentales d'un empire, de quelque atteinte aux mœurs ou à la morale, ou qu'il fût question des livres sacrés, l'expression, *gardons-nous bien*, pourroit s'employer à propos : mais qu'il s'en faut infiniment qu'elle ait ici la même valeur, attendu que l'*Historien des arts* n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à la critique.

2°. Qu'il n'est venu dans l'esprit de personne de blâmer l'exactitude d'un Historien à rapporter un usage, quoique nous n'approuvions pas cet usage ; que l'admonition de Mr. de Jaucourt, de quelque côté qu'on veuille l'envisager, à quelque objet qu'on veuille l'appliquer, est donc absolument gratuite, puisqu'il reste toujours la liberté d'avoir un avis sur le bon ou le mauvais effet de ce même usage.

3°. Qu'avant de nous taxer de délicatesse, il faudroit qu'il eût établi quels sont les vrais principes de l'art ; qu'il se fût informé à qui le mélange de peinture & de sculpture, dont il est ici question, étoit le plus agréable, ou de la populace des amateurs, ou des vrais connoisseurs ; qu'il eût appris, par les

norée : il faut que cela ſoit arrivé vers le tems de Romulus, puiſque Candaule mourut deux années avant la 20ᵉ. Olympiade, ou, comme

---

mêmes informations, ſi les plus grands maîtres, ceux dont le goût étoit le plus ſûr, le plus mâle, & qui n'étoient point *des délicats*, l'ont approuvé, l'ont pratiqué. Sans ces précautions, Mr. de Jaucourt riſqueroit de mettre ſur le compte du goût le plus juſte, ce qui ne doit être que ſur celui du goût faux & dépravé. Mais Mr. de Jaucourt a copié cette phraſe de Mr. de la Nauze. Pourquoi copier Mr. de la Nauze ?

4°. Enfin, que ſans blâmer Pline d'avoir rapporté ce fait, on pourroit ſouhaiter au moins qu'il eût répandu quelques lumieres ſur un uſage aſſez particulier, peut-être même pour le tems, & que ſans donner atteinte à ſon *exactitude*, il nous eût inſtruit, en ſa qualité d'*Hiſtorien* des arts, de l'opinion des anciens ſur *ce mélange de peinture & de ſculpture.*

Quand il nous tranſmet qu'Ægine & Tarente partageoient l'honneur de travailler les beaux Candélabres de bronze, il prend ſur lui d'ajouter qu'on n'a pas honte de les payer 1400 deniers, quoique leur nom vienne de chandele : quand, après nous avoir tranſmis que l'uſage étoit de donner aux ſtatues une teinte avec du bitume, il marque ſa ſurpriſe de ce qu'on a imaginé de les dorer : quand, après avoir

le prétendent quelques-uns, la même année, si je ne me trompe, que Romulus; ainsi dès ce tems, l'Art étoit déja porté au comble de la cé-

---

dit qu'on peignoit les vaisseaux de guerre, il fait sur cet usage une belle & inutile réflexion; en un mot, quand il moralise gratuitement, ou qu'il fait une observation juste sur un usage ou un fait qu'il rapporte, il semble qu'on a quelque droit de lui *reprocher* ici une omission d'autant plus grave, qu'elle nous laisse ignorer si les Statuaires, dont les figures étoient peintes dans quelques-unes de leurs parties, avoient ou non le meilleur goût de leur tems.

On pourroit donc avancer que l'*Historien* des arts mérite un reproche; qu'il faut blâmer son inattention à nous transmettre l'opinion qu'on avoit de certains usages particuliers, & que plus d'exactitude n'auroit diminué ni *son mérite*, ni *sa gloire*, en supposant que l'exactitude d'un Historien soit un mérite qui lui procurât ce qui s'appelle de la gloire. Mais il ne faut pas chicaner; il y a plusieurs sortes de gloire: celle de Tacite ne se borne pas à l'exactitude.

Quand Pline rapporte, l. 33, c. 7, que les anciens barbouilloient quelquefois de vermillon le visage de Jupiter, il n'est pas obligé de parler du bon ou du mauvais goût dans l'art, attendu qu'il s'agit là d'un usage religieux. Loin de blâmer son attention, nous devons louer son exactitude à nous transmettre une pieuse barbarie qui se pratiquoit encore

lébrité & de la perfection (c). S'il faut nécessairement en convenir, il paroît aussi que les commencemens de la peinture remontent bien plus haut, & que ceux qui ne peignoient encore que d'une seule couleur (dont on ne fixe

---

dans les siecles de la politesse Romaine. Mais il n'en est pas ainsi quand on parle spécialement d'un art : on doit rendre raison de ce qu'on en dit, surtout quand on présente à son lecteur un procédé très-particulier, & qui ne paroît pas avoir été suivi par beaucoup d'Artistes.

Je ne crois cette réponse ni épigrammatique, ni injurieuse, & je serois fâché que, contre mon intention, elle fut prise pour ce qu'elle n'est pas.

(c) Il y a quelque apparence que Pline se trompe : mais il est certain qu'il se contredit, puisqu'au chapitre suivant il assure qu'aucun tableau fait avant Apollodore, qui vivoit 300 ans après Bularque, ne méritoit de fixer les regards, *neque antè eum tabula ullius ostenditur quæ teneat oculos.* Vous noterez que Polygnote & plusieurs autres Peintres, à qui Pline donne de la célébrité, avoient aussi parus, & avoient fait par conséquent de ces tableaux qui, selon lui-même, ne méritoient pas d'être regardés. Il y a là deux fautes assez considérables : celle d'avancer, presque en même tems, deux assertions contradictoires, & celle de ne posséder pas la matiere que l'on traite.

pas le tems) ont existé un peu avant, comme Hygiémon, Dinias, Charmade, qui le premier distingua les sexes dans la Peinture; & Eumarus qui osa entreprendre d'imiter toutes sortes de figures; & Cimon de Cléones, qui cultiva

---

Le texte dit, *manifesta jam tum claritate artis atque absolutione :* Durand & Mr. Brotier adoptent cette autre leçon, *claritate artis adeò non absoluta.* Je voudrois que ce texte raisonnable fut celui de Pline; & qu'il n'eût pas dit non plus, *adeòque ars perfecta erat.* On met tout cela sur le compte des copistes. Mais ne paroîtroit-il pas bien plus vraisemblable qu'un bon raisonneur aura trouvé l'absurdité si forte, qu'il l'aura supprimée dans une copie ou dans une édition? Les copistes n'ajoutent pas; ils défigurent, ils estropient; ils passent aussi par dessus quelques mots. Toutes les fautes de Pline disparoîtront quand on voudra; il n'y a qu'à changer, supprimer & ajouter, & croyons qu'on y a déja travaillé depuis longtems.

Il n'est guere croyable que le P. Hardouin, qui a fort attentivement consulté les manuscrits du Roi, ceux du Vatican, de Colbert, &c. (il en nomme onze sortes, y compris un de Dalechamp, & toutes les éditions,) n'ait pas, ou rencontré, ou adopté la leçon que Durand & Mr. Brotier nous donnent. Le manuscript de Pétersbourg, auquel je défere particuliérement, est ici conforme au P. Hardouin; & je m'y

les découvertes de celui-ci. Ce fut ce dernier qui inventa les têtes de profil (*d*), & qui varia

---

tiens, non parce qu'il dit une forte absurdité, mais parce qu'il me paroît contenir la pensée de l'Auteur. On a déja vu, on pourra voir encore, que je sauve à Pline des erreurs quand il m'est possible : mais après ce que je viens de dire, on me permettra de lui laisser celle-ci. Le P. Hardouin, observera-t-on, étoit quelquefois visionnaire, & soumis à d'étranges préjugés. Ne touchons pas ici cet article, il iroit trop loin.

(*d*) Si le lecteur n'étoit pas déja fait aux disparates de Pline, il pourroit s'étonner de celle-ci. Après avoir nommé Hygiemon, Dynias, Charmade, Eumarus, tous prédécesseurs de Cimon, il dit que Cimon inventa de peindre des têtes *de profil*, *obliquas imagines*. La peinture la plus informe, la plus grossiere, a dû commencer par un trait de profil : Pline lui-même en rapporte l'histoire dans la fille du potier Dibutade, qui fit la *silhouete* de son amant. Mais personne ne croira que quatre Peintres, dont les noms méritoient de passer à la postérité, n'aient pas été au-delà du profil ; parce que cela n'est ni dans l'ordre des choses, ni dans celui des progrès successifs de l'art, ni par conséquent croyable. En supposant que les Grecs n'aient pas pris l'art chez les Egyptiens ou chez les Etrusques, & qu'ils l'aient inventé eux-mêmes à leur tour, on croira sans peine

les visages de ses figures, les faisant regarder ou de côté, ou en haut, ou en bas. Il distingua

---

que le premier esclave, le premier berger, auront été les inventeurs du profil en en traçant un grossiérement sur un mur, ou sur le sable; usage qui s'est perpétué jusqu'aujourd'hui, & qui a produit l'art mesquin des *silhouetes*, ou pour le dire plus savamment, la *sciagraphie* d'antichambre. Il est donc contre toute vraisemblance que Cimon, successeur de quatre Peintres, dont le dernier avoit déja fait faire des progrès à la peinture, en fut encore à inventer le profil. Il faut prouver à présent que c'est bien ce mot que Pline à dit quand il a écrit, *hic Cimon catagrapha invenit*, *hoc est obliquas imagines*, & qu'il n'a point entendu que ce fussent des têtes en racourci.

Chacun sait que feu Mr. le Comte de Caylus avoit beaucoup de mérite, & particuliérement beaucoup de ces connoissanças qui font un Antiquaire recommendable; mais chacun ne sait pas qu'il n'entendoit pas toujours Pline, dont cependant il a souvent parlé, & qu'il a souvent cité. Voici une de ses méprises sur cet Auteur. Comme elle est adoptée par Mr. le Chevalier de Jaucourt dans le 14e. tome de l'Encyclopédie, page 258, il y a deux raisons de la relever. *Il faut entendre*, dit-il, *par le mot grec* catagrapha, *& en latin*, obliquas imagines, *non des visages ou des figures de profil*, *comme le Pere Hardouin le croit; mais des têtes vues en racourci.*

aussi les articulations des membres, il exprima les veines, il inventa de plus, les plis & les

---

Mr. de Jaucourt surprendra d'autant plus ses lecteurs instruits, que sachant très-bien le grec, il n'ignore pas que κατάγραφη signifie *perscriptio*, *descriptio*, *conscriptio*, *delineatio*; & qu'en françois, en appliquant ces mots aux arts du dessein, ils veulent dire *un trait*, *un contour*, *un profil*. Mais supposez qu'on n'entendit pas le sens primitif de ce mot grec; il ne sera question que de savoir comment l'entendoit Pline, & comment il l'a traduit. *Catagrapha*, dit-il, *signifie*, *obliquas imagines*: & Mr. de Jaucourt sait bien que le mot latin *obliquus*, veut dire, *de côté*, *en travers*, *transversal*, & conséquemment *de profil*.

Je suis certain qu'il n'ignore pas non plus qu'Horace, pour exprimer le coup de dent que le porc voudroit porter de côté sur la main de celui qui l'égorge, dit: *Verris obliquum meditantis ictum*, *&c.* (carm. 22, l. 3.) Comment donc un aussi habile Littérateur a-t-il pu se déterminer à dire qu'*obliquas imagines* ne signifie pas *des visages* ou *des figures de profil*? S'il fut seulement convenu qu'*obliquus* peut signifier *ce qui est renversé dans un sens contraire à sa position naturelle*, aussi bien qu'il peut signifier *un profil*, on n'auroit eu rien à dire, sinon que le mot κατάγραφη ne peut s'entendre ici de quelque chose de renversé ou de racourci, & que l'intention de Pline a été de traduire ce mot dans son véritable sens. Mr. de Caylus, tom. 19, *Mém. de l'Acad.*,

ſinuoſités des vêtemens. Panænus, frere de Phidias, a peint la bataille de Marathon entre les

---

importuné par ce mot grec, le paſſe à pieds joints, & dit : *mais ſans m'embarraſſer de l'expreſſion grecque* catagrapha, *qui ſe trouve, à ce que l'on m'a dit, différemment écrite dans les différens manuſcrits, il eſt à croire que* &c.... Voilà qui ne ſent point du tout le pédantiſme. Cependant il ſembleroit que, ſans craindre d'en encourir le blâme, il faudroit, ſinon *s'embarraſſer*, au moins s'occuper un peu du mot qui aide à trouver le ſens d'une penſée, & qui même le détermine.

Mais ne pourroit-on pas me reprocher à l'occaſion du grec, la petite vanité de faire parade d'une des choſes que je ſais le moins; car je rapporte quelques autorités dans cette langue ? Ma réponſe ſeroit ſimple; la voici. Mon grec ne vaut-il rien ? j'ai tort. Eſt-il bon, eſt-il exact, le citai-je à propos ? qu'importe ce que j'en ſais, pourvu que par ſon moyen je prouve ce que j'avance, & que ſans lui je prouverois mal ? Je ſais à peine quelques mots de Ruſſe : mais je ſuppoſe qu'un homme qui n'en ſait guere plus que moi, vient m'aſſurer que *zemlia* ſignifie *eau.* J'appelle deux ou trois Ruſſes, & je les prie d'apprendre à mon homme que *zemlia* ſignifie *terre*; & cet homme n'eſt pas aſſez bête pour me dire; *mais, vous ne ſavez pas le Ruſſe.* Voilà comment pour ceux qui l'entendent je rapporte le grec. Ainſi continuons de notre mieux à rendre cette obſervation

Athéniens & les Perſes. L'uſage des couleurs étoit alors déja ſi commun & l'Art étoit ſi parfait,

---

ſans réplique, & moquons-nous de l'eſprit faux qui nous reprocheroit notre ignorance du grec.

Il faut pour bien entendre un Auteur, 1°. le lire tout entier; 2°. obſerver le ſens qu'il donne aux mots dont il ſe ſert; 3°. expliquer un paſſage par un autre où le même mot eſt néceſſairement employé dans le même ſens; c'eſt la méthode analogique. Voyons dans un autre endroit de Pline ce qu'il entend ici par *obliquas imagines. Apelles*, dit-il, *fit un portrait d'Antigonus qui étoit borgne, & imagina le premier, la maniere de cacher les défauts d'un côté du viſage, en le faiſant de profil; afin que ce qui manquoit au viſage parût plutôt manquer à la peinture, & il ne montra que le côté qu'il pouvoit montrer tout entier* (*).

Voyons à préſent le mot dont Pline ſe ſert pour ſignifier un *racourci :* ce mot fournit ſi clairement le moyen d'entendre le paſſage mal interprêté qu'il n'eſt pas concevable comment d'habiles gens ont bien voulu s'y méprendre. Pline dit, l. 35, c. 11. ſect. 11.

(*) Pinxit & Antigoni regis imaginem altero lumine orbam, primus excogitata ratione vitia condendi: obliquam namque fecit, ut quod corpori deerat, picturæ potius deeſſe videretur: tantumque eam partem è facie oſtendit, quam totam poterat oſtendore. (lib. 35. cap. 10. N°. 14).

fait, que Panænus avoit peint, dit-on, les chefs

N°. 24. *Quand Paufias vouloit faire voir la longueur d'un bœuf, il ne le peignoit pas en flanc, mais en racourci, & favoit cependant faire paroître fa grandeur. Cum longitudinem bovis oftendere vellet*, adverfus *eum pinxit*, *non* tranfverfum : *& abundè intelligitur amplitudo. Adverfus* étant l'oppofé de *tranfverfus*, il fignifie bien & duement ce que *les Peintres & les Sculpteurs appellent un* RACOURCI.

Pour fortifier encore cette preuve, obfervons que Pline, après avoir dit que Cimon inventa les têtes *de profil*, ajoute: & il varia les vifages de fes figures, les faifant regarder ou de côté, ou en haut, ou en bas, *refpicientes*, *fufpicientefque*, *& defpicientes*. Voilà trois différens *racourcis* ajoutés au profil, & que Pline en diftingue fort clairement; ce qu'il n'eût pas fait fi le mot *obliquus* fignifioit *racourci*, ou ç'eût été un bien pauvre Ecrivain, parce qu'il auroit dit, *Cimon peignit les têtes en racourci, & il les peignit auffi en racourci.*

Etre vu de profil & regarder de côté, n'eft pas la même chofe: l'un dépend du fpectateur qui eft cenfé placé de maniere qu'il voie la perfonne de profil, quoiqu'elle regarde droit devant elle; l'autre dépend d'un mouvement du col, qui fait que la perfonne repréfentée ayant le corps fur un plan, tourne & incline la tête fur un autre plan; ou bien qu'elle jette un regard de côté: ce que les Latins nommoient *limis oculis.*

Ainfi le Pere Hardouin a eu raifon de *croire* que

reſſemblans (*e*) : du côté des Athéniens Miltia-

Pline dit que Cimon inventa les têtes *de profil.* Mr. le Comte de Caylus auroit dû entendre Pline comme le Pere Hardouin l'a entendu. Mr. le Chevalier de Jaucourt a juré ici, comme ailleurs, un peu trop légerement *in verba magiſtri*; & Pline a eu tort de dire que Cimon inventa les profils.

J'avoue que cette diſcuſſion grammaticale eſt un peu longue pour n'être faite que ſur trois mots ; j'avoue encore que je n'ai pas ſu la faire plus courte. Si d'ailleurs on la trouvoit déplacée de la part d'un Artiſte, on trouveroit ſans doute auſſi un peu ſingulier qu'un fort habile Littérateur ait donné lieu à l'Artiſte de la faire.

(*e*) Cette preuve de la perfection de l'art eſt aſſez mince. Dans tous les tems, & dans tous les pays, on a vu de mauvais Peintres faire des portraits reſſemblans. Pline avoit oublié ſans doute que la fameuſe bataille de Marathon s'étoit donnée dans la 72e. Olympiade, 60 ans avant que Panænus fut connu, puiſqu'on n'a commencé à parler de lui qu'à la 87e.; ces reſſemblances ne pouvoient être que des copies de portraits faits du tems de ceux qu'ils repréſentoient; ou bien Panænus avoit une mémoire prodigieuſe; car Miltiade étant mort environ un an après cette bataille; Callimaque & Cynégire y ayant été tués, Datis & Artapherne étant en Perſe, ou morts, ou fort âgés, il étoit un peu difficile que Panænus fit leurs portraits d'après eux-mêmes. L'intrépide Cynégire qui n'étoit que ſoldat, avoit-il déjà ſon portrait fait avant la journée de Marathon ? Il

de, Callimaque, Cynégire; de celui des Perſès, Datis & Artaphernes.

---

eſt vrai que ſon courage féroce, à vouloir retenir une galere avec ſes dents, ſuffiſoit pour le faire reconnoître. Mais ſuppoſé que le mérite de l'Artiſte fut dans ſa force à trente ans, il n'auroit pu voir des hommes qui étoient morts il y en avoit à peu près ſoixante. Ainſi mettons hardiment ce trait au nombre de ceux que Pline a compilés & datés ſans trop de jugement.

Mr. de Jaucourt fait fleurir Panænus dans la 55e. Olympiade. Il n'a pas obſervé, ſans doute, que ce Panænus qui travailloit avec Colotès, éleve de Phidias, devoit être plus jeune que ſon maître. Il n'a pas obſervé non plus que lui faiſant peindre le bouclier de Minerve dans la 83e. Olympiade, il auroit pu avoir alors 130 ans, à ne lui en donner que 15 ou 16 à la journée de Marathon; car Mr. de Jaucourt, trompé par Mr. de la Nauze qu'il copie, convient *qu'il devoit même être aſſez jeune ſeize ans après la bataille de Marathon.* Voyez comment cette chronologie eſt arrangée dans l'article *Panænus*, page 261 du douzieme tome de l'Encyclopédie.

On trouve dans le même volume, au mot *Cimon*, un commentaire où, après avoir fait dire à Pline tout ce qu'il ne dit pas, on ajoute, toujours d'après Mr. le Comte de Caylus: *Pline a écrit de la peinture comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu ſon génie.* On n'a pas fait attention que Pline, qui dit ici qu'au tems de Panænus, frere de

Phidias, l'art étoit déja si parfait, *adeoque ars perfecta erat*, que ce Peintre fit un très-beau tableau; & quelques lignes plus haut, qu'au tems de Romulus, il étoit déja porté à sa perfection, *manifestâ jam tum claritate artis atque absolutione*; on n'a pas fait attention, je le repete, qu'ailleurs il assure que les tableaux faits avant Apollodore, qui vivoit environ quarante ans après ce Panænus, ne méritoient plus seulement d'être regardés. Où sont donc ces grands progrès, cette perfection? Il semble qu'un homme de l'art qui auroit fait des raisonnemens pareils, n'auroit pas eu le génie de son art: au moins son génie n'eût été ni conséquent ni historique.

Oui; mais des Commentateurs disent que cet *adeoque ars perfecta erat* est une addition de copiste. Avec cette méthode, employée sans trop de ménagement, on pourroit aussi bien que les copistes faire dire à un Auteur tout ce qu'il n'a pas dit. Encore si on avoit la même complaisance pour les Ecrivains modernes; mais ils sont eux-mêmes obligés d'en prendre la peine, & souvent on les entend se plaindre des copies infidelles qu'on fait de leurs ouvrages. Soit dit, sans vouloir donner la moindre atteinte aux Commentateurs exacts.

Plutarque nomme Phlistenete le frere de Phidias qui peignit des batailles: ou Plutarque se trompe, ou Phidias avoit deux freres qui peignirent des batailles.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

VIII

XII-XIII

